LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_S0-BVO-382

*HISTOIRES DE FRANCE*

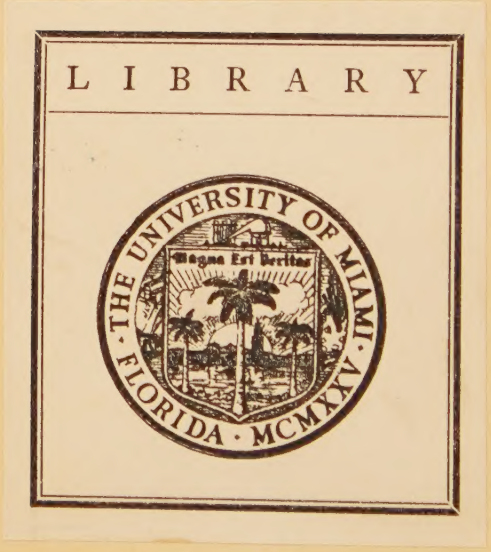
# LES AUBERGES ROMANTIQUES

PAR

MARIE-LOUISE PAILLERON

*LIBRAIRIE DE PARIS*
FIRMIN-DIDOT ET Cie
56, rue Jacob
—
1929

LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI



LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI

## *DU MÊME AUTEUR*

*Souvenirs de Miette* (Georges Crès).
*François Buloz et ses amis :*

La vie littéraire sous Louis-Philippe (Calmann-Lévy).
La Revue des Deux Mondes et la Comédie française (*ibid.*).
Les derniers romantiques (Perrin).
Les écrivains du Second Empire (*ibid.*).

*Sainte-Beuve à seize ans* (Le Divan).
*L'enlèvement à la belle étoile* (Librairie Plon).

### ROMANS

*Le Coucou* (A. Fayard).
*La Ratoune* (Librairie Plon).

### *POUR PARAITRE EN 1929*

*Chambéry,* collection des *Portraits de la France* (Emile Paul).
*Le ruisseau de la rue du Bac* (Collection *Ma maison, ma rue, mon quartier,* Sant' Andrea).

A Mr SAINTE FOY

# LE POSTILLON

*HISTOIRES DE FRANCE*

# LES AUBERGES ROMANTIQUES

PAR

MARIE-LOUISE PAILLERON

*LIBRAIRIE DE PARIS*
FIRMIN-DIDOT ET Cie
56, rue Jacob
—
1929

DC
33
.P3

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
QUARANTE EXEMPLAIRES SUR
PAPIER PUR CHIFFON DE
MONTGOLFIER FRÈRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 40.

LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI

Copyright 1929 by Firmin-Didot et Cie.
Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

AU MAITRE

G. LENÔTRE.

*Hommage d'admiration et de profonde amitié.*

164964

# LES AUBERGES ROMANTIQUES

*« On s'en va parce qu'on a besoin de distraction et l'on revient parce qu'on a besoin de bonheur. »*

Victor Hugo.

## CHAPITRE PREMIER

### PRÉLIMINAIRES

Le voyage. — Itinéraires et guides d'autrefois. — Précautions à prendre en voyage, conseils, recettes. — Les bagages. — Le costume. — Femmes en habits d'homme.

Une de nos manies nous porte à croire que tout ce qui embellit la vie ou la rend plus facile, date de notre temps. Beaucoup de gens se figurent encore de bonne foi que nous avons inventé le voyage : c'est à faire rire. M^me^ de Sévigné voyageait perpétuellement et gaillardement, elle n'avait peur ni de se noyer dans le gué avec son lourd carrosse, ni de passer la nuit sur la paille fraîche dans une mauvaise auberge ; Louis XIV

lui-même avec sa cour, se déplace plusieurs fois par an, les dames l'accompagnent à cheval, souvent par le froid le plus vif. Faut-il rappeler l'aventure du chanoine Doubdan de Saint-Denis qui part pour Jérusalem en 1651, remonte la Loire et le Rhône, fait naufrage sur ce fleuve, et continue sa route... à âne, le voyage de La Fontaine, celui de Locke en 1675, même le déplacement romanesque de *Vert-Vert*, sa promenade en coche sur la Loire avec

> ... deux nymphes, trois dragons
> Une nourrice, un moine, deux Gascons...

Et Chapelle qui aborde à Bordeaux « en feloupe(?) », et le Président de Brosses, et l'Anglais Stevens, tant d'autres... sans parler de ceux qui ne nous ont rien raconté de leurs aventures, et qui voyagèrent plus nombreux que les premiers. Il suffit d'ouvrir n'importe quel livre de Mémoires de n'importe quel temps, pour être persuadé de l'attrait que le voyage exerça toujours sur les Français (mais, que lit-on?). Nous n'avons même pas inventé le confort parfait en voyage. Entendons-nous : les trajets en diligences et en chaises de Poste au temps de la Restauration, tout incommodes qu'ils nous paraissent aujourd'hui, étaient

souvent facilités par des raffinements que nous ignorons encore. Qui songe à nous établir, par exemple, l'itinéraire des routes les plus fréquentées de France, avec l'historique des châteaux et des villes, l'indication des points de vue, la nature du sol, la production du pays, qui songe à nous pré-

venir des distances qui existent entre les centres du parcours, à nous indiquer les auberges que l'on y rencontre? Qui donc a imaginé cela au XX^e^ siècle? Personne. Or, au temps où M^lle^ de Mercœur écrivait des tragédies, temps que l'on se plaît aujourd'hui à déclarer si absurde, de tels guides existaient. En voici le titre : *Programme itinéraire des Routes de France — ouvrage*

*divisé en autant de lignes que les diligences en parcourent, et composé de 28 livraisons. — Se vend lors du départ de chaque voiture. Prix : 0,25 avec la carte.*

L'idée fort intelligente, serait à reprendre de notre temps, au profit des grandes excursions classées en automobile et pour lesquelles les routes sont les mêmes : de Paris à Lyon, ou à Bordeaux, à Brest, au Havre, à Toulouse, à Nancy, etc. Nous avons sous les yeux l'itinéraire de Paris à Lyon. Il commence à Villejuif.

« *Villejuif*, à deux lieues de Paris, joli bourg, bureau et relai de poste, dans une belle situation sur une promenade qui domine une plaine bien cultivée. Il possède de belles pépinières, des vignes et d'excellentes carrières de pierre à bâtir et meulières ; fabrique de savons, de toiles cirées ; plâtre d'excellente qualité, 1.140 habitants... »

Chaque bourg est nommé. Voici plus loin :

« *La Belle Epine*, à trois quarts de lieue de *La Saussaye*. Auberge et hameau situés au carrefour des routes de Fontainebleau et de Versailles à Choisy-le-Roi. A côté de la route est casernée une brigade de gendarmerie. »

On passe à *Fontainebleau :*

« Son château royal bâti par le célèbre Prima-

tice... Les dépenses, que Napoléon y fit en 1804-1813 s'élevèrent à la somme de 6.242.000 francs... Christine y fit assassiner Monaldeschi son écuyer, Louis XV y épousa Marie Lecksinska en 1725, le dauphin y mourut en 1765. Napoléon y épousa Marie-Louise. Le palais servit de prison au Pape Pie VII qui y arriva le 20 juin 1812... Manufacture de porcelaine, fabrique de calicots, extraction du grès pour le pavage de Paris et environs; raisins excellents, conserve de genièvre. Foires de trois jours le 26 novembre et le lendemain de la Trinité, et d'un jour la veille de la Mi-Carême. Fête champêtre le Mardi de la Pentecôte. 800 habitants. »

Le petit guide signale tout ce qui peut intéresser un voyageur qui regarde par une portière et s'en amuse : le château à Bourron, les ruines du domaine de la reine Blanche à Grès, le bureau et relais de poste à Nemours... A Moulins, le tombeau d'Henri de Montmorency et l'élevage des vers à soie; il prévient qu'à Roanne la Loire est navigable, que l'on tisse non loin de là des tricots et de la mousseline, que les eaux minérales du pays sont souveraines pour l'eczéma, que le Bénédictin Pernety y vit le jour... et cela est ainsi jusqu'à Lyon.

Le guide Reichard, ami vigilant, recommande au voyageur de ne jamais quitter sa maison sans se munir du livre des Postes « qui se réimprime chaque année avec les changements de l'année précédente ». Bien — que lui faut-il encore à ce voyageur? Naturellement un passeport. Il l'obtiendra facilement de son commissaire de Police, s'il veut se faire accompagner de deux témoins pour l'identifier et payer quelques francs.

Inépuisable, Reichard donnera aussi des avis sur l'hygiène qui ont leur prix : éviter dans les auberges les lits de plumes, les toiles de coton qui sont malsains — mais comment les éviter? Faut-il coucher par terre? Notre Reichard répond : « Prémunissez-vous d'une couverture de soie légère, de deux paires de draps de lit et de deux peaux de cerf... » Il conseille d'étendre les peaux sur le matelas ou lit de plumes, de les recouvrir de ses propres draps et de ne se servir que de sa propre couverture — si l'on a froid ajouter son propre manteau — avant d'emballer tout cela le lendemain, exposer à l'air.

Il a aussi une recette pour les insomnies causées par le bruit à l'auberge : mettre dans chaque oreille un tampon d'ouate imbibé d'huile et un autre tampon sec par dessus — il paraît que cet

appareil rend « parfaitement sourd » — une autre recette contre les punaises, il l'emprunte à Mme de Genlis : isoler son lit, et mettre sous le drap quatre morceaux de camphre! Mais de toutes ces recommandations la plus aimable s'adresse au voyageur aisé et prudent, et lui conseille de se munir « dans la chaude saison, de quelques bouteilles de bon vin, de sirop, de vinaigre, de framboises, et de citrons en maturité. En outre il faudra emporter une bouteille de *Vinaigre des quatre voleurs,* une de bonne eau-de-vie, une bouteille d'eau d'arquebuse ou de baume du Pérou, un flacon de sel ammoniac contre les évanouissements, un flacon de liqueur Anodine d'Hoffmann... » mais, où mettre toute cette cave et cette pharmacie?

Si voyage en garçon, notre touriste ne se chargera que d'un sac de tapisserie assez profond, comme l'on en trouve chez Lavolaille, d'un carton à chapeau en forme pour le gibus, d'un paquet de parapluies; s'il entreprend un long voyage, il choisira une petite malle. Elles se font « en bois

assez épais recouvert de toile ou de peau de truie, dont les soies sont à dessein laissées en dehors, elles sont de forme allongée, et légèrement bombées sur le dessus ». Quant au *sac de nuit*, inventé en 1826 par Pierre Godillot, il ressemble « aux poches dont on se sert pour le transport des lettres aujourd'hui ; il est en tapisserie doublé de toile forte, et fermé au moyen d'une corde passant par des œillets... », plus tard, le même Godillot inventa « le premier fermoir de fer dit « feuillard » en forme de mâchoire ». Le commis voyageur se sert de la malle dite « voyageur ». La maison Lavolaille la créa ; plus tard la « Marmotte », malle ou valise à échantillons, obtint un tel succès dans le monde du négoce, qu'elle fut sur-le-champ adoptée ». Le peintre a aussi son attirail, et puis il y a encore les bagages pittoresques : ballots informes sanglés comme des marmots, cartons à chapeaux, paquets de couvertures, étuis de toute sorte, cages à perroquets ou à canaris, etc. Voilà notre homme paré. Il ne faudrait pas croire toutefois, qu'il quittera son logis sans avoir revêtu une tenue spéciale réservée aux déplacements. Il y a deux écoles : ou l'on s'habille de vêtements *usagés* qui ne craignent ni la poussière de la route, ni les taches de l'auberge, ou

l'on endosse le costume approprié aux circonstances. Qui dit voyage dit « étoffe à carreaux », on ne sait trop pourquoi, peut-être les Anglais les ont-ils mises à la mode, peut-être les gens pratiques croient-ils, qu'étant plus brouillées, elles sont moins salissantes?

Quoi qu'il en soit l'Anglais paraît avoir excité, au point de vue touristique, la verve des caricaturistes de son temps. Des estampes le représentent habillé de tissus excentriques, coiffé de coiffures monumentales. Voici une lithographie sur laquelle il figure, traînant sa malle (évidemment il débarque), portant la fameuse boîte à chapeau, le sac, le parapluie, la couverture. Il nous apparaît, coiffé d'une casquette écossaise à visière de cuir, le cou entouré d'une large cravate de satin noir, d'un petit col blanc encadrant son visage comme le papier d'un bouquet. Remarquez sa longue redingote claire avec col et parements de velours, son gilet posé sur un transparent blanc, son pantalon à sous-pied, sur lequel les carreaux s'étalent larges comme la grille d'un soupirail.

Caricature, certes, toutefois cet Anglais n'a-t-il pas introduit en France, la longue redingote dont maint voyageur s'affuble, la coiffure molle

remplaçant le feutre, et le sempiternel écossais ?

Un autre vêtement fort à la mode pour préserver du froid, c'est la Witchouras, celui-ci nous vient de Pologne avec les bottes à la polonaise. Voici *L'Ermite de la Guyane* sur la grande route dans sa voiture bien close enveloppé d'une « énorme Witchouras, la tête couverte d'un bonnet à poils à oreillettes, les pieds dans un sac de peau d'ours ». A la bonne heure! le voici garanti. Bettina la « petite enfant » amie de Goethe, se drape aussi dans une Witchouras pendant ses déplacements, elle porte un béret de velours noir. A cela, il n'y a rien à dire, vers 1830 pourtant la tenue ne paraît pas toujours appropriée au sport que l'on pratique. Nous avons vu *Modeste Mignon* monter à cheval avec un caleçon garni de dentelle sous son amazone, et des bottes de velours; M^me^ d'Agoult excursionner à dos de mulet tenant une petite ombrelle pour garantir son teint nacré, M^lle^ d'Angeville faire l'ascension du Mont-Blanc en 1839 (la première femme), habillée d'une robe longue et d'une pèlerine écossaise, coiffée d'un grand chapeau vacillant. Enfin il faut signaler encore le mantelet et la vaste jupe portés par M^me^ Biard au Spitzberg lorsqu'elle fit avec son mari un voyage scientifique sur la

frégate *La Recherche*. C'est du meilleur comique. M. Biard qui fut à la fois peintre et mari trompé (l'un n'exclut pas l'autre), a immortalisé les traits de sa femme en la peignant assise sur un glaçon dans le pays des ours blancs. Quelle vue réfrigérante pour le lecteur que celle de Mme Biard sur sa banquise, vêtue comme elle le serait à Longchamp!

Quelques femmes adoptèrent pourtant les habits d'homme pour le voyage. La duchesse de Berry elle-même donna l'exemple en 1830 pendant la fuite de la Cour à Cherbourg. Un de ses contemporains a écrit : « Elle n'avait pris le costume d'homme que pour défendre plus librement ses enfants s'ils étaient menacés. » La gentille duchesse portait un « large pantalon flottant », « une redingote verte, un foulard en cravate, un gilet noir et des souliers ». Dans cet accoutrement elle fit irruption auprès de Charles X qui « accablé, enfoncé dans un fauteuil » causait avec M. de Maillé.

— Comment la trouves-tu, Maillé? demanda le roi.

— Abominable, Sire, bredouilla l'autre.

George Sand n'est pas « abominable » quand elle prend l'accoutrement masculin pour voyager en Suisse, mais elle n'y met aucune coquetterie. Un jeune homme qui l'a rencontrée ainsi a pu dire : « C'est une manière de paysan avec une blouse crottée, un feutre usé, des souliers à gros clous et une boîte de fer-blanc derrière le dos », joignez que ce paysan fume le *cigare* et que ses cheveux bouclés s'échappent de son feutre dans le plus aimable désordre. Un autre l'a vue dans une loge aux Italiens — vêtue « d'une redingote de velours noir », autour de son cou elle avait noué « une cravate bleu de ciel... et maniait fort agréablement une jolie badine ».

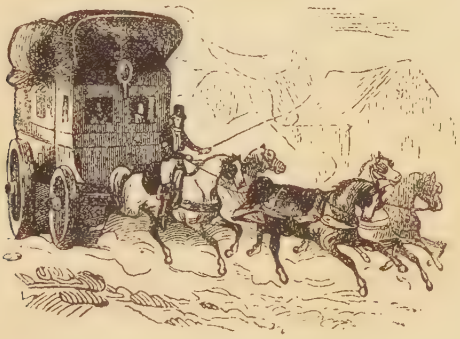
Dans cette redingote qui n'avait rien du dandy, Delacroix la peignit après l'aventure de Venise...

Si notre voyageur est riche, il se servira de la chaise de poste, bien mieux : il possèdera *sa* chaise, comme ce charmant Prince de Pückler Muskau, ami des artistes et des rois, homme plein de fantaisie qui déclarait : « Je ne discute jamais qu'avec les personnes qui sont de mon avis. »

Pückler Muskau fit au début du XIX^e^ siècle son

George Sand, par Delacroix.

tour d'Europe dans une voiture construite évidemment à son gré et sur ses plans : « Chaque chose, écrit-il, est sous la main et cependant si bien séparée, qu'en arrivant à la couchée, il suffit de quelques minutes pour donner à la



chambre étrangère où j'entre, l'air du « chez soi ». Et sur la route, les larges glaces de ma chaise de poste anglaise, que n'obstruent ni malles, ni siège de cocher, me laissent aussi libre que si j'étais dans une calèche, tandis que je reste maître de me procurer la température que je désire. Mes gens, assis sur le siège élevé qui se trouve derrière la voiture, surveillent de là les effets et les chevaux, sans pouvoir jeter des regards curieux

dans l'intérieur, ni écouter les conversations qui s'y tiendraient, si arrivé au pays de Brobdignac ou de Lilliput on y traitait des secrets d'Etat. »

La majorité « prenait la diligence ». Le voyage en diligence ne saurait trouver sa place ici, mais nous voudrions donner une idée sommaire du départ de ces voitures, à l'époque où elles transportaient la moitié de la France et une partie de l'étranger à travers champs. A ce propos, un auteur se livre à la statistique et déclare : « Dans la cour des Messageries Laffite et Caillard, il y a environ cinquante départs et arrivées par jour ; un minimum de trente baisers par voiture équivaut au chiffre énorme de 1.500 baisers par jour, 45.000 par mois, 540.000 par an... Mises en bouteilles et conservées, les larmes répandues dans ces deux administrations pourraient en moins de cent ans, mettre à flot un navire de guerre de 80 canons. »

M. de Jouy l'académicien dont la jeunesse fut si romanesque et le visage si beau, parle dans *L'Ermite de la Chaussée d'Antin,* d'un groupe de voyageurs qu'il passe en revue, avant le départ de la diligence. M. de Jouy écrivit d'ennuyeuses tragédies, mais se montra fort curieux de tout,

ce qui est bon signe, en outre il eut de l'esprit, ses remarques méritent d'être rapportées :

Il découvre d'abord dans cette cour un bonnetier de la rue de la Ferronnerie qui part pour Saint-Malo (affaires de commerce) ; « depuis cinquante-quatre ans il n'avait jamais perdu de vue le clocher de Saint-Méry, sa paroisse, et n'avait fait d'autre voyage que celui de Versailles et de Saint-Cloud ». Quelle aventure ! Heureusement sa femme veille, elle le munit de « deux gros pistolets d'arçon »..... elle lui remet encore « une canne à sabre et un couteau de chasse, un parapluie à canne dans son fourreau de toile verte, une houppelande et un bonnet de laine à coiffer au mois de juillet ». L'épouse du bonnetier, économe des deniers du ménage, apporte en outre « un panier avec deux bouteilles de vin et un morceau de veau rôti, afin de pouvoir *brûler* les dîners d'auberge, enfin une bouteille d'osier pleine de ratafia de cerise, pour se réconforter le matin... ». M. de Jouy pousse plus avant son examen et comme il est « caustique » il remarque un très gros homme à triple menton assis... sur le timon d'une voiture. Pendant que cet homme examine fiévreusement le contenu d'un panier

« rempli d'excellents comestibles », sa jeune gouvernante lui ôte sa perruque, et lui frotte la tête avec un morceau de flanelle..., etc.

M. de Jouy classe les voyageurs de la manière suivante :

Les voyageurs philosophes.
Les voyageurs descriptifs.
Les voyageurs mécontents.
Les voyageurs sentimentaux.
Les voyageurs mécaniques.
Les voyageurs curieux.

Ceux qu'il redoute sont les descriptifs. Pour les descriptifs il s'écrie : « Dieu vous garde de ceux-là qui ne marchent jamais sans un télescope et un graphomètre en sautoir! qui ne vous font grâce du moindre buisson... » Il redoute davantage encore les mécontents, car Jouy, comme tous les gens bien portants, déteste l'élégie et l'affectation. Il prétend que Heine fonda la race de « ces sentimentaux qui parcourent le monde la larme à l'œil. Les mots de *chaumière*, de *torrent*, de *vallée* les font tomber en extase... ». Il affirme que les plus inoffensifs « sont ces espèces de porte-manteaux vivants, que l'on transporte comme tout autre bagage d'un endroit à un autre, sans s'apercevoir qu'ils changent de place ».

On rencontre encore ces porte-manteaux-là. Pourquoi voyagent-ils?

En arrivant à l'auberge, s'il y passe la nuit, le voyageur doit inscrire régulièrement sur un registre ses noms, qualité et domicile. L'aubergiste veillera à l'exécution de cette ordonnance. « Les mêmes lois régissent les hôteliers, les aubergistes et les voyageurs. » Elles existaient déjà dans notre ancien droit, elles furent maintenues par la loi du 22 juillet 1791 qui oblige le propriétaire de l'auberge « à tenir un registre, et à recueillir tous renseignements nécessaires ». Cela est bel et bien, tout porte à croire en effet, que dans les villes et les centres importants, on se conformait à cet usage, mais en rase campagne, ne l'oubliait-on point? et quel contrôle pouvait-on exercer?

Après cela, on comprend mal l'impatience de M^me^ Hugo à Genève, devant les investigations infligées à l'étranger qui passe dans un hôtel. N'a-t-elle pas subi les nôtres? Mais sans doute les Genevois sont-ils plus tracassiers? (M^me^ Hugo prononce le mot.) « Chaque voyageur, dit-elle, devait écrire son nom, son âge, son état, *d'où il venait* et *pourquoi il venait...* » Ces détails irriteront toujours les Français. Nodier chiméri-

que, et comme tel, supportant difficilement les chipotages, à la dernière question répondit : « Venu pour renverser votre gouvernement. »

En dehors de cette obligation du registre qui permettrait, le cas échéant, d'identifier le touriste, ce dernier n'est pas inquiété en France venant de France, s'il possède son passeport en règle. « Il faut l'exhiber dans les villes de guerre. » Du reste les gendarmes peuvent, si cela leur chante, « exiger de droit l'exhibition des passeports sur les routes ou dans les auberges ».

Pourtant ce touriste ne se décourage pas, rien ne l'empêchera de repartir, ni la mauvaise chère, ni les lits trop mous, les draps douteux, les punaises abondantes, la roue de la diligence qui casse en pleine nuit, les côtes grimpées en plein soleil, la promiscuité de la voiture publique ou de la table d'hôte, les vexations de toutes sortes. Les obstacles émeuvent seuls les gens qui préfèrent leurs aises à l'aventure : les malades. Lorsqu'on ne souffre point, que l'on aime la vie active et les pays neufs, on ne saurait se dégoûter du voyage, ce qui rebute le grincheux ou le podagre, enchante le premier et le porte à rire...

## CHAPITRE II

### LES AUBERGES FRANÇAISES DE 1816 A 1848

Leur aspect. — Relais et roulage. — Les aubergistes. — Opinion de Longfellow, Charles Dickens, Cooper, etc., sur nos auberges. — Töpffer et Balzac en Savoie. — La vie à bon marché. — Punaises et tracts religieux.

Comment étaient-elles ? Nous sommes si habitués aux reconstitutions pour Américains, décors de carton-pâte, faux vieux, cabarets et *hostelleries* avec rideaux en toile à matelas (« Ça fait rustique ») que l'image pour Exposition Universelle risque d'effacer dans notre esprit celle de la vraie auberge au bord de la route, relais que l'on trouve encore aujourd'hui posé sur nos grands chemins, quelques-uns même ont conservé leur vieux nom... Auberge du *Cheval blanc*, de *la Poste* (voir celle de Saulieu qui a dû peu changer depuis Charles X), hôtel ou auberge de l'*Ecu*,

de la *Pomme d'or*, de *France*, des *Princes*, des *Trois Faisans*, de l'*Homme sauvage*, de la *Tête d'or*, du *Chapeau rouge*, de la *Mule noire*, du *Lion d'or*, du *Grand Cerf*, etc. Sensiblement pareille aux autres maisons du village, l'auberge est souvent plus vaste, elle possède un banc sur sa façade, et un cheval peint sur son enseigne, pour indiquer que l'arrêt est ici, qu'ici on trouvera des chevaux frais.

Nous en connaissons deux semblables aux confins du Tarn-et-Garonne et du Lot, l'une au bas, l'autre au sommet de la côte de Pech-des-Filles (nom charmant qui signifie *Montagne des Filles*). Toutes deux sont situées sur la route de Montauban à Cahors, après Caussade et juste à mi-chemin du chef-lieu. La première se nommait jadis l'*auberge de la Poste*, la seconde l'*auberge du Roulage*, chacune avait ses clients propres, les maisons existent encore, mais aujourd'hui elles paraissent abandonnées. Les marchandises d'autrefois sont transportées aujourd'hui par camions, ou chemin de fer, et l'auberge de Johannas dit Brugidou devenue inutile, tombe en ruines. Pourtant, ce fut une belle maison que la sienne : caves profondes, fenil pour la cuisson du pain, cuisine classique, large cheminée où les rôtis se

doraient sur un beau feu de bois ; autour de la maison s'élevaient des bâtiments, des écuries, des hangars, des granges : de quoi abriter un régiment. Tout le roulage du midi passa là, et non seulement les voitures chargées de bois, de fer, de primeurs, de vin, de farine, enfin de tout ce qui sert à nourrir, à vêtir et à loger les hommes, mais les longues voitures de déménagement, et encore, clients recherchés : les forains — non pas les pouilleux qui s'installent de nos jours à la « limite » du village, mais les grands forains qui voyageaient avec leurs ménageries de Paris à Toulouse, de Tours à Montpellier, à Cette ou à Marseille. Quand ce train-là arrivait, quel branle-bas ! tout le monde s'y mettait. Loger ces voitures pleines de fauves rugissants, quelle affaire ! il fallait que la grange fût sèche, suffisamment chaude, aérée, et... qu'il y eût de l'eau. Or le puits de Brugidou était connu à dix lieues à la ronde : il ne tarissait jamais. Aussitôt arrivé, on s'occupait de nourrir tout ce monde-là. Quel problème ! Quel souci ! sans compter les *péripéties*. Une fois la lionne accoucha entre Albi et Cahors, il fallut arrêter le convoi en plein champ, la bête affolée du hourvari, pour les protéger sans doute, s'étendit en grondant sur ses

trois petits, elle en étouffa deux, le troisième, plus dru, résista, continua le voyage.

Comme l'auberge du roulage était située au fin bout de la côte, on ne pouvait y monter sans le renfort ; pour l'appeler les rouliers soufflaient dans une grande corne creuse. On connaissait l'appel, bientôt un couple de bœufs descendait, on l'attelait devant les chevaux et de la sorte, on hissait lentement tout l'équipage. Quand les chemins de fer supprimèrent le roulage, l'auberge eut d'autres clients : les conducteurs d'omnibus à quatre chevaux faisant le service, voyageurs à bon marché avec colis, entre Montauban et Cahors. Les voitures parties dès l'aube se reposaient à mi-chemin — l'aubergiste, préparait le *chabrot*, forte soupe trempée de pain, légumes, viande que l'on mangeait fumante, non sans y verser une rasade de vin rouge : « *Cela te tiendra toujours l'estomac jusqu'à la ville* », disait Brugidou à Soubirous, Labarre ou Cubayne, ses habitués. Le roulage amenait tant de monde dans le pays, que l'homme qui assurait le renfort — un paysan ne possédant d'abord que son champ, sa masure et quatre bêtes — y gagna largement sa vie.

L'*auberge de la Poste* était tenue au commen-

cement du dernier siècle par la famille Gisbert, laquelle dut son élévation à un accident de la Maréchale Soult. Celle-ci s'étant cassé le bras devant l'auberge, s'y fit porter. Mais les Gisbert ne trouvèrent pas que la Maréchale y eût des soins suffisants, et lui proposèrent de la soigner chez eux, dans leur bicoque. Ils la soignèrent si

bien, que la dame guérit. Enchantée des aubergistes, elle se chargea par reconnaissance de l'instruction de ses fils. Ceux-ci revinrent au pays transformés, presque anoblis : l'accident de la Maréchale en fit des messieurs qu'on ne tutoya plus, bien que leurs parents fussent amis de tous les « pecquenots » de la contrée.

Les Gisbert se vantaient de servir à leurs clients d'excellente cuisine, le bouillon s'y montrait sincère, et personne ne pouvait nier qu'il vînt

de la viande du bœuf. En outre, ce pays privilégié étant celui des oies grasses et des truffes, on cuisait souvent dans le four, non point des voyageurs comme à Peyrebeille, mais de ces oiseaux en daube, ou des confits savoureux, quant aux truffes, entourées de saindoux, elles attendaient leur tour au fond des terrines vernissées, un parfum exquis s'en dégageait, allait traîner sur la route, raccrochant les gens distraits.

L'industrie de la tresse (pour le chapeau de paille) faisait alors florès dans le pays. La terre si riche dans cette région, puisqu'elle donne chaque année après la récolte du blé celle d'un maïs vigoureux, la terre, disons-nous, fournit tant de blé que l'on sacrifiait aisément celui du revers de la route pour en tresser la paille. On battait celle-ci à la main soigneusement, la souffrait, la tressait à l'auberge, où les filles du pays se réunissaient le soir auprès du feu à la veillée. On roulait ensuite la tresse en disques, que les « pailleurs » de Cahors achetaient sur place.

Mais, direz-vous, toutes les auberges de France ne se montraient pas aussi cossues que celles-là? — Non, certes, et il y en eut de médiocres, on en rencontrait même plus souvent ainsi que d'autres; pauvres abris où les voitures qui relaient ne

peuvent s'arrêter, — pour cause, — qui ne comptent guère que sur une clientèle de hasard et modeste : piéton sac au dos, colporteur, paysan au retour de la foire qui demandent à coucher dans la grange. A peine l'aubergiste espère-t-il de temps en temps le bon accident qui arrête la diligence ou la chaise de poste devant sa porte. Une aubaine : ressort cassé, trait rompu qui immobilisera des hôtes pour la nuit.

La petite auberge est adossée à un mur croulant, quelques baraques l'entourent : un colombier, une mauvaise grange ; au-dessus de sa porte se balance le rameau vert réglementaire qui signifie : *Ici on loge à pied et à cheval.* « Quelquefois, malgré son apparence sordide, elle arbore une affiche ambitieuse : *Ecuries pour soixante chevaux*, peut-être la pancarte dit-elle vrai, mais l'écurie est vide. »

La chère sans doute y sera maigre, le courant d'air vif, les portes mal jointes, mais l'aubergiste est complaisant, de plus, improvisateur ; si son menu paraît insuffisant, il découvrira bien de quoi faire une omelette et sauter un lapin. Car en général, petit ou grand, le patron de l'auberge française se montre obligeant, actif, serviable quelquefois : il fait figure de personnage. « Il a

164964
LIBRARY
UNIVERSITY OF MIAMI

affaire à tout le monde : c'est le pivot autour duquel tourne tout le canton, c'est bien plus à l'auberge qu'à l'Hôtel de ville que se traitent les affaires de la commune... il sait ce qui se passe au chef-lieu : M. le Préfet a mangé de sa cuisine ; les conducteurs de diligence, les gendarmes en mission, les rouliers de passage lui racontent ce qui se fait en dehors des frontières du village. On le consulte comme un oracle sibyllin. »

Que l'on veuille bien songer en effet, à un bourg normand ou périgourdin au temps de Louis-Philippe, les communications sont rares, le mouvement nul, l'isolement souvent complet. Or, dans le centre du village ou de la petite ville, voici une maison qui reçoit du dehors, au moins une fois par jour des nouvelles : la poste, des voyageurs qui viennent de Paris, de Brest ou de Brive-la-Gaillarde. Quel foyer d'animation, de mouvement, quelles allées et venues, quels incidents, quelles catastrophes même, enfin, quelle vie !

Le Français, né curieux sera attiré par l'auberge, joignez qu'il y a un bon feu dans la cuisine, que l'on y mange bien, que l'on y voit des gens de toutes sortes, que l'on y apprend des événements de tout genre. Si l'hôtesse paraît

avenante, l'hôte malin, ils sauront attirer leur monde et traiteront non seulement les voyageurs qui passent, mais encore le receveur de l'enregistrement qui est veuf, et le clerc de notaire garçon, le gros propriétaire au retour de la foire, le maquignon, le colporteur, les gens de la noce.

Etonnez-vous après cela que l'aubergiste soit un personnage! Dans la grande salle où les jambons pendent au plafond, où le tourne-broche s'étale dans la cheminée, il trône au milieu d'un cercle dont il est le pivot, quant à la servante elle y rayonne.

Le type de la servante d'auberge nous appartient en propre, il a envahi notre répertoire et nos chansons populaires. Nous l'imaginons avec son corsage avantageux et son sourire, se penchant sur les clients, piquante et gaie, un peu « forte en gueule ». D'un coup d'œil elle voit que le roulier au bout de la salle a bu sa bouteille de vin, que les Anglais réclament le rôti, que le commis voyageur va payer sa note; elle court de l'un à

l'autre, sert, essuie les tables, remplit les verres, ramasse la monnaie, et se laisse pincer sans vergogne; bonne fille que la patronne estime parce qu'elle est travailleuse, et que l'aubergiste apprécie parce qu'elle est facile : il faut cela, pas de pimbêches dans une auberge française.

Levée à l'aube elle « éclaire » le feu, réveille les voyageurs, fait bouillir le lait du déjeuner, balaie la salle, lave la table, cire les chaussures, sert les repas, trait la vache, plume la poule, fait les chambres, porte les sacs, bref travaille tout le jour, encore la réveille-t-on parfois la nuit pour les arrivées impromptues.

Sir John Dean Paul voyageant en France au début du siècle, en rencontre de semblables à *La tête de bœuf* d'Abbeville : La servante, jolie fille de Montreuil « où il ne s'en fait, dit-elle, que de jolies »... Sir John n'admire pas que sa beauté. — « Elle et ses deux compagnes faisaient fonction à elles seules de garçons de table, de femmes de chambre et de blanchisseurs, dans une des auberges les plus grosses de France » ; il ajoute : « elles avaient à peine le temps de se coucher, mais peu leur importait ».

Souvent l'auberge du village devient à la ville un *hôtel* qui n'a rien de commun avec la large

maison blanchie à la chaux, flanquée de granges et de cours où s'ébat un régiment de volailles. C'est un bâtiment haut quelquefois de quatre, et même de sept étages. Il n'a ni le pittoresque ni la fantaisie des auberges rurales, disparues avec l'alignement urbain.

Longfellow arrivant à Rouen en 1826 se fait conduire au *Lion d'or*, il ne sait pourquoi le nom lui plaît. Il a tinté dans sa tête ce nom, pendant tout le voyage, donc, le voici au *Lion d'or*. L'hôtesse, après une révérence, sonne la cloche, un domestique paraît, qui reçoit l'ordre « de monter les effets du gentleman à la chambre 35 ». Le voyageur confiant suit le garçon, et monte l'escalier derrière lui : sept étages. « Par Notre-Dame ! Je les ai comptés, lorsque je descendis l'escalier pour me plaindre je les recomptai tous, ainsi il ne pouvait y avoir d'erreur possible. »

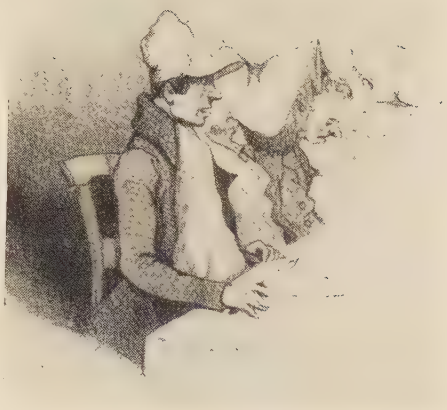
A l'hôtesse, Longfellow demande une autre chambre, moins haut : Impossible l'hôtel est plein ! Alors il parle de changer d'auberge, mais elle gentiment (c'est une fine mouche), déclare qu'elle serait si fâchée, si *désolée* que Monsieur quittât sa maison que... le voyageur remonte une seconde fois à la chambre 35.

On voit l'amabilité du ton et quelle bon-

homie entre l'hôtesse du *Lion d'or* et son client.

Bref, Longfellow s'habitue à sa chambre, convenable après tout, il le reconnaît volontiers, « de la fenêtre la vue s'étend fort loin » (C'est bien le moins : *sept étages !*) Il aperçoit un des clochers de la cathédrale, et en se penchant peut-être, il voit aussi Saint-Ouen, enfin il serait satisfait, si dans la chambre voisine un gentleman n'apprenait à jouer du Cor français. (Ah ! quel ennui !)

Parmi les relations des étrangers, venus en masse visiter la France dès que Napoléon eut disparu, on trouve certains jugements malveillants bien entendu, des critiques. Celles-ci s'adressent surtout à la légèreté de nos mœurs, et à la lourdeur de nos diligences. On ne se plaint guère de l'accueil que l'on trouve à l'auberge. Il faut noter pourtant une réclamation souvent formulée, non seulement dans les correspondances étrangères, mais encore dans les nôtres, preuve de sa justesse. Cette plainte s'élève contre l'entente qui *existerait* entre les conducteurs de diligences, courriers, etc., et les aubergistes : On arrive au relais, on perd forcément du temps avant de s'attabler, les plats sont servis bouillants, et l'on vous presse pour repartir. A peine avez-vous



M. Chopinet est sur le point
de commencer à manger...

Quand le conducteur accourt le prévenir
que, s'il ne vient pas tout de suite,
la voiture va partir sans lui.

L'étape (Caricatures de Cham).

attaqué le potage fumant que, *hop! en route!* Il faut l'abandonner. Déception du voyageur qui se lève l'estomac vide, profit pour l'aubergiste qui peut de nouveau servir son repas, intact. Cette histoire est-elle une légende? On la retrouve constamment, à tout bout de champ, et personne n'y contredit.

En général le touriste de la Restauration parle de la cuisine à l'auberge française avec une sorte de respect attendri; l'abondance des mets surtout, leur diversité l'enchante, et aussi : « quel raffinement dans leur préparation! » Certes les menus sont abondants, il n'y a pas à le nier, en voici un exemple, pris au hasard. C'est le menu d'une auberge de Saône-et-Loire, Chalon-sur-

Saône sans doute, où dîne Charles Dickens en 1831, lorsqu'il se rend en Italie avec sa famille. « Une soupe (claire), de très grandes miches de pain — chacun la sienne — un poisson, quatre plats ensuite, de la volaille, du dessert, et... du vin en abondance. » Ça n'est pas si mal ? Il est vrai que Dickens nous prévient : « Il n'y a pas grand chose dans les plats », il ajoute aussitôt qu'ils sont très bons, et prêts instantanément. Un autre voyageur, Fenimore Cooper, s'extasie devant nos côtelettes de mouton « merveilleusement cuites ». Et le café au lait ! « Mets spécial à la France », jamais Cooper n'a trouvé, dit-il, même dans sa propre maison, une cuisinière capable de fabriquer de bon café, comme celui dont il s'est régalé en France. Le même Cooper note aussi qu'un soir en Picardie, à Abbeville, il soupa royalement de gibier avec ses compagnons.

Thackeray s'écrie à son tour : « Quels bons dîners on avait coutume de faire à Montreuil, dans les jours d'autrefois avant les chemins de fer, et quand les diligences mettaient 34 ou 36 heures pour arriver à Paris ! » (Il venait de Boulogne.) Il affirme que « les plus jolis plats ne peuvent être comparés au fricandeau de sa jeunesse ».

Pourtant il y a quelques notes discordantes. Elles viennent des étrangers (le Français, lui, est résigné à tout) qui se plaignent d'être écorchés et mal nourris. D'ailleurs pour l'époque, les auberges sont chères, surtout dans les ports qui voient défiler des Anglais et des Américains. Nous avons une référence curieuse, donnée par Lady Hamilton la délicieuse maîtresse de Nelson, qui habita vers le commencement du siècle la commune de Saint-Pierre. Après la mort de Nelson, cette charmante créature qui avait fait la pluie et le beau temps à la cour de Naples, dépensé plusieurs fortunes en prodigalités de toutes sortes, souri aux rois, connu la renommée, suscité l'idolâtrie chez les plus grands, après la mort de Nelson, donc, fut dépossédée des biens que lui laissait son amant, dépouillée, abandonnée. Sa patrie à laquelle elle avait rendu cent services du temps où Napoléon la menaçait, la laissa mourir de faim, elle termina sa vie misérablement.

Lady Hamilton installée d'abord dans l'excellent et fameux *Hôtel Quillac* à Calais, ne pouvant payer ses prix « trop élevés », le quitta pour aller loger dans une ferme. Elle donne au cours d'une lettre, qui a passé jadis en vente et a été publiée, différents tarifs concernant les denrées

de la table : ils paraissent d'un bon marché incroyable aujourd'hui.

« Un dindon coûte deux shillings, une paire de perdrix cinq pence, le vin de Bordeaux cinq à quinze pence. La meilleure viande coûte cinq pence la livre, le demi-litre de lait deux pence; la volaille treize pence la paire; même prix pour les canards. Nous avons acheté deux beaux dindons pour quatre shillings, un excellent turbot venu de la mer pour une demi-couronne. »

Ces prix d'un âge d'or, n'empêchaient pas les hôteliers de dépasser le coefficient cinq, puisque Sir John Dean Paul se plaint d'avoir été affreusement exploité à Ecouen : « Pour quelques tartines de beurre rance et un café très ordinaire, on nous taxa de 16 livres. »

Le même Sir John est également plumé à Chantilly : « Notre hôte à l'auberge, fut un assez curieux spécimen d'exploitation. N'ayant trouvé à nous offrir qu'un brochet froid et un morceau de veau, froid aussi, et qui de plus, sentait mauvais, le patron nous réclama pour cela 26 livres et 19 sous », aussi il recommande vivement à ses compatriotes de ne s'arrêter à Chantilly que si l'on y est forcé, malheureusement il oublie de donner le nom de son hôtel. Toutefois ce voyage de Sir John date de

1802, bien avant la Restauration des Bourbons, à une époque où l'Anglais était cher sans doute.

A ce propos, le colonel Thornton raconte l'anecdote d'un ambassadeur d'Angleterre à qui un

MESSAGERIES GÉNÉRALES
GRAND HOTEL DE L'AIGLE D'OR
tenu par Charles LELIEVRE,
Rue de Paris, 32, AU HAVRE.
GREAT GOLDEN EAGLE HOTEL
Kept by Charles LELIEVRE,
N°32, of Paris Street, AT HAVRE.
Lith. Rue Rue de Paris, au Havre.

aubergiste des environs de Paris avait demandé un louis pour deux œufs. « Les œufs sont donc bien rares dans le pays? dit l'ambassadeur. — Non, réplique l'aubergiste, mais les ambassadeurs le sont. »

Quoi qu'il en soit, Sir John Dean Paul à l'hôtel Dessein (Quillac), accompagné de trois dames, d'un

autre gentleman et de deux domestiques, fut fort bien logé dans un grand salon donnant sur le jardin, et communiquant avec plusieurs chambres très bien installées; une de ses notes comprenant le dîner, le logement, le déjeuner du lendemain pour cinq personnes dont deux domestiques, ne s'éleva qu'à la somme de 89 fr. 70. Sir John n'a pas lieu de se plaindre, surtout lorsqu'on s'aperçoit que les voyageurs ont bu du Champagne, une bouteille de Côte rôtie, du Chablis, que leur dîner coûte 15 livres, et leur logement le même prix.

A Boulogne nous avons une référence de Thomas Campbell (il ne nous indique pas l'hôtel) qui écrit : « Notre pension est de 5 napoléons par mois, outre 15 francs pour les domestiques. Nous avons deux chambres à coucher, un salon magnifique, à déjeuner, dîner et goûter. » 115 francs par mois pour tout cela, qui songerait à réclamer? Nous sommes alors en 1843. Ce qu'il y a de plus cher, ce sont les bougies : 1 franc pièce.

On parle avec enthousiasme, dans *Les Classiques de la table*, de la cuisine exquise de M. Mériotte à Rouen, de sa vieille cave « défiant la fantaisie et le goût des plus délicats consommateurs ».

L'*Hôtel de France* qui appartient à une société

de propriétaires normands est une annexe de ce *Café de France* où trône M. Mériotte. Carême en personne lança, dit-on, ces maisons dès leur

début, les auteurs des *Classiques de la table* recommandent l'*Hôtel de France*, ses appartements et ses jardins.

Au Havre, dans l'auberge de Mme Laiter : la table « est également fine et supérieure, et la vue de la mer au milieu de la Place du Théâtre,

de toutes les voiles qui remplissent le port, donnent à cette maison un aspect de vie et d'originalité que les voyageurs rencontrent avec charme..., etc. ».

Un aimable touriste, M. Töpffer, voyage avec une ribambelle de gosses. La nature, certes, lui plaît, et l'excursion le ravit, il est plein de gaîté, d'humour et de chansons. Mais lorsqu'il s'agit du menu, il devient grave, légèrement ému à la vue des préparatifs onctueux du Dauphiné et de la Savoie, pays les plus gourmets de l'Europe avec Lyon.

M. Töpffer arrive dans l'auberge de Grenoble : « L'hôte est là en bonnet de coton, qui prépare des têtes de veau, pétrit des quenelles, gouverne des fritures, et préside à une infinité de sauces dont le fumet nous ravit au passage. » L'homme de goût se devine à ces quelques lignes. A Chindrieux (Savoie) au bout du lac du Bourget, M. Töpffer et sa suite déjeunent simplement mais abondamment, chez une brave M^me^ Godar. Quand tout est avalé on demande la note. Ils sont vingt-trois qui ont bien déjeuné. M^me^ Godar répond :

— Mes bons Messieurs, je ne sais comment je m'y prends, mais je trouve quarante sous par tête, c'est beaucoup trop.

— Un peu trop, en effet, reprend M. Töpffer, mais je vais vous faire votre compte : combien le vin? combien le pain? les œufs, les saucisses, le miel, le beurre, le fromage, les cerises?... j'additionne, c'est 23 francs, juste 1 franc par tête.

— Je savais bien, reprend Mme Godar, que je devais m'être trompée. Excusez-moi; d'ordinaire c'est Godar qui chiffre, et voilà comment je n'y entends rien.

« Tant d'ingénuité nous toucha (conclut Töpffer) et c'est le cœur remué d'estime et de gratitude que nous faisons à cette bonne hôtesse des adieux pleins de cordialité. »

Car la Savoie est encore candide, honnête, peu exigeante, malgré ses plats gratinés au four qui sont de merveilleuses créations.

Lorsque Balzac en 1832 va rejoindre Mme de Castries à Aix et lui faire (bien inutilement) sa cour, cette belle dame retient pour son ami « une jolie petite chambre » dans la maison Roissard, « à deux francs par jour, d'où se découvre toute la vallée de la dent du Chat et le lac du Bourget... le repas du matin vient du Cercle pour quinze sous : un œuf et une tasse de lait, sans oublier un bon café que fait

confectionner M^me^ de Castries ». Tout cela est fort modeste, et la Savoie hospitalière ne se montre pas encore exigeante, un amateur râpé peut s'y plaire. Nous retrouvons encore dans le carnet de voyage et de dépenses de Félix Arvers des renseignements très précieux. C'est en 1841 qu'Arvers part pour l'Italie. Il déjeune à Auxerre pour 1 franc, il dîne à Rouvray pour 3 francs, et il soupe à Beaune pour 1 fr. 50. Malheureusement nous ignorons dans quel hôtel il fait ce souper à Beaune, s'il a choisi l'*Hôtel de la Poste*, c'est donné!

Arvers paie 2 francs sa chambre pour la nuit à Chalon. Le dîner à Lyon 1 fr. 35, à Chambon 2 fr. 90, à Aix chez Prunier 3 francs, et à Aix encore un *faquin*, pour ses bagages 0,25 centimes! Les dépenses lourdes sont : un chapeau de paille 3 fr. 50, ou sur le bateau à vapeur de Chalon à Lyon, sa place, pour laquelle il débourse 6 francs.

Il ne faut pas s'étonner. Nous avons appris déjà dans la *Physiologie du Flâneur* qu'un Français débrouillard qui connaît son pays, peut fort bien y vivre en dînant soit à 17 sous : trois plats, un carafon de vin, et un dessert, soit à 23 sous : quatre plats *au choix*, une demi-bouteille de vin de Mâcon, dessert et pain à volonté.

Si tous se félicitent de la chère en France (relativement de prix modestes) le reste : appartements, coucher, etc., est ordinairement malpropre dans les auberges. Le coucher ne manque pas de confortable, mais les draps sont souvent douteux, les rideaux de calicot qui pendent à la flèche du lit, inquiétants. On ne peut obtenir que très peu d'eau chaude, encore n'est-elle pas chaude, mais tiède, et il faut faire sa toilette dans un dé à coudre.

Stendhal descendant à Tours, loge au grand *Hôtel de la Caille :* nom savoureux, pourtant le dîner ne vaut rien, et lorsque Stendhal veut faire du thé dans sa chambre, il ne peut obtenir l'eau nécessaire. « Pourrait-on croire que ces monstres de provinciaux m'ont apporté trois fois de suite de l'eau qui n'était pas même tiède? et à la fin, la servante s'est fâchée contre moi. J'étais gelé et j'enrageais... j'ai sonné à casser toutes les

sonnettes, j'ai fait tapage comme un Anglais, j'ai demandé du feu, j'en ai eu » c'est-à-dire que sa « chambre s'est emplie de fumée », et quant à son thé, Stendhal l'a bu « une heure et demie après avoir réclamé l'eau chaude pour le faire ».

Ces inconvénients diminuent et disparaissent même, dans les auberges très fréquentées, comme celles du Nord qui reçoivent les Anglo-Saxons, ceux-là ont tôt fait de dresser les aubergistes de Dieppe, Calais, Boulogne, Abbeville.

« Ils ont vu tellement se prosterner vers eux les avidités de nos aubergistes, dit Jules Janin, postillons et marchands de toute espèce, qu'ils se sont figurés et qu'ils se figurent encore, que la France ne vit que par eux et pour eux. Ainsi à Dieppe même, quels hôtels ou plutôt quelles hôtelleries rencontrez-vous en débarquant? des hôtelleries à l'enseigne de l'Angleterre : *Hôtel d'Angleterre, Hôtel du roi d'Angleterre, Hôtel de Londres, Hôtel d'Albion, Hôtel de Windsor.* »

Les Anglais ont donc chez nous transformé nos auberges, mais ils ne l'ont fait que petit à petit, et en 1837, Cooper qui descend au Havre à l'*Hôtel d'Angleterre* peut encore écrire : « Nous grimpâmes plusieurs étages à l'aide d'un escalier

tortueux et étroit, et on nous introduisit dans des chambres au cinquième.

« Les parquets étaient cirés, sans paillassons ni tapis et le mobilier misérable. Nous entrâmes dans nos lits que la fatigue nous permit à peine d'endurer, à cause des punaises. Je n'ai jamais passé une plus infernale nuit, et j'ai souvent pensé depuis, comme il est hasardeux de se fier aux apparences. Cette nuit-là, une ou deux autres passées au Havre, et une autre encore entre Rouen et Paris, sont parmi les plus inconfortables dont je me souvienne... » Quant à la *table d'hôte* c'était « une sombre chambre sale et remplie de monde ; cependant elle n'était pas dépourvue de certaines senteurs savoureuses. La cuisine française dépasse la malpropreté française. « C'est la seule pièce de la maison où l'odeur fût supportable, la cuisine exceptée. »

Quand la célèbre Lady Morgan arriva en 1816 à l'*Hôtel d'Orléans,* elle aperçut dans la cour un vieux gentilhomme penché, enveloppé d'une robe de chambre, chaussé de babouches comme Aladin, et lisant *Les Débats.* C'était le patron de l'hôtel qui se souciait fort peu, d'après Lady Morgan, de ses voyageurs et même de leur confort. Pierre le frotteur montrait avec bonne grâce

à la dame « l'appartement qui lui était destiné, il ouvrit une porte avec fracas et annonça : « Le salon de Madame! » Une cheminée « caverneuse », des glaces ternies, « un régiment de chaises rangées le long du mur », tel était le salon. Les chambres, fournies d'un petit lit de camp, n'ont point de toilette! La voyageuse s'exclame, réclame. Avec obligeance, Pierre désigne sur la commode « un petit saladier de faïence et une carafe contenant une pinte d'eau bourbeuse. Voilà, dit-il, tout ce qu'il faut pour la toilette de Madame! » Mais Lady Morgan ne se laisse pas faire, on la connaît, de plus en plus exigeante elle va jusqu'à demander un tapis.

— Un tapis! Seigneur Dieu! s'écrie Pierre, pour cacher ce beau parquet! et la dame froidement :

— Si vous n'avez pas de tapis, je ne puis rester chez vous.

— Ah! c'est autre chose, dit Pierre, qui disparaît.

Il revient, traînant en guise de tapis un vieux morceau de tapisserie « représentant : *Les Amours de Télémaque et d'Eucharis* », sans doute une beauté, que cette sotte regarde avec dédain, elle déclare seulement que ce tapis « après

avoir servi à plus de cent Fêtes-Dieu, passait maintenant à son service ».

Certes, la vision de cette tapisserie piétinée par Lady Morgan est choquante, mais l'aventure instructive. Les hôtels de 1816 s'ils sont pittoresques manquent de tout, sauf de punaises, à en croire Cooper.

On n'y découvrait pas que des punaises. Un auteur, Frédéric Dollé, voyageant en Suisse et en France vers 1843, prétend avoir trouvé dans les chambres d'auberge de ces deux pays, quantité de brochures de propagande pieuse. Les protestants les semaient adroitement pour l'édification des étrangers : « bibles, petits ouvrages... ainsi qu'une foule de volumes distribués gratis... dirigés contre les catholiques et leurs croyances... Ces livres presque tous imprimés à Paris chez M. Schmid » (un Israélite sans doute ?). Tout cela paraît bien inoffensif... Dollé prétend que lorsque les Bernois prirent possession du pays de Vaud, ils publièrent des ordonnances où l'on remarque entre autres, les dispositions suivantes :

*Les gloutons ou gourmands paieront 10 florins d'amende.*

*Les femmes 5 florins.*

*Les ecclésiastiques et fonctionnaires publics seront privés de leurs charges.*

*Les danses et spectacles sont interdits sous peine de 3 florins d'amende.*

*Néanmoins trois danses honnêtes sont permises le jour des noces.*

Ces Bernois n'avaient pas le sens du ridicule.

Restons en France.

## CHAPITRE III

### LES ROMANTIQUES A L'AUBERGE

Hugo. — Nodier. — Lamartine. — Brillat-Savarin. — M. de Jouy. — George Sand. — Stendhal. — Balzac. — Béranger. — Chateaubriand. — Dumas. — Gérard de Nerval.

Il faut ranger Hugo parmi les meilleurs voyageurs de son siècle, non pas tant à cause de l'importance de ses explorations, qu'à cause de leur qualité; ni Dumas, ni Sand, ni Gérard de Nerval lui-même, n'ont parcouru avec autant d'entrain que Hugo la carte de France, Stendhal seul pourrait lui faire concurrence. Hugo voyagea avec ivresse, ignorant la lassitude et la mélancolie, il fait parfois allègrement ses trente kilomètres à pied, répare solidement ses forces, et le lendemain se remet en route, avec un appétit nouveau. Le beau voyageur! que de curiosité, que d'observations justes, d'ingénieuses images! Nous ne

pouvons ici parler que de quelques-unes de ses excursions en France, et d'abord de celle qu'il fit en 1825 pour aller voir Lamartine à Saint-Point.

Hugo se rendait à Genève, Saint-Point étant presque sur sa route, il s'y arrêta. Il emmenait sa femme et sa fille, voyageant en berline (à cause du berceau de l'enfant), les Nodier étaient de la partie, et suivaient Hugo en calèche. Tous deux se partageaient la forte somme de 4.250 francs, versée d'avance par Urbain Canel pour un livre qui devait contenir (en vers et en prose) une relation du voyage.

La première étape fut Essonnes. Nodier offrit de déjeuner à l'auberge de ce village, sous prétexte que l'on y retrouvait le souvenir de Lesurques et du courrier de Lyon : pure imagination comme nous le verrons plus tard.

Pendant le déjeuner, Nodier voulant distraire ses amis de cette vision tragique, raconte une burlesque histoire de nourrices qui se passa (dit-il) dans la même auberge. Il commence ainsi : « Je dis, moi, que l'on n'est pas toujours sûre d'être la mère de ses enfants !

— Où avez-vous vu cela? demanda toute la table.

— Sur le billard », répond Nodier imperturbablement, et le voilà qui s'explique.

Deux ans auparavant, un lot de nourrices venant de Paris, s'arrêta à Essonnes, portant un lot de nourrissons qu'elles emmenaient dans leur pays. A l'auberge, elles se mirent à l'aise pour déjeuner, et déposèrent leurs « maillots » sur le billard. Mais des rouliers vinrent y faire une partie, débarrassèrent le billard, et posèrent les nourrissons pêle-mêle sur la banquette. Après leur déjeuner, les nourrices revinrent prendre leur bien, mais le retrouvèrent dans une si grande confusion, qu'elles empoignèrent chacune un nourrisson à l'aventure, ne vérifiant que leur sexe.

« C'est ainsi, conclut Nodier, qu'il y a aujourd'hui une vingtaine de mères qui appellent tendrement : mon fils ! ma fille ! des enfants qui ne leur appartiennent en rien. »

M^me^ Nodier, ménagère raisonnable, trouva une objection sans réplique :

— Allons donc ! est-ce que les langes n'étaient pas marqués ?

Hugo qui avait oublié son passeport à Paris, parvint toutefois — car Nodier s'en mêla — sans encombre à Mâcon. Sitôt arrivé, il demanda M. de Lamartine à l'hôtelier qui fit cette réponse : « Ah !

M. de Lamartine? vous voulez sans doute dire M. Alphonse? »

Dans les rues de Genève, Hugo « ébloui » par sa première vision du lac, se récria lorsqu'il vit « la calèche de M. Nodier » s'arrêter devant un hôtel dont les fenêtres regardaient « un grand mur gris ». Il eût aimé, ce poète, déjeuner sur le bord du Léman... Mais Nodier ayant déclaré « qu'il ne jugeait pas les auberges aux fenêtres mais à la cuisine, et qu'il allait à celle où l'on mangeait le mieux », on se le tint pour dit. Nodier à table, ne paraît pas chimérique, son choix étant bon, personne ne songea plus à lui reprocher le « mur gris », quand on eut goûté les poissons du lac, « la Féria et l'Ombre chevalier, accommodés d'une façon exquise », etc.

Lorsque Juliette Drouet en 1833 pénétrera dans la vie d'Hugo, celui-ci, heureux de visiter à nouveau les villages et les villes, l'emmènera constamment, en Bretagne l'année suivante, en 1836 encore. Mais d'abord on les verra errer dans cette vallée de la Bièvre où jadis Hugo se promena avec Adèle, pendant leurs séjours aux Roches chez les Bertin : étonnant méli-mélo des adultères. Ici encore, nous aurons des serments, des engagements, des souvenirs amoureux : tant mieux pour nous !

Hier à Gentilly, dans la ferveur d'un amour tout neuf pour Adèle, Hugo n'avait-il pas écrit :

A toi ! toujours à toi ! que chanterait ma lyre ?
A toi l'hymne d'amour, à toi l'hymne d'hymen !

Demain nous entendrons *La Tristesse d'Olympio.*

Aujourd'hui, de l'auberge de l'*Ecu de France* où Hugo l'a menée, c'est Juliette qui parle :

« Je t'écris ceci qu'hier 3 juillet 1834 à 10 heures et demie du soir, j'ai été la plus heureuse et la plus fière des femmes de ce monde, je déclare encore que jusque-là je n'avais pas senti dans toute sa plénitude le bonheur de t'aimer, et d'être aimée de toi... » La petite auberge où Olympio conduisit Juliette existe encore.

En 1839, Hugo qui avait visité avec Juliette, Bretagne et Normandie, voulut parcourir les bords du Rhin :

« Vous connaissez mon goût pour les grands voyages à petites journées, sans fatigue, sans bagages, en cabriolet, seul avec mes vieux amis d'enfance, Virgile et Tacite... » Il y avait aussi Juliette... A Varennes, Hugo descendit *Au Grand Monarque,* le portrait de Louis-Philippe y était enchâssé, le poète pensa que lorsque Louis XVI

y fut arrêté, son portrait devait figurer sous l'enseigne du *Grand Monarque*, et il remarqua que la place de Varennes a la forme d'un couteau de guillotine : imagination des poètes! A Sainte-Menehould il écrit : « J'ai vu... une belle chose... la cuisine de l'*Hôtel de Metz*. C'est là une vraie cuisine. Une salle immense. Un des murs est occupé par les cuivres, l'autre par les faïences. Au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne qu'emplit un feu splendide. Au plafond, un noir réseau de poutres magnifiquement enfumées, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes, un garde-manger, et au centre une large nasse à claire-voie où s'étalent de vastes trapèzes de lard... » Ce décor truculent devait plaire au romantisme de Hugo qui s'écrie : « Si j'étais Homère ou Rabelais, je dirais : Cette cuisine est un monde dont cette cheminée est le soleil », car un monde s'y meut « ... des garçons et des servantes, des rouliers attablés, des poêles sur des réchauds »... et le bruit des « marmites » qui gloussent, des fritures qui glapissent, des enfants qui jouent, et des chats et des chiens et le maître qui surveille ». Dans « cette forge à indigestion » (c'est ainsi que le poète de Notre-Dame

L'AUBERGISTE.

de Paris baptise la cuisine resplendissante), un tout petit oiseau dort dans une cage suspendue au plafond... Au milieu du vacarme, l'oiseau dort, « quel emblème de confiance! » dit Hugo. La vue du petit prisonnier qui dort au milieu de

ce remue-ménage l'a frappé, il a vu tout de suite l'antithèse émouvante, elle l'a saisi, et c'est ainsi qu'il voyage supérieurement : comme un poète, et aussi comme l'observateur aigu de *Choses vues.*

Au cours de sa vie agitée, Hugo visita la France avec le même enthousiasme : les cathédrales et les forêts, le Rhin et la Bièvre, l'Océan et l'au-

berge de l'Ecu, Gentilly et les Pyrénées, tout sollicita son lyrisme, servit d'aliment à ce brasier : son génie. Sa vitalité prodigieuse en fit une sorte de surhomme qui ignora la lassitude, et Juliette, la vraie compagne de sa vie, intelligente et amoureuse, il la modela à sa guise. Elle éprouva ses émotions, partagea ses joies, s'enivra de ses succès, aujourd'hui elle demeure attachée à sa gloire comme le flambeau l'est à la flamme. Le destin qui ne les sépara jamais, décida que Juliette serait présente à la première profonde douleur du poète.

Ce fut pendant un voyage encore. Ils avaient parcouru ensemble les Pyrénées du haut en bas, visité le Gers et le Périgord, longé la Charente, roulant dans le coupé de la diligence sous le nom de M. et M^me^ Georget. Ils visitèrent Oléron ; ici « l'impression fut sinistre », et Hugo nota : « *J'avais la mort dans l'âme, il me semblait que cette île était un grand cercueil couché sur la mer...* » Deux jours après, le 9 septembre, ils entrèrent dans un café pour se désaltérer, on leur apporta des journaux. Hugo apprit par *Le Siècle*, que sa fille Léopoldine avait été noyée à Villequier cinq jours auparavant.

Peut-on donner le nom d' « auberge » à la pen-

Phot. P. Blanc.

La cour de la pension Périer, a Aix-les-Bains.

sion Périer que Lamartine habita en 1816 et où il rencontra Julie Charles pour la première fois? La maison Périer fait plutôt figure de pension de famille. Lamartine y vint soigner sa mélancolie, dit-il dans *Raphaël*, son foie, écrit sa mère. Mme Charles s'y trouvait déjà depuis le mois de mai, elle y était venue pour se reposer, respirer l'air pur dont elle manquait quai Conti. Malade, phtisique à trente-deux ans, elle n'avait plus qu'un an à vivre.

La pension Périer existe encore, mais on l'a condamnée récemment, il faut se hâter de la visiter, si l'on veut donner un cadre au souvenir de *Raphaël*, car bientôt, on y fera... de l'hydrothérapie : quelle chute!

A l'époque de Lamartine, la pension Périer était : « une maison isolée et tranquille dans le haut de la ville d'Aix... », tenue par un bon vieux médecin retiré, et par sa femme. Un sentier la rattachait à la ville; « il traversait les ruisseaux des fontaines chaudes (la pension est construite sur les anciens Thermes d'Aix), derrière la maison s'étendait un jardin entouré de portiques et de treilles, au delà des prés en pente, et des futaies de châtaigniers et de noyers conduisaient aux montagnes par des pelouses et par des ravins, on était sûr de n'y

rencontrer que des chèvres ». Il n'y a plus aujourd'hui, ni prés, ni futaies ; hélas! on n'y rencontre plus de chèvres, des villas en carton ont poussé aux alentours, comme champignons après la pluie.

La maison haute seulement d'un étage, ne se composait alors que d'un bâtiment au fond, dont les deux ailes enfermaient une cour assez large et claire. Ainsi que beaucoup de maisons du pays, celle-ci était entourée d'un balcon de bois, sur lequel on pouvait prendre l'air les jours de mauvais temps, sorte de galerie couverte par l'avancée du toit, comme on en retrouve encore dans les faubourgs de Chambéry, et même sur la charmante petite place de l'Hôtel-de-Ville.

La maison du docteur ne contenait que huit chambres à louer. On prétendait avoir identifié celle de Lamartine, qui « donnait sur le jardin et la campagne », et aussi celle de Julie. On attribuait jusqu'ici la plus belle au poète, mais M. Albéric Cahuet qui connaît bien la question, a remarqué très justement que la plus vaste possédant une cheminée, devait être celle de M^me^ Charles. Cette chambre est contiguë d'ailleurs, à celle de Lamartine. On nous en a averti dans *Raphaël*.

Nous savons que cette pièce « assez vaste »,

« formait une manière de salon » avec une « grande alcôve encadrée de cretonne à fleurs ». Sur les murs une toile de Jouy, sur la cheminée une pendule flanquée de deux candélabres d'argent. Un canapé recouvert de toile blanche (sans doute une housse ?), des sièges rustiques en bois brun ciré, une commode, un ancien tric-trac transformé en coiffeuse. Tel est l'ameublement qu'Elvire a sous les yeux, il paraît plus agréable que celui des auberges modestes où l'on descend d'habitude. Le plafond comme aux Charmettes est blanc, avec des poutres apparentes. Au rez-de-chaussée logeait le docteur Périer et son épouse, née Philiberte Verniquet, à côté de leur appartement s'ouvrait la salle à manger, et « une cuisine étincelante ». C'est tout, mais il ne faut pas oublier la cour, avec sa rigole, son banc, le gros tilleul qui donnait à la maison de la fraîcheur, et sans doute en automne une terrible humidité. Aussi Julie délicate, fait-elle faire du feu dans sa chambre.

Chez le docteur, combien paisible, s'écoulait la vie des pensionnaires! Lorsque Lamartine y descend, il y en a peu : la saison est terminée, en septembre « presque toutes les chambres sont vides ». Comme l'hôtel, la pension Périer avait sa table d'hôte, elle ne réunissait à l'heure

des repas que les gens de la maison, et trois ou quatre malades attardés, de Chambéry et de Turin, ils « trouvaient chez le docteur les logements moins chers, et une vie économique conforme à leur pauvreté ». Dans cette réunion de valétudinaires, le jeune homme ne rencontrant personne avec qui s'entretenir, s'intéressa tout de go à la femme languissante, belle, solitaire, qui s'attardait en Savoie, pour recueillir les derniers rayons du soleil d'automne.

Julie, enfant privilégiée, descend rarement dans la salle commune, ses repas elle les prend dans sa chambre. « On ne l'aperçoit jamais qu'à sa fenêtre sur le jardin, à travers le rideau des vignes, ou bien sur l'escalier quand elle venait de se promener sur un âne, dans les châlets des montagnes. »

On se demande d'ailleurs comment le mari de Julie envoyait une femme si menacée en Savoie, pays rude, où la température à l'automne saute vivement de la chaleur violente du jour, au froid coupant du crépuscule, où, de la vallée pleine de cours d'eaux s'élèvent des vapeurs pernicieuses? Sans doute, M. Charles, célèbre physicien, s'entendait-il mieux à gonfler les aérostats qu'à soigner les femmes phtisiques ?

Julie-Elvire déclare à Alphonse-Raphaël, qu'elle voit peu son vieil époux (il n'est qu'un père pour elle et non un époux), elle ajoute qu'elle a voyagé en Italie, loin de ce père pendant tout l'été... Grâce aux correspondances retrouvées, nous savons que M. Charles se montra fort assidu auprès de sa jeune femme au début du mariage, et que Julie loin d'avoir voyagé en 1816, venait tout droit du Pont des Arts.

Le séjour de Lamartine et de Julie Charles à la petite auberge d'Aix, suscita maintes controverses. Raphaël y fut-il l'amant d'Elvire? Une porte séparait leurs chambres. Raphaël affirme qu'il respecta l'ordre d'Elvire, et qu'à sa prière, il ne tira pas le verrou. Certains historiens ont renchéri, et ont déclaré que le verrou resta fermé jusqu'à la mort de Julie. Mais nous avons les lettres : elles sont capitales. Julie-Elvire écrivit... « *A Aix... vous n'étiez pas avare pour nous des joies du ciel, elles duraient comme notre amour, sans termes, sans bornes.* » — « Cette lettre ne signifie rien! » déclare M. Séché, qui est pour la vertu. — « J'y trouve une preuve éclatante! » s'exclame M. Doumic, qui croit à la faute. Quoi qu'il en soit (et comment refuser à Lamartine d'avoir été l'amant d'Elvire, alors que celle-ci écrit sur

son lit de mort à Alphonse-Raphaël « *je veux vivre pour expier* »), quoi qu'il en soit, à la petite Pension Périer (le fait est contrôlé), Alphonse-Raphaël écrivit pour Elvire ses premières *Méditations;* dans la chambre de la jeune femme il soupira celle-ci :

> O toi qui m'apparus dans le désert du monde
> Habitante du ciel, passagère en ces lieux,
> O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
> Un rayon d'amour à mes yeux...

Le fait aurait dû préserver à jamais la maison des architectes et des hydropathes : le petit balcon de bois découpé disparaîtra demain, et les murs lépreux, et la colonnade, et la petite cour — question de gros sous — à leur place s'élèvera désormais un bel établissement de bains, à leur place, et non ailleurs, on y verra fonctionner des douches sous lesquelles s'ébroueront, entourés ou non de toile cirée, les arthritiques.

Brillat-Savarin n'est pas arthritique, il a bon pied, bon œil, le foie intact, l'estomac sans caprices. Fils du Bugey, pays par excellence des bonnes auberges, où la cuisine se fait joliment avec du beurre frais, des truffes, des écrevisses

sortant toutes vives des cours d'eau, ce physiologue est gourmand avec esprit : rester quatre heures à table ne l'effraie point, et quand il parle de l'art culinaire, il semble goûter aux plats au lieu de les décrire, sa concupiscence savoure par l'imagination les œufs au jus de viande, ou cette inoubliable tourte régionale dont il est, croyons-nous, le père. Pour Brillat-Savarin le voyage représente le dîner fin, le plat nouveau, une recette alléchante de pays, quelque manière inédite d'accommoder la caille, ou de traiter le lapereau.

Avec ces goûts raffinés, il serait à plaindre s'il n'était en France, où la chère est (en général) plus régulièrement bonne que partout ailleurs. Dans son pays et aux alentours, il est tranquille : à Virieu, à Bourg, à Pont-d'Ain, à Grenoble, à Lyon, les auberges sont justement célèbres, mais le voici un jour à l'auberge de Montgeron avec deux amis... Hélas ! tous trois ont faim et il n'y a plus de provisions : « trois diligences et deux chaises de poste » avaient passé avant eux, et laissé derrière elles le désert. On se lamente. Tout en se lamentant, les voyageurs poussent jusqu'à la cuisine. Il y a là une broche « très comme il faut », chargée d'un gigot qui tourne avec elle.

Mais le gigot appartient à des Anglais qui l'*ont apporté*, pour éviter une désillusion possible.

A force de réfléchir à leur cas, « ne pourriez-vous, dit Brillat-Savarin au chef incorruptible, nous brouiller des œufs avec le jus de ce gigot ? » Si le chef y consent ils déjeuneront de ces œufs, et d'une tasse de café à la crème. Il y consent, « le jus nous appartient de droit, dit ce maître-queue (homme loyal), et je vais de suite faire votre affaire ». Il se met incontinent à casser les œufs.

Pendant qu'il y est occupé, Brillat-Savarin s'approche du gigot défendu, et avec son couteau de chasse lui fait une douzaine d'entailles. On comprend bien que ce gigot ainsi accommodé, perd son jus à flots au profit des œufs mollets? Quand ceux-ci sont à point on les emporte, et on les mange dans la chambre, pendant que les Anglais affamés, se jettent avec entrain sur un gigot sec.

Une autre fois (c'est une réminiscence de sa prime jeunesse), Brillat-Savarin en route pour Dôle s'arrête à l'heure du repas, au petit bourg de Mont-sous-Vaudrey; bien entendu il a faim..... mais il fait d'abord soigner son cheval; ensuite il passe à la cuisine et y voit (non sans émotion, on le connaît), « devant un feu vif tourner une broche garnie de cailles, roi de cailles, petits

râles à pieds verts qui sont toujours si gras ». A côté de ces mets du bon Dieu, il aperçoit un « de ces levrauts à côtes rondes que les Parisiens ne connaissent pas, et dont le fumet embaumerait une cathédrale ».

Mis en goût, le voyageur demande le menu. On lui répond : « Bouilli, soupe aux pommes de terre, épaule de mouton aux haricots. » Devant sa mine déconfite sans doute, l'aubergiste lui explique que le dîner que l'on prépare dans la cuisine est commandé par des gens de loi, venus dans le pays pour expertiser.

Avec l'audace de la jeunesse, Brillat-Savarin fait immédiatement demander aux « gens de loi » de vouloir bien l'admettre parmi eux. Ils le veulent bien, et voici le repas (sans parler des râles à pieds verts) :

« Une fricassée de poulets de haute facture, telle qu'on n'en trouve qu'en province, et si richement dorée de truffes, qu'il y en avait assez pour retremper le vieux Tithon.

« Ensuite le levraut : son goût répondait à son extérieur, à la fin le dessert.

« Une crème à la vanille, du fromage de choix, des fruits excellents : nous arrosions tout cela avec un vin léger couleur de grenat, plus tard avec du vin de l'Ermitage, plus tard encore avec du vin de paille également doux et généreux : le tout fut couronné par du très bon café... et certaine liqueur de Verdun. » Brillat-Savarin nous a annoncé que les robins — ses hôtes — étaient venus pour une expertise, cette expertise heureusement était terminée. Comment l'eussent-ils faite après le repas?

Le déjeuner achevé, l'esprit reprend ses droits, on se livre à ses jeux, « on dit quelques bons contes », et les voilà tous rimant des couplets, puis les chantant; il faut bien que le jeune homme fasse comme les autres? On voit la bonhomie de ce monde qui ne se connaissait pas hier, et qui prend, de concert, de si gentils divertissements?

Notre invité, sollicité quand vient son tour, chante :

Qu'il est doux pour les voyageurs
De trouver d'aimables buveurs,
C'est une vraie béatitude;
Entouré d'aussi bons enfants

Ma foi, je passerais céans
Libre de toute inquiétude,
Quatre jours,
Quinze jours,
Une année
Et bénirais ma destinée.

Il y avait quatre heures qu'ils étaient à table quand ils se séparèrent.....

C'est ainsi qu'à l'auberge la surprise est fréquente — les émotions, agréables ou non, font partie de l'aventure du voyage — on croit tenir le repas somptueux qui parfume la cuisine, mais il vous passe sous le nez et va réjouir votre voisin, plus riche ou plus avisé que vous. Pareil déboire afflige l'armateur qui partage la chambre de M. de Jouy en 1816 à l'*Hôtel de la Pomme d'or* de Tours. Lorsque tardivement — à neuf heures — l'on se met à table, M. de Jouy remarque le manque d'appétit de cet armateur : il le questionne gentiment... L'autre avoue qu'il se réserve pour « un superbe brochet et un quartier de chevreuil, qu'il avait vus en passant à la cuisine ». Hélas ! il se réserve en vain... ces bons morceaux sont destinés « à la berline ». Pour achever la déconvenue de nos voyageurs, l'hôtelier les

presse : il faut souper vivement, car le lendemain leur départ est fixé à quatre heures du matin.

Au moins, seront-ils bien logés? Non. L'hôtel est plein, ils sont forcés de se partager à cinq, trois chambres. Dans la première s'installent « une petite personne et une comédienne », qui ont voyagé avec eux en diligence; l'autre reçoit M. de Jouy et son armateur. Reste un jeune homme dont on ne sait que faire, et qui « s'empare d'un cabinet obscur dans lequel il fait poser un lit de sangle ». Ce cabinet noir ne paraît pas constituer une conquête réjouissante, mais le pauvre jeune homme, tremblant sans doute de coucher dans l'escalier, se hâte. Et il faut encore s'estimer heureux d'avoir un lit à soi tout seul..... Jadis on le partageait souvent avec un inconnu,

personne ne s'en étonnait, « c'est une habitude dont nul ne s'offusque », écrit M. Lenôtre. Malgré tout, il se joue parfois des scènes étranges : « Mme de Nouaillé arrive à Niort et descend dans une hôtellerie fort encombrée, au moment même où s'y présente un jeune homme nommé Patrot; les gens mettent les hardes de la dame et du voyageur sur l'unique lit demeuré libre. Cela fit contestation. Patrot dit : « Je coucherai dans ce lit-là.

— Je ne dis pas que vous n'y coucherez point, riposte Mme de Nouaillé, mais j'y coucherai aussi. » Par point d'honneur et pour ne pas céder, ils y couchèrent tous les deux.

George Sand voyagea de bonne heure, et connut comme ses contemporains, le hasard du grand chemin et de l'auberge.

Elle raconte dans l'*Histoire de ma vie,* avec beaucoup de grâce, ses trajets dans la berline de sa grand'mère Dupin de Francueil, qui ne pouvait faire en poste, « sans être brisée », plus de vingt-cinq lieues (cent kilomètres) par jour. A ce train-là, il en fallait trois pour aller de Châteauroux à Paris. Joignez qu'on ne passait jamais la nuit en voiture. « On sait de combien de

paquets, de détails et de commodités de tout genre, les vieilles gens et surtout les personnes raffinées, se chargeaient et s'incommodaient en voyage ! » Aussi la berline de Mme Dupin de Francueil était-elle une « vraie maison roulante ». Les poches de la voiture étaient « gonflées de provisions » et de friandises, de parfums et de jeux de cartes, de livres, d'itinéraires et d'argent. « On eût dit que nous nous embarquions pour un mois. » La grand'mère et la femme de chambre dûment empaquetées, soutenues par des oreillers, s'étendaient dans le fond, la petite fille devant, sur la banquette, avait grand'peine à contenir sa pétulance. En outre le paysage de Sologne si pauvre, avec ses arbres grêles, l'ennuyait. En ce temps-là... traverser la forêt d'Orléans semblait un exploit redoutable... On y était quelquefois arrêté *par les brigands*, il fallait hâter les postillons pour arriver avant la nuit. La petite fille, point peureuse mais attentive, entendait Mme Dupin conter à la femme de chambre les voyages dans cette forêt, avant la Révolution. Elle décrivait les fourrés noirs qui abritaient les malandrins et les rendaient invisibles à leurs victimes, jusqu'à ce que... « Quand ils étaient pris », disait tranquillement la vieille madame, « on les pendait aux

arbres de la route ». Chaque année on en comptait de nouveaux, ce qui prouve que l'exemple ne servait pas à grand'chose! Elle se souvenait d'avoir vu fort longtemps « une grande femme accrochée ainsi dans l'espace, dont les longs cheveux noirs flottaient au vent, tandis que les corbeaux volaient tout autour, pour se disputer sa chair ». L'enfant que l'on croyait endormie, écoutait ces récits, muette d'horreur.....

Tels furent les débuts de George Sand sur les routes royales, et ses premières impressions de tourisme. On sait bien qu'elle en eut d'autres, et de toutes sortes.

Voyageuse sans exigences, elle courait les routes à pied, armée d'un bâton noueux, s'entretenait avec la petite Fadette et les deux bessons, se jetait dans l'Indre les jours d'été, endurante, elle ne craignait pas de dormir sur le chaume. Comme ses contemporains, elle aima le déplacement, et éprouva le plaisir le plus vif à découvrir des paysages neufs, à entendre des accents inconnus. Ses enfants ne l'embarrassent guère : Il y a toujours quelque parent à qui les confier, quelqu'ami? Non? il n'y en a plus? Eh bien! elle les emmène : à Genève chez M^me^ d'Agoult, à Palma avec Chopin, ils sont peu encombrants, et

tout se passera à la bonne franquette. (Seuls, les hôteliers pourraient à la rigueur se plaindre de cette troupe bruyante et bizarre.) Quand la fantaisie prend soudain à George d'aller rejoindre Arabella et Listz en Suisse après le procès Dudevant, elle s'annonce : Elle arrivera « avec ses guêtres crottées et son sac de voyage ». Mme d'Agoult veut-elle d'eux tous? Qu'elle réponde, Aurore amène ses mioches. Où logeront-ils? Ils sont peu gênants, d'ailleurs elle emmène aussi une servante, Ursule, qui ira coucher à l'auberge. Quant à elle, Aurore, si on peut lui donner une chambre, un matelas par terre pour Maurice, un lit pour elle et sa fille, elle se contentera de cet arrangement.

Ursule, disons-le tout de suite, est moins bonne voyageuse que sa maîtresse ; le jour où on l'emmène à Martigny elle a peur, elle se croit à la Martinique! on a beau la prêcher, rien ne l'en fait démordre, elle ne se consolera de cette aventure qu'en songeant à l'excellent café qu'elle rapportera en Berry!

A Genève, leur arrivée fait sensation, George doit descendre à l'*Hôtel du Léman*. Elle réclame Listz à tous les échos, mais Listz et Mme d'Agoult sont déjà partis pour Chamonix. Que les *Piffoëls* (G. S. et ses enfants) rejoignent les *Fellows*

(Mme d'Agoult et Listz) à Chamonix. Le major Pictet sera du voyage. Le major Pictet arrive : « Il a la figure de Méphistophélès et la capote d'un

douanier » (c'est George qui parle). « Il me regarde des pieds à la tête et me demande qui je suis.

— Un voyageur mal mis, comme vous voyez, qui se recommande d'Arabella », etc.

Voici Chamonix et l'hôtel de l' « *Union,* que les gens du pays prononcent *Oignon* », les *Piffoëls* font irruption chez Arabella (Mme d'Agoult). « Tandis que je m'élance vers elle, Franz me saute au cou... Nous formons un groupe inextricable d'embrassements, ..... la fille de l'auberge, stupéfaite de voir un garçon si crotté, et que jusque-là elle avait pris pour un jockey, embrasser une aussi belle dame qu'Arabella, laisse tomber sa chandelle et va répandre dans la maison que le nº 13 est envahi par une troupe de gens mystérieux, indéfinissables, chevelus comme des sauvages, et où il n'est pas possible de reconnaître les hommes d'avec les femmes, les valets d'avec les maîtres.

— Histrions! dit gravement le chef de cuisine d'un air de mépris. »

Le major de son côté raconte qu'il a examiné le registre des voyageurs à l'hôtel de Chamonix. Il a lu de ses yeux les déclarations suivantes de l'écriture de son ami Franz : Qualité : *Musicien-philosophe*, né *au Parnasse,* venant *du Doute*, allant à *la Vérité;* plus loin :

| | |
|---|---|
| Nom des voyageurs : | Famille Piffoëls. |
| Domicile : | La Nature. |
| D'où ils viennent : | De Dieu. |

| | |
|---|---|
| Où ils vont : | Au Ciel. |
| Lieu de naissance : | Europe. |
| Qualité : | Flâneurs. |
| Date de leurs titres : | Toujours. |
| Délivrés par qui : | Par l'opinion publique. |

Le major Pictet introduit dans la chambre d'auberge où ses amis sont assemblés, n'a garde de négliger les détails, « sur un sofa devant le feu de la cheminée mollement appuyées sur des piles de coussins, deux nobles figures de femmes se dessinaient »... mais l'une se sert dans sa parure de tous les avantages de l'art et du goût, l'autre « témoigne d'un superbe dédain pour les ressources de la coquetterie féminine... ».

C'est George, on le devine, qui fume « tranquillement une longue pipe turque ».

Disons que le désordre chez George Sand fut plus apparent que réel, elle connaissait fort bien les côtés pratiques de la vie, et savait au besoin les utiliser, se servir de ses amis à bon escient.

En 1838, elle écrivait à Boucoiran, son confident, l'ex-précepteur de ses enfants : « Retenez-moi donc à la diligence trois places de coupé et une d'intérieur. Prévenez l'administration que j'ai beaucoup de bagages, que je ne veux rien laisser en arrière, que je ne pars pas sans mon bagage

complet, composé de trois malles et cinq ou six autres paquets... si *toutes* ces conditions ne peuvent être remplies par la diligence... il faut, mon enfant, que vous me procuriez une voiture de louage et je prendrai la poste... afin d'aplanir les difficultés de tout cela (elle veut renvoyer cette voiture en la payant le moins possible pour le retour), faites un peu valoir *les hautes protections* dont je suis munie, passeport du Ministère, dispense des douanes, lettres pour tous les Consuls, mes relations avec M. Molé... Enfin faites mousser mon importance. En province, les protections siéent bien aux pauvres diables de voyageurs... » L'expédition que George prépare aujourd'hui, c'est celle de Palma avec Chopin — déplorable voyage — presque aussi funeste que celui de Venise, cinq ans auparavant.

En 1833 aussi, elle avait suivi le cours du Rhône, mais en compagnie de Musset... s'en souvient-elle lorsqu'elle retrouve Chopin en 1838? Tous deux vont hiverner de compagnie à Palma. La première fois qu'elle descendit le Rhône, le pilote du bateau ne voulut pas passer sous le pont à Pont-Saint-Esprit pendant la nuit : on dut attendre le jour à l'auberge, on y coucha et on y soupa. Stendhal passager de ce bateau avec le couple,

partagea sa fortune. De son côté il se rendait (sans joie) en Italie. George prétend qu'il se grisa pendant le repas, et divertit l'assistance en dansant autour de la table avec ses grosses bottes fourrées, elle ne le trouva pas « joli ». Stendhal, qui avait l'air de se moquer des gens, ne pouvait plaire à George. « Ne me parlez pas, disait-elle, de ces hommes à qui rien n'échappe. » Stendhal était du nombre.

Ce Stendhal, pour sa part, a l'horreur des grands hôtels, « patrie du tapage et de l'importance », il préfère les maisons de second ordre ; à Marseille par exemple, il indique l'*Hôtel des Bouches-du-Rhône,* rue de Paradis... à Lyon, il est logé à côté de la Poste aux lettres, à l'*Hôtel de Jouvence,* pendant l'un de ses séjours. Là il se prélasse dans une belle chambre, tendue de damas cramoisi, « entouré de baguettes dorées » ; il y a des boiseries blanches tout autour, mais elles sont

ternies, des parquets bien cirés qui crient quand on marche dessus. Ces raffinements ne le touchent guère, il préférerait moins de damas et... moins de moustiques; comme ces insectes l'empêchent de dormir, il les redoute. Mais, hélas! quand il demande au valet de chambre, de jeter « une cousinière » sur son lit, cet homme sourit « d'un air de satisfaction intérieure, et répond avec toute la hauteur lyonnaise » qu'on ne « tient pas de telles choses à l'hôtel, et que personne n'en a jamais demandé ».

Nul n'a mieux apprécié que Stendhal les beautés du Dauphiné et de la Savoie. La vallée du Grésivaudan l'enchante au point qu'il en compare la végétation à celle de la Lombardie : pour Stendhal quel éloge! « Je ne conçois pas qu'un tel pays soit resté inconnu, écrit-il. (Hélas! que ne l'est-il resté ?) Je n'ai rien trouvé de pareil ni en Angleterre ni en Allemagne, en France je ne connais de comparable que les environs de Marmande... » Singulier exemple! Stendhal descend à Grenoble (en 1847) à l'*Hôtel des trois dauphins*, chez Blanc. Il habite — voyez le hasard favorable à ce fervent de l'Empereur — dans la chambre même qu'occupa Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, la chambre n° 2.

On sait qu'une des portes de la ville, hermétiquement close devant Napoléon, dut être brisée à coups de hache. La légende veut — Stendhal s'en fait l'écho — que les vantaux de cette porte (la porte de Bonne), fussent offerts ensuite à l'Empereur, et déposés « sous les fenêtres de sa chambre... deux énormes vantaux en bois. C'est encore dans cette auberge que le souverain fut harangué par Joseph Rey. « Il osa lui dire, note Stendhal (scandalisé d'une telle hardiesse), que la France l'admirait, l'aimait, mais ne voulait plus *de dictature*. S'il eût compris cette voix du peuple, son fils eût régné, et règnerait encore sur la France. » Voire.

Au fait, Stendhal n'a-t-il pas une prédilection marquée pour le Dauphiné « à cause de la présence de Napoléon ? » Elle y est partout sensible.

« Où va cette route maintenant? demande Stendhal.

— A Briançon, il y a vingt-trois lieues par la route du Lautaret, que Napoléon avait fait commencer. »

Il loge à l'hôtel où Napoléon logea... à Lafrey, il recherche la trace de ses pas. Les paysans marquent la place où l'Empereur fit face aux bataillons du général Marchand. Stendhal y plante

une branche de saule... Un homme du peuple dit : « Ça n'est pas un rameau qu'il faudrait ici, c'est une statue de l'Empereur, vêtu comme il l'était alors. » Stendhal répète le propos, visiblement satisfait.

Le plus charmant séjour de Stendhal à l'auberge, en Dauphiné, fut celui qu'il fit à la Grande Chartreuse à la fois hôtellerie pour les voyageurs, et couvent pour les moines. Stendhal y arriva avec une « société » d'excursionnistes et quelques dames jolies, jeunes, fort gaies, impertinentes aussi, comme il arrive aux dames, et sottes. La troupe monta au Monastère en riant et en criant, les dames faisant leur partie. Leur allure déplut si fort au Frère Jean-Marie, qu'il sortit du couvent et pria ces folles « de ne pas avancer davantage ». Le Père prieur répéta l'ordre, il cantonna même le sexe faible à l'infirmerie : grande indignation du sexe faible! Là-dessus Stendhal saisi par la beauté du Monastère et peut-être par la majesté des moines qui préfèrent le silence au bruit, et la solitude au monde, Stendhal a l'idée de renvoyer tout simplement les dames à Saint-Laurent du Pont (six kilomètres). — « Comment? s'en aller? Dînons d'abord », et on les sert tous, hommes et femmes, dans l'infirmerie.

Le soir où Stendhal fut l'hôte des Chartreux on servit des carpes frites, des pommes de terre, des œufs, « et autres choses simples », « mais, dit notre touriste, ce repas avait le premier des mérites : il était abondant ». Pas de café : superfluité défendue. Pourquoi alors une des dames en demande-t-elle au Frère Jean-Marie, puisqu'on ne lui en sert point? (Qu'elles sont donc mal élevées!)

Après le dîner, un de ces orages comme le Dauphiné en a le secret, tomba sur le couvent, le Désert, et le chemin de Fourvoirie; les dames affolées ne veulent plus quitter leurs époux, mais il le faut, c'est la règle : rester à l'infirmerie pour la nuit.

— Et si des voleurs nous attaquent? suggère une Grenobloise. Le Frère Jean-Marie la rassure avec calme.

— Une fois la porte du Couvent fermée, elle ne se rouvrira plus que le lendemain, même si on tire sur l'infirmerie, des coups de fusil! et il barricade les dames.

Les hommes sous la pluie, le vent, la foudre qui font rage rentrent donc au couvent, assez heureux, nous semble-t-il, d'être débarrassés de leurs sensibles compagnes. Au couvent, Stendhal

ravi, « dormira du meilleur cœur » dans une cellule fort étroite, et « un petit lit en bois de sapin ». Il est réveillé par l'orage encore, les cloches, la foudre qui tombe, un vacarme épouvantable : c'est *Matines* que l'on sonne. Au milieu de l'office auquel il assiste, les coups de tonnerre recommencent de plus belle. « Que j'aurais voulu dans ce moment, s'écrie le voyageur en fers, ne rien savoir de l'électricité de Franklin! »

Un autre jour c'est à Gières que notre homme s'établira pour la nuit, la porte de Grenoble est fermée, le « touriste » est resté dehors. Cette auberge-ci, est une grosse maison sur la route. « Je n'ai point fait le fier, au lieu de rester en attendant la soupe dans ma chambre, qui avait en guise de vitre à la fenêtre, du papier huilé, je suis descendu à la cuisine, où j'entendais nombreuse compagnie. » En outre il a froid, et le feu de sarment de cette cuisine est vif. Dans la société assez nombreuse, Stendhal distingue des jeunes femmes très rieuses. Sur le feu son dîner cuit. Il passera la soirée là, avec les gens de l'auberge, il a l'art de se faire bien venir des paysans, ce malin Stendhal... Quel art n'a-t-il point? et jusqu'à une heure du matin, la soirée lui paraît charmante. Une paysanne a raconté une histoire de revenants,

« ces gens *croyaient aux revenants* ». Stendhal, on le connaît, est ravi. Comme il sait voyager, lui aussi, écouter, se mêler aux groupes d'une « Vogue », aux dîneurs d'une table d'hôte, interroger le saute-ruisseau assis sur l'impériale de la diligence, écouter le conducteur, faire son profit de tout ; ce que les passants disent entre eux le pique, à les entendre, il devine par les quelques mots qu'ils prononcent leurs préoccupations usuelles, leurs convoitises, leurs mécomptes. Ah ! les sots qui disent d'un détail, fût-il matériel : *Cela n'a pas d'importance !* comme ils sont loin de cet homme-là ! A la table d'hôte du Havre il remarque « trois fats français à raie de chair irréprochable... ». Il voit immédiatement la timidité des jeunes femmes assises en face de lui, et qui n'osent parler devant leurs maris silencieux, les jeunes femmes les regardent avec crainte... Stendhal en même temps,

note que les maris ont les cheveux beaucoup trop longs... Le souci du détail qui marque une disgrâce ou une originalité, Stendhal l'eût inventé, dira-t-on qu'il est inutile ? et ne comprend-on pas que cette pensée de Pascal, semble avoir été écrite pour lui :

*A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.*

Malgré cette curiosité sans cesse éveillée, Stendhal recule souvent à demander son chemin en voyage, ou quelque renseignement : il a une si grande horreur du vulgaire, que si l'homme interrogé lui fait une réponse emphatique ou ridicule, « l'intérêt du paysage s'évanouit pour toujours », il ne pense plus qu'à se moquer de son interlocuteur, charmant Stendhal ! Il avoue qu'il a perdu bien des plaisirs à... près de St-Flour parce qu'un savant de province appelait Clovis : *Clodwhigh*, et dogmatisait sur l'histoire des anciens Gaulois. Comme on le comprend. A sa place que n'eût-on fait pour se débarrasser de ce gêneur !

Il a horreur du bruit naturellement, et lorsqu'il se trouve en Bretagne, le tapage de l'hôtel de Nantes l'exaspère, il est réveillé à six heures du

matin « de la façon la plus barbare », les domestiques « battent tous les habits devant sa porte, à grands coups de baguette en sifflant à tue-tête », c'est bien inutilement qu'il s'est logé au second, dans l'espoir d'éviter ce branle-bas matinal. Il dit : « les provinciaux sont tous les mêmes, c'est en vain qu'on espère leur échapper ».

A Nantes, il paie sa chambre 3 francs et jouit de meubles magnifiques... mais... trop de bruit! et puis, « on meurt de faim à la table d'hôte. L'hôtel est fier de son grand escalier de pierre et de son architecture Louis XV, en revanche il s'y trouve des Anglais, qui se servent avec une grossièreté déplaisante ».

Ah! il n'aime pas les Anglais, ni la table d'hôte où il en voit tant, il voudrait n'y pas aller, dîner à sa fantaisie, où il lui plairait, quand il le voudrait, mais dans les villes à l'hôtel, la table d'hôte est imposée, il faut perdre là une heure et demie, ou faire servir son repas dans sa chambre, ce qui semble triste à notre Stendhal. Notez qu'il est sociable, mais seulement quand cela lui plaît, et l'on est ahuri quand on l'entend sur le bateau qui descend la Loire et le mène à Nantes, refaire les lois criminelles avec un passager étranger... Ils proposent par exemple, sous prétexte d'enrayer

l'assassinat, de défendre aux forçats libérés d'habiter le département de la Seine. Ils proposent d'armer les gendarmes d'une lance et de pistolets, et de les promener dans la rue de Richelieu de onze heures du soir jusqu'à l'aurore, etc.

Après Nantes, notre touriste traversera la Vilaine en bac, et le voici à Vannes. « L'auberge est d'une exiguïté vraiment anglaise. Le toit de la maison est à quinze pieds du sol, la salle à manger, au rez-de-chaussée, peut avoir huit pieds de hauteur et dix pieds de long; mais les fenêtres à petits carreaux de cette salle étaient garnies de fleurs charmantes. »

« Là, de jolies petites servantes bretonnes nous ont servi, avec toute la bonhomie possible, un dîner passable; on parle beaucoup du maître de la maison qui est *membre de la Légion d'honneur*. Il est allé à Vannes pour le jury. C'est un ancien soldat de la République, haut de six pieds. La servante nous a montré avec respect la belle croix de son oncle, suspendue dans l'armoire au linge. » Là-dessus Stendhal imagine sur l'heure que le soldat de la République implanté à Vannes — il est né à l'autre bout de la France — a dû vivre d'une vie inquiète, tenu à l'œil par les Bretons, ne sortant pas sans

son fusil sous prétexte de chasse... etc., etc.

A Nantes, Stendhal, qui a fait découdre les *Mémoires du Cardinal de Retz,* en met les feuillets dans son portefeuille pour pouvoir les parcourir plus facilement; pendant le trajet, et tout en constatant que le pays de la Vilaine à Vannes devient fort joli, il se livre à des observations très nettes et vraiment inattendues sur Mazarin, et le despotisme des petits princes en Italie! Voilà Stendhal : rien ne lui échappe, il est partout et au milieu de cela, ce qu'il dit n'est jamais ce que l'on attend de lui, avec son esprit, les surprises qu'il cause ainsi sont délicieuses.

Le *Journal de voyage* de Stendhal nous a révélé d'autres observations encore. Venant de Bordeaux en 1838, il loge à Lesparre au *Lion d'or,* auberge tenue par M. Delhomme, elle est « champêtre » mais « d'une propreté admirable ». Stendhal meurt de faim. L'hôte — « il a l'air sombre » — appelle sa femme Augustine et la consulte : le voyageur naturellement remarque Augustine et son air « sérieux » (précédemment il a noté que les femmes avaient ici *ce beau sérieux dont il serait si doux de les faire sortir*), bref Stendhal dîne fort bien « d'une cuisse de confit, et de bien peu de pommes de terre », mais

il n'a jamais rien vu d'aussi propre que la cuisine.

A Pauillac il est satisfait encore : sa chambre est grande, son lit excellent, quatre fenêtres sur le fleuve, deux excellentes tasses de café au lait, tout cela coûte 3 francs.

A Toulouse, le touriste loge à l'*Hôtel Casset* qu'il trouve bon, il note : chambre excellente à l'*Hôtel Casset*, 1 franc ; dîner à table d'hôte abondant, 2 fr. 50, mais grossiers personnages ; une demi-tasse de café 0 fr. 30, etc., etc.

Après une auberge exécrable à Bayonne (San-Esteban) celle de Pau lui paraît agréable, c'est l'*Hôtel de France,* place Royale, on lui sert ici d'excellent thé, on a pour lui des attentions délicates... « excellent ton des domestiques, excellent lit, jolie chambre ; je dors de sept heures trois quarts à midi. Quand je me trouve bien, j'ai des idées ; je domine la position... la vue de l'esprit est nette ».

Malheureusement, il pleut tous les jours, et déjà Stendhal médite « d'aller chercher la chaleur à Marseille ». Montpellier ne lui plaît pas. La ville est froide, éventée, il n'y trouvera que des pharmacies, et puis, disons-le, la fenêtre de sa chambre à l'auberge « donne dans une rue qui peut bien avoir six pieds de large, et la maison vis-

à-vis a cinq étages ». On devine que le « négociant en fers » est de méchante humeur pour toutes ces raisons? Va-t-il au moins boire chaud? Non, et il s'aperçoit qu' « il n'y a point de café possible à Montpellier ». On lui en indique pourtant un qui est fameux. Hélas! même aventure qu'à Tours l'an dernier : l'eau n'est pas chaude (pour le thé); Stendhal conclut : « Toutes ces villes de l'intérieur de la France se ressemblent : même impolitesse, même barbarie. Il a fallu finir par déjeuner avec du café-chicorée et du lait de chèvre, je pense. Le beurre n'était pas mauvais quoique singulier, il ressemblait à de la pommade, et il était blanc. »

Le soleil de Marseille le remettra, et la gentillesse des habitants, la serviabilité du garçon aussi. Le « Touriste » loge à l'*Hôtel des Bouches-du-Rhône* « point assez riche pour se moquer des voyageurs ». A Marseille « j'ai été servi en deux minutes avec un empressement parfait ».

A Cannes il a dîné, couché, déjeuné, s'est fait blanchir, a donné des étrennes, payé le voyage, le tout pour 13 fr. 25.

En arrivant à Grasse il écrit : *Dégoût. Début à Grasse. (Jolie servante.)*

Balzac n'aima pas les auberges et s'y attarda peu. Toujours désargenté, sans loisir, il n'avait guère la possibilité de s'y arrêter. Les séjours qu'il fit hors de chez lui, il les fit chez ses amis pour y travailler plus à l'aise, chez les Margonne à Saché, les Pommereul à Fougères, les Carraud à Angoulême, ou lorsqu'il avait le désir de se faire consoler ou plaindre chez *la Dilecta* à la Grenadière... Son amour pour l'Étrangère pourtant l'entraîna jusqu'en Russie. A cette époque quel voyage! Nous avons de lui une amusante caricature en costume polonais court, garni de fourrure, donnant le bras à Eve, le tout parfaitement burlesque. D'Henry Monnier nous tenons la description de l'accoutrement dans lequel Balzac *aurait* fait le voyage de Paris à Aulnay en coucou. Station : Sceaux (Seine). Si cette description est vraie, quels vêtements devait endosser Balzac pour s'aventurer jusqu'à l'Ukraine? Le voici en explorateur de banlieue, dit cette « mauvaise langue » d'Henry Monnier. « Des guêtres de cuir lui montent jusqu'aux genoux, ses épaules sont chargées d'un havre sac sur lequel est bouclé un manteau pour la pluie. Une casquette de toile cirée abrite sa tête. Une blouse dissimule une ceinture dans laquelle sont passées une paire de

pistolets et une hachette, sa main est armée d'un bâton ferré... » Ces précautions pour se rendre à vingt kilomètres de Paris paraissent exagérées.

Quand Balzac alla en 1847 à Wierzchownia voir sa Polonaise, il emporta des provisions pour la durée du voyage, il ne voulait pas s'arrêter. Impatience? Crainte de perdre son temps dans les hôtels de la route? « J'avais emporté (écrit-il dans la lettre sur Kiew) dans un petit panier très portatif du biscuit de mer, du café concentré, du sucre, une langue fourrée et une petite bouteille clissée pleine d'anisette; ceci constituait des provisions pour huit jours sans autre besoin que de demander du lait : *milk* en allemand, *liko* en polonais. » D'ailleurs, dans une lettre à l'Etrangère, il lui conseille d'emporter en voyage ses provisions de bouche, ainsi elle ne perdra pas de temps, et sera mieux nourrie qu'à l'auberge.

Quelle différence avec Stendhal qui s'arrêterait partout, écouterait tous les sons, remarquerait la moindre tache de couleur. Friand de la vie du dehors, il s'enrichit à la fois par les yeux et l'intelligence. Balzac tire les cinq parties du monde de son encrier, et en somme — nécessité est loi — voyage peu. Ne faut-il pas qu'il devienne riche pour cette absurde Hanska?

Bref, puisque nous ne sortons pas de France, l'hôtel le plus fameux que Balzac fréquenta, fut l'*Hôtel des Haricots*. Balzac, comme la plupart de ses amis, redoutait cette corvée : monter la garde. On se souvient que Théophile Gautier craignant d'être arrêté pour refus d'obéissance à la loi, se sauva à toutes jambes chez Maxime Du Camp au moment où deux agents de la sûreté entraient chez lui. Interrogé par Du Camp : « Pourquoi ne montes-tu pas la garde ? » Gautier répond avec force : « Je n'ai pas le droit d'altérer la beauté de mes formes en les enfermant dans un costume ridicule... »

Balzac poursuivi pour la même cause, se déroba *douze fois* à la prison, la treizième, malgré « cent ruses, dix voyages, et vingt déménagements » force resta à la loi, comme l'on dit. Balzac fut « empoigné », et conduit à la prison de la garde nationale, il devait rester vingt-quatre heures à l'hôtel Bazancourt, « affreux bâtiment servant jadis d'entrepôt de laines, et converti en prison cellulaire pour l'exécution des condamnations ». Aussitôt arrivé dans cette geôle, Balzac prévient son éditeur : « Apportez de l'argent, beaucoup d'argent. » Il s'agit de bien dîner, d'ailleurs le repas (somptueux) est

déjà commandé, ils le mangeront ensemble. Werdet arrive avec 200 francs, au grand dépit du prisonnier, dont les vues sont plus larges. L'éditeur trésorier-payeur trouve Balzac dans une cellule ayant vue sur l'entrepôt des vins, ce qui pouvait paraître cruel, d'ailleurs malodorant. On était au mois d'août (1836), Balzac vêtu de sa robe de bure blanche, se réjouissait du bon dîner et d'autant plus, qu'il n'en paierait jamais l'addition. — « Je ne vivrai pas ici comme un épicier! » déclara Honoré, toujours magnifique.

On dîna à six heures au réfectoire du rez-de-chaussée, salle enfumée, meublée de longs bancs et de longues tables. Balzac commença de dîner avec Werdet, il déploya pour charmer l'éditeur, morose, toute sa verve, son esprit cocasse, sa drôlerie, il fut d'une gaîté telle que Werdet oubliant tout, s'amusa infiniment, mais la porte s'ouvrit soudain et... Eugène Sue entra, autre récalcitrant. Balzac, bon enfant, l'ayant invité alors à sa table, Eugène Sue lui répondit avec hauteur : « Merci, Honoré, mon valet de chambre avec mes domestiques va m'apporter mon service. » Il s'installa en effet devant un beau couvert éclairé de candélabres d'argent, et Balzac fort

attristé, « alla se rasseoir blessé au cœur », pourpre d'indignation. On blâmerait fort Eugène Sue dans cette affaire, si l'on ne se souvenait que Balzac jadis, avait séduit Olympe qui jusque-là faisait les délices d'Eugène Sue. Ce dernier s'en souvint-il à l'*Hôtel des Haricots?* C'était manquer d'esprit.

La détention de Balzac se prolongeant, le prisonnier, le lendemain, ne descendit pas au réfectoire.

Le bruit de son incarcération se répandit dans Paris; les dames s'en mêlèrent, et la cellule de moine fut remplie instantanément de victuailles : pâtés de perdreaux, volailles truffées, gibier à la gelée, liqueurs, paniers de vins fins s'étalèrent sur le lit, la chaise, encombrèrent le parquet, recouvrirent la table. On vit les marmelades voisiner avec les fleurs et le champagne... Ce moine aimé des dames, ne fut pas à plaindre pendant son séjour à l'*Hôtel des Haricots*, on fit bombance dans la petite cellule. Des lettres indignées arrivaient chaque jour en masse, Balzac ne prit pas le temps de les lire, mais il prit le temps de dîner, ses amis Jules Sandeau, Alphonse Karr, Chaudesaygues, Gustave Planche l'aidèrent. Ne l'eussent-ils pas aidé, que le

moine eût été très capable de faire seul honneur au menu. Car en dehors de ses jours de travail et de réclusion, son appétit était peu commun. Voici le menu d'un repas qu'il engloutit *seul* sans sourciller, chez Véry, au Palais-Royal :

Un cent d'huîtres d'Ostende.
Douze côtelettes de pré-salé au naturel.
Un caneton aux navets.
Une paire de perdreaux rôtis.
Une sole normande;

sans oublier les hors-d'œuvre, les fantaisies, telles qu'entremets, fruits, poires de Doyenné surtout dont il avala plus d'une douzaine; le tout arrosé de vins fins délicats, des crus les plus renommés, le café et les liqueurs. C'est Gargantua. Il ne faut pas négliger de noter le total de la facture de Véry pour un pareil déjeuner, bien que de son temps elle indignât Werdet qui (comme les autres) paya celle-ci... elle ne se monta qu'à 62 fr. 50 !

Encore une fois, Balzac n'était pas gros mangeur d'habitude, ne buvait que de l'eau à ses repas, consommait peu de viande, sa principale nourriture se composait de fruits. Il ne paraît avoir été constamment friand que de café.

Béranger lui aussi fut prisonnier, mais détenu

politique à la Force pour sa chanson du *Sacre*, dit Hortense Allart. Tout Paris vint le voir, et ses innombrables amis lui apportèrent, comme à Balzac, de belles victuailles. Sa santé ne lui permettait guère d'y toucher, il dit à Hugo en lui montrant ces richesses : « Il ne me manque qu'un estomac ! »

Béranger fait songer à Hortense Allart, et Hortense à Chateaubriand, puisque cette muse réunit le légitimisme du second aux trois couleurs de l'autre, et fit de ces hommes si différents, deux amis.

Faut-il compter parmi nos auberges celle de l'*Arc-en-ciel* où Hortense soupa avec Chateaubriand vieilli ? Sans doute. Le couple n'y séjourna pas, mais leurs visites fréquentes, cette tonnelle, ce cabinet « ouvrant sur la campagne », où René chargé de gloire et d'années baisait les pieds de sa maîtresse en lui offrant l'univers, consacre un précieux souvenir de ce temps. Chateaubriand s'éprit d'Hortense Allart à Rome, il en devint fou, du moins la dame l'affirme, et on peut la croire : à sa beauté de blonde éclatante elle joignit un esprit cultivé et vif, un peu bas-bleu peut-être, mais sa gaîté très folle rachetait tout. Elle devait

La salle a manger de l'Hôtel des Princes, a Paris.

divertir et rajeunir René, qui sentait maintenant sa lassitude.

« Moi je disais beaucoup de folies (confesse Hortense), nous parlions souvent de Rome et de l'Italie, que nous regrettions. » Et que disait René? « Il revenait tendrement sur son âge, la mort... » Ça n'était pas très joyeux pendant un souper si galant ? Hortense n'en était-elle pas attristée ? Si, car : « Il demandait du vin de Champagne pour animer, disait-il, ma froideur. Je lui chantais alors quelques chansons de Béranger : *Mon âme, La bonne vieille, Le Dieu des bonnes gens.* Il les écoutait, ravi, et cette belle poésie et cette voix de sa maîtresse l'attendrissaient... dans cet état, il était plus amoureux, plus vif, il m'appelait *séductrice.* » Hélas ! il avait soixante ans, elle vingt-sept !

Un jour elle affirme qu' « une chose les séparait ». Voilà Chateaubriand inquiet qui interroge, mais Hortense le laisse coi. « Enfin le jour d'après je lui dis que c'était sa guerre d'Espagne. Il resta surpris. » Nous le croyons, et quels singuliers entretiens d'amour !

« C'est vous qui lui aurez donné ses dernières joies, écrivit Sainte-Beuve à Hortense Allart... car M^me^ Récamier le prend sur un ton plus bas... »

Certes, et l'on ne voit pas Mme Récamier folâtrant sous les bosquets de l'*Arc-en-Ciel*. L'auberge étant voisine du Jardin des Plantes, les rendez-vous se donnaient au Pont d'Austerlitz, on se promenait, on gagnait le déjeuner en flânant dans la campagne. Parfois ils allaient tous deux errer à l'opposé, du côté du Champ de Mars, alors un amas de sable, de prairies, d'arbres. Des vaches paissaient, Hortense buvait du lait. René comparait ce paysage à celui de la campagne romaine, il était heureux...

« La maison qu'habitaient alors mes parents est située dans une rue sombre et étroite de Saint-Malo, appelée la rue des Juifs : cette maison est aujourd'hui transformée en auberge: »

Ainsi parle Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe,* et il est bien vrai que l'on montre, aujourd'hui encore à Saint-Malo, dans l'*Hôtel de France et de Chateaubriand,* le lit et la chambre où René naquit. « La chambre où ma mère accoucha domine une partie déserte des murs de la ville, et à travers les fenêtres de cette chambre, on aperçoit une mer qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur les écueils. »

Ainsi Chateaubriand qui fut un grand nomade, errant de France en Angleterre, en Amérique, en

Asie, et dans presque tous les états de la vieille Europe, soit comme émigré fuyant sa Patrie, soit comme Ministre ou Ambassadeur la représentant, Chateaubriand naquit dans une auberge. « Il n'y a pas de jour, écrit-il, où je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le père infortuné qui me donna son nom, que j'ai presque toujours traîné dans le malheur... » Il exagère.

Chateaubriand adolescent (ajoutons : et beau comme Apollon), raconte son premier voyage à Paris dans une chaise de poste, en compagnie d'une marchande de modes « leste et désinvolte » ; le passage est charmant, M^me^ Rose le prend pour un nigaud, descend à l'*Hôtel de l'Europe*, rue du Mail, dit au portier : « Donnez une chambre à ce Monsieur », fait une révérence et disparaît à jamais. Tout ceci se passe encore sous l'ancien régime, naturellement. Dans cet hôtel de la rue du Mail, René s'ennuyait à la tombée du jour, il devenait mélancolique se sentant seul, alors il s'asseyait derrière sa croisée, et de l'autre côté de la rue il apercevait deux jeunes filles qui dessinaient, « deux jeunes personnes de quinze à seize ans ». De temps en temps elles levaient la tête pour re-

garder leur voisin, il était sensible à « cette petite marque d'attention, à défaut d'autre intérêt, je leur en savais gré : elles étaient ma seule société à Paris ».

L'auberge natale de la rue des Juifs, celle de la rue du Mail où Chateaubriand laissa échapper M^me^ Rose, celle de l'Arc-en-Ciel, d'où Hortense lui échappa, la vie de René est jalonnée de méchantes petites auberges, qui sont autant de symboles.

Alexandre Dumas, excellent voyageur, serait amusant à suivre, si l'on pouvait ajouter quelque foi au récit de ses aventures, mais... quel gascon incorrigible! en outre il dramatise tout. Un soir à l'auberge de Montélimar, il est reçu par un garçon d'écurie couvert de sang : une heure auparavant un coup de pied de cheval lui avait ouvert le front. Quand les voyageurs s'apitoient, et lui conseillent de se faire panser il répond : « Bah! cela n'est rien, *s'il faisait du vent ça serait déjà séché!* »

Dumas va dîner ensuite dans la grande salle, autre affaire : il trouve attablés à deux pas de lui à la lueur d'une mauvaise chandelle, de sinistres gaillards qui parlent d'assassinat et de mort, le rire sur les lèvres... de telles histoires sont trop fréquentes avec Dumas.

A Avignon, il se fait conduire à l'auberge du Palais-Royal (le fils du général Dumas était filleul du Maréchal Brune) et réclame la chambre n° 3. Il y passe la nuit sans dormir, malgré une fatigue accablante, les yeux fixés sur un trou du plancher: celui de la balle qui tua le Maréchal en 1815. Tout cela serait assez monotone si l'archéologie (que Hugo a mise à la mode) n'occupait Dumas, ainsi que d'énormes galéjades comme celle de l'incendie de la Dent du Chat à Aix-les-Bains, la chasse au chastre... et ne mettaient un peu de diversité dans ses récits...

Nous préférons à l'Isle-sur-Sorgue, le voir entrer avec son ami Jadin dans une auberge, tenue par un ancien cuisinier du duc d'Otrante. Dumas et son compagnon demandent à cet homme important s'ils peuvent dîner? — « Non, Messieurs, répond le cuisinier, je peux vous donner *à manger,* voilà tout. Quand on veut dîner chez moi, il faut me prévenir trois jours d'avance. » Et pendant que le cuisinier récalcitrant allume son fourneau, et excite ses marmitons, les deux amis enjambent les fondrières qui entourent la fontaine de Vaucluse, admirent sa pureté, et les myrtes toujours verts qui se penchent au-dessus de ses eaux. Après quatre heures de contemplation et de promenade, ils

arrivent chez l'homme de l'art : ils sont éblouis par la vue de cinq ou six plats que celui-ci a improvisés pendant leur absence. Dumas ajoute que le cuisinier ne voulut jamais considérer ce copieux repas que comme une « légère collation ».

Il nous est impossible ici de voyager sur la route de l'Orient avec Gérard de Nerval, nous pouvons du moins l'accompagner jusqu'à la frontière, lorsqu'il part pour... la Suisse. Gérard de Nerval, inconsciemment donne raison aux grincheux qui prétendent qu'il est impossible de terminer tranquillement son repas aux relais, sans être dérangé par le conducteur. A Auxerre, voulant éviter cet ennui, il laisse partir ses compagnons de diligence, et préfère rester à une table d'hôte « bien servie », plutôt que de s'embarquer avec eux. Il sourit devant le malheur de ces convives, forcés de laisser la moitié du dîner, les infortunés vont rouler l'estomac vide, dans la *Laffite et Caillard* pendant qu'il dormira lui, tout son soûl. Ayant dîné, déjeuné, et dîné le lendemain, il arrivera à Pont-d'Ain après bien des changements et des transbordements, à trois heures du matin.

Là, il s'agit de trouver l'auberge. Il pleut, le

voyageur porte sa valise et son carton à chapeau. Le pays tout entier est sombre, les chemins invisibles.

Au bout d'un kilomètre et demi de marche, il arrive à l'auberge, il y frappe à coups de pavé pendant *une heure :* personne. Enfin on ouvre : c'est la fin de ses maux car : « l'auberge de Pont-d'Ain est une auberge de cocagne ». Gérard ne s'en rend pas compte immédiatement, toutefois il ne nous parle pas de sa chambre, bon signe! s'il avait eu à s'en plaindre, nous le saurions.

Le lendemain matin, quelle surprise ravissante! Il pénètre dans la cuisine classique, rêvée, « immense et grandiose ». « Des volailles tournaient aux broches, des poissons cuisaient sur les fourneaux. Une table bien garnie réunissait les chasseurs très animés. L'hôte était un gros homme et l'hôtesse une forte femme, très aimables tous les deux. » Comme le voyageur est un flâneur dans toute la charmante acception du mot, il se décide à perdre encore une journée à Pont-d'Ain. Nous y gagnerons la description de la belle auberge « en brique, à coins de pierre du temps de Louis XIII ». Quant au village, il se compose d'une seule rue encombrée de bestiaux, d'enfants et de villageois avinés... L'aspect n'a pas changé.

Puisque nous avons déjà annexé la Suisse au cours de cette étude, pourquoi ne pas aller avec Gérard de Nerval jusqu'à l'*Hôtel du Brochet* à Constance ?

La table très bien servie, s'étale devant une compagnie aimable et brillante. Le hasard place notre compatriote auprès d'une jolie dame anglaise dont le mari est affligé, nous dit-on, d'une faible santé, et d'une forte soif. Et Gérard, témoin de la lutte qu'engage cette jolie lady contre les exigences de son époux, s'amuse.

L'Anglais commande une bouteille de Champagne. On l'apporte, il se sert. Mais sa femme guette, s'empare de la bouteille, et en offre à la ronde : désappointement du butor, qui commande une seconde bouteille. Même jeu de la dame, et cela trois fois de suite. Finalement l'on fait signe à l'hôtelier qui se décide à comprendre, et répond aux nouvelles demandes de l'Anglais « qu'il n'y a plus de Champagne dans la cave ». Gérard conclut : « L'Anglais se leva froidement, peu satisfait de n'avoir bu que trois verres sur trois bouteilles, et s'alla coucher. »

C'est Gérard de Nerval aussi, qui jadis nous a fait connaître l'auberge de la mère Saguet « cabaret borgne de la chaussée du Mont-Parnasse ».

Qui donc le mit à la mode parmi les romantiques de 1829? Abel Hugo, dit Mme Victor Hugo.

Il était allé un jour manger des galettes au *Moulin du Beurre* (ainsi nommé parce que le propriétaire s'était enrichi à vendre du beurre) et ne voulant pas redescendre à Paris, se mit en quête d'un restaurant pour le dîner. Abel se trouvait « du côté de Vanves ». Tout en se promenant (ces romantiques, quels flâneurs!) il entendit des violons... Où pouvaient-ils jouer? En poussant plus loin, il découvrit près de là, une « maisonnette entre une cour fleurie et un jardin », il y dîna sous une tonnelle. Il dîna si bien, qu'il y amena des amis qui en amenèrent d'autres, bref la mère Saguet dut la réputation de son auberge à Abel Hugo, que l'on appela *le Christophe Colomb de la mère Saguet*. Des peintres, Charlet, Louis Boulanger, Devéria, des sculpteurs, David, des poètes y vinrent. On y chantait, on y débitait des vers, on y faisait du bruit. Le menu était simple : des œufs, des poulets grillés sauce diable, du fromage et du vin blanc à discrétion. On avait de quoi rester à table, dit Mme Hugo, de dix heures jusqu'à six heures du soir. — On comprend le succès d'une pareille auberge.

Gérard a écrit : « Les rieurs et les chanteurs

menaient grand bruit dans le *salon,* autour de la table chargée de pots, de bouteilles, de cigares, et..... de fromage, à la lueur de trois chandelles une vingtaine de gaillards buvaient, s'énivraient, s'amusaient. » Les enfants y venaient aussi, Léopoldine toute petite y fut choyée, adulée, fêtée... par la cohue des Jeune-France, criant tous en mesure : « Qu'elle est belle, la petite Hugo! »

# CHAPITRE IV

## LES ÉTRANGERS A L'AUBERGE

Beau Brummell. — Souvenirs de Lady Hamilton. — Le premier voyage de Longfellow. — Ruskin à *La Cloche*. — M. Töpffer. — Dickens et nous. — « Une heure avec » Thackeray. — Lady Morgan.

Dès la paix d'Amiens (1802), les étrangers sont revenus en France, surtout les Anglais, et nous tenons d'eux-mêmes de précieuses indications sur les qualités et les défauts de notre race, et de... nos auberges.

Sir John Dean Paul qui visita notre pays à cette date même, écrivit : « La France est en retard d'un siècle sur nous pour le confort des voitures, etc... mais la vivacité et la variété des talents y éclatent... » Cette remarque paraît judicieuse, et en somme, toujours vraie? Notre peuple ingénieux, improvisateur, ne perfectionne guère. Ce

qui frappe le plus fortement alors le voyageur étranger en France, c'est la lourdeur de nos attelages, les harnais de corde dont on habille les chevaux, rudes boulonnais qui, malgré leur race solide, ne résistent pas longtemps à leur fatigue. L'Anglais s'apitoie, lui dont les chevaux sont soignés, trouve les nôtres « minables ».

Presque tous les Anglais qui débarquent à Calais s'arrêtent à l'*Hôtel Dessein*, sa réputation universelle, sa chère fameuse, les attire. Sterne, jadis y occupa la chambre 31, et Brummell y prit ses repas, peu de temps il est vrai, car les prix trop élevés découragèrent le pauvre Beau endetté.

Au temps de Sir John Dean Paul « l'hôtel communiquait avec le théâtre (celui-ci construit par la famille Dessein en 1775), on s'y rendait par un petit passage privé » ; il paraît malpropre, et sir John affirme qu'on n'y avait certes pas touché depuis la Révolution. D'autres mœurs encore l'étonnent dans notre pays « arriéré ». La porte de l'hôtel ferme dès la tombée du jour... à dix heures une cloche sonne, pour annoncer l'heure où les personnes de la rue doivent porter une lumière, n'importe laquelle, fut-ce une pipe à la bouche. Hélas!... Il écrit aussi : « Quoique nous fussions en France depuis deux jours, nous n'a-

vions pas encore rencontré un homme portant une chemise propre, ou même ayant seulement une apparence de propreté. »

Donc, Brummell disgracié à la cour d'Angleterre, couvert de dettes alla s'expatrier à Calais en 1816, il n'avait que trente-neuf ans.

Il débarqua d'abord à l'hôtel que l'on appela longtemps encore *Hôtel Dessein,* mais qui avait passé déjà entre les mains de Quillac, et « c'est à Quillac que Brummell vendit la voiture dans laquelle il avait voyagé ».

Il ne resta pas longtemps chez Quillac. Une lettre du Beau à Thomas Raikes, l'année même de son arrivée à Calais, rapporte ses premières impressions. Il prétend vivre comme un ours, ne vouloir parler à aucun Anglais. Sauf Sir W. Bellingham et Lady Blessington, il n'en a vu aucun, et si le Prince Esterhazy n'était pas entré dans sa chambre sans se faire annoncer, il eût ignoré jusqu'à sa présence à Calais. Son existence, qu'il décrit avec minutie nous paraît singulièrement vide, et cela ne le change guère, mais ici, il se lève à sept heures et demie du matin. Il dirige chaque jour ses pas (avec mélancolie) vers la jetée pour essayer d'apercevoir les côtes d'Angleterre ; ensuite il fait le tour des remparts, rentre pour lire et étudier le

français « langage qui doit devenir le mien désormais, car je ne mettrai plus jamais le pied dans ma patrie ».

Bientôt le beau Brummell quitta Quillac pour loger dans un appartement meublé, chez un libraire nommé Leleux, rue Royale.

L'auteur de la biographie de Brummell, M. Jesse, voulut voir ce Leleux; il eut la bonne fortune de lui parler et de le faire parler. Leleux montra l'appartement de Brummell, et en expliqua la distribution à l'écrivain. Brummell (dont Leleux disait qu'il ne pouvait rien lui refuser) occupait un salon et une salle à manger se faisant suite, un couloir les séparait de sa chambre à coucher. Au bout de cinq ans, il eut un appartement plus vaste, qu'il décora à sa guise. Leleux prétend qu'il n'en fut pas plus riche, lui Leleux; nous n'avons pas de peine à le croire, Brummell ayant toujours jeté l'argent des autres par les fenêtres. Mais Leleux disait : « Le pauvre homme était si amusant, si amusant, qu'on ne pouvait rien lui refuser. Sir, je l'aurais gardé pour rien s'il avait voulu rester. Ah!... ce fut certainement un drôle de garçon. »

Jesse remarqua le carrelage noir et blanc de l'entrée, et le papier cramoisi que Brummell avait fait poser dans la salle à manger, les meubles,

naturellement avaient disparu. Il ne faut pas s'en étonner, en quittant Calais, le Beau laissa 11.504 francs de dettes, ce qui, pour l'époque, est énorme. Chez Dessein « pour ses dîners », la note s'élevait à 3.488 francs ; à son valet de chambre il devait 6.162 francs, à ses tailleurs 373 francs, et à son bottier 150 francs; au décorateur de plafonds 24 francs, 176 francs au pharmacien, 8 francs au perruquier, et 100 francs à la blanchisseuse. Quand on se souvient du faste de Brummell alors que le Régent le choyait comme un enfant trop gâté, quelle médiocrité!

Pourtant nous savons par Jesse, qui l'apprit du libraire Leleux son logeur, que Brummell, en dépit de sa grande pauvreté, put « collectionner une quantité suffisante de meubles Boulle et « d'or moulu », pour meubler ses trois pièces dans le style élégant et coûteux de Louis XIV. Il dépensa aussi de grosses sommes en bronzes, écrans japonais, et fantaisies de toutes sortes ». Il possédait entre autres objets précieux, un service de table en vieux Sèvres, représentant toutes les beautés du règne de Louis XIV et de Louis XV.

« Les murs étaient recouverts de tableaux et de gravures... quelques livres favoris dans de belles reliures de soie ou de maroquin... et sur la

table, au centre de l'appartement, une foule de tabatières précieuses, miniatures, carnets, presse-papier, couteaux d'ivoire, d'écaille, de nacre, d'émail, d'or..., etc. »

On voit que le pauvre Beau eut sous les yeux de quoi lui rappeler sa somptueuse vie passée, car ces bibelots-là avaient tous une histoire. Le fait même de les avoir gardés est une bonne note, il aurait pu en faire quelqu'argent, même à cette époque-là ? Où prenait-il celui qu'il dépensait si largement ? Jesse nous dit que Brummel chargeait un courrier de l'achat des meubles et des bibelots anciens qu'il convoitait, or le courrier arriva à gagner trente-cinq mille francs de bénéfice sur les acquisitions de Brummell pendant un an. Toujours coquet, le Beau le matin se montrait habillé d'une robe de chambre bleue, et coiffé d'une résille d'or.

Une débitante de tabac avec laquelle Jesse causa lorsqu'il vint à Calais, prôna l'*Hôtel Dessein* (l'autre critiquant les auberges du pays). — « Allez voir Dessein avant de le condamner ! s'écria-t-elle ; votre roi y dormit autrefois (très vrai, mais il ne demanda pas à voir Brummell) et saviez-vous, continua la bonne femme, que l'un de ses amis y vécut pendant nombre d'années ? (C'était Brum-

mell.) Nous l'appelions le roi de Calais. Ah! c'était un bien brave homme, très élégant, et avec beaucoup de moyens, il payait toujours ses notes, Sir, il était très bon pour les pauvres; tout le monde eut beaucoup de chagrin quand il est parti... Je me demande, comment le roi George ne s'occupe pas mieux de ses amis. » Ecoutez la voix du peuple.

Un jour, Brummell fut nommé Consul d'Angleterre à Caen. Voilà un traitement qui lui arrive, de l'argent, un peu de faste, un titre, enfin le bonheur.

« Le 5 octobre 1830, une chaise de poste annoncée à grands coups de fouet s'arrêtait à Caen devant l'*Hôtel de la Victoire*, près de l'église Saint-Pierre... » Brummell en descendit, il réclama la meilleure chambre et commanda le meilleur dîner, un bordeaux de choix. Ensuite, il fit apporter le livre des étrangers et écrivit : « George Bryan Brummell, Consul de Sa Majesté Britannique. »

L'arrivée a de l'allure, le premier repas aussi, mais quinze jours après, déjà désabusé sur sa vie à l'*Hôtel de la Victoire*, il écrivait à son collègue de Calais, Captain Samuel Marshall, qu'il avait « supporté toutes les horreurs et l'exploitation

la plus éhontée, d'un des pires hôtels... d'Europe, quoiqu'on me dise que c'est le meilleur de Caen. Pendant sept jours, j'ai rongé des os dans ce charnier sur des torchons sales... ». Enfin, il trouva une fois encore un appartement agréable, la moitié de la maison d'une vieille dame soigneuse et dévouée, ce logis excellemment meublé, il possède un « délicieux jardin »... il y a aussi « deux chats angoras » et un perroquet, que le Consul gave de sucre, au point que l'apoplexie guette l'oiseau de Vendredi.

On aimerait de voir réunis tous les étrangers qui, sous la Restauration débarquèrent en France, entendre leurs propos, l'aveu de leurs impressions, les unes indulgentes et amusées, comme celles de Longfellow et de Ruskin, d'autres plus piquantes. Quelques voyageurs d'outre-mer ne font que traverser notre pays pour le connaître, et n'y reviennent plus, ceux-là sont rares, d'habitude ils quittent la France à regret, et y reparaissent attirés de nouveau par son climat plus doux, la vie, facile et gaie. Pourtant il y a « les vexations » des autorités. Voici Mrs Roget arrivant de Southampton et quittant le bateau au Havre, poussée dans un « cabinet privé » et fouillée... par une femme heureusement, qui « passe la main entre le

corset et la peau » de l'infortunée, pour être sûre qu'elle n'y accumule pas des dentelles de prix. Pendant qu'elle se livre à cette besogne, la douanière n'aperçoit pas deux beaux châles anglais tout neufs, que Mrs Roget passe tranquillement sur son bras.

Töpffer, lui, voyageant en Dauphiné et escortant une bande d'enfants, vient d'entrer dans son lit après une journée fatigante. Il rêve de prendre un peu de repos : Folie ! Un brigadier se présente sur le seuil de sa chambre et le prie de vouloir bien sans se déranger descendre avec lui au bureau. Sans se déranger, paraît du meilleur comique. Qu'y a-t-il, mon Dieu, quelqu'ennuyeuse affaire? pas du tout : — « C'est seulement afin de justifier la teneur du passeport, de vérifier les *vingt-trois* noms, et les orthographier soigneusement pour le plaisir du préfet... » Dans une heure M. Töpffer pourra regagner son lit, et peut-être songer au sommeil.

Le lendemain (cela se passe à Grenoble), M. Töpffer dînera à la table d'hôte avec tout son pensionnat, on est si nombreux que l'aubergiste a fait deux tables, celle qu'occupe le Genevois est envahie par une société composée d'Anglais parfaitement taciturnes, et de Français éminemment

babillards. Parmi ces derniers, il y a l'insupportable bavard « qui a des lectures », et « se propose d'égayer l'assistance par ses saillies ». — « Mais que diable... dit-il agréablement à une dame (elle se plaint de quelque contrariété survenue pendant le voyage), que diable alliez-vous faire, Madame, dans cette galère? » et de rire pour « lui et pour tout le monde », dit Töpffer. Notre pauvre Genevois n'aura jamais la paix. Si les brigadiers ce soir le laissent tranquille, à deux pas, derrière la cloison, un voisin enrhumé se mouche avec obstination. Du côté Töpffer on rit; alors le voisin : « Ces rires, de quelque part qu'ils viennent, sont de la dernière indécence! »

Töpffer appelle les douaniers les *bourreaux*, et lui, se révolte quand ils le fouillent avec leurs mains crasseuses, prétend qu'il n'a vu pratiquer cette infamie (la fouille) qu'en France, etc... etc... Lorsqu'il entre dans le village des Echelles « petit bourg frontière, mi-savoyard, mi-français comme Seyssel et qui jouit à ce titre, d'autant de *bourreaux* qu'on en peut désirer », il exhibe deux fois pour une ses papiers, « après quoi nous allons étendre auprès du feu notre passeport qui est comme nous trempé, rincé, en pleine lessive », car il pleut à verse dans ce beau pays. Et voici

l'auberge : « L'auberge est meilleure ici qu'à Seyssel, mais pittoresque aussi et agreste, si l'on veut, témoin la principale chambre à coucher où nous trouvons en façon de meubles, deux tas de blé, une hotte vide, quatre maîtres pains, un fragment de culotte bleue nouée à la manche d'une chemise, plus trois chaises, et quatre lits pour huit. »

M. Töpffer voyage à la bonne franquette avec sa bande de polissons, il ne peut donc se montrer aussi exigeant qu'un Dickens, une Lady Morgan ou un Thomas Moore, aussi prend-il ses mécomptes avec gaîté et une drôlerie mi-suisse par le flegme, mi-anglaise par l'humour, qui est très savoureuse. A Castellane (ils arrivent de Grasse) : « Nous allons descendre chez M. Lyons qui tient le premier hôtel de l'endroit, avec enseigne à la muraille, et fumier devant le seuil. M. Lyons est absent, on va le chercher parmi les pierrailles des environs.

« Retrouvé enfin, M. Lyons accourt pour décla-

rer qu'il n'a pas une côtelette à nous offrir, mais qu'il va faire un tour de pays pour ramener des vivres. Sur ce, M. Lyons repart, et Mme Lyons et les demoiselles Lyons, deux fort jolies personnes coiffées en cheveux, sveltes, propres et basanées. Au bout d'une demi-heure, toute la famille de l'aubergiste revient « chargée de lièvres, de pigeons, de gibier de toute sorte », quel pays de cocagne ! En outre, un homme « vient à passer qui offre du poisson de mer ». Töpffer se régalera d'une soupe au poisson avec ses vingt-trois garnements. A Sisteron sous une pluie infernale, l'hôte, à qui on a annoncé l'arrivée de la troupe l'accueille avec un vif plaisir. « Accourez, accourez, braves gens, c'est ici le déluge qui commence, et vous allez rester huit jours dans mon arche, où il y a une paire de chaque espèce de bon gibier. » Nous entrons, la table est prête, c'est l'hôte qui sert. « Entendez-vous comme elle tombe? Bravo, je vous tiens. Commencez par le lièvre ; tâtez-moi ces perdrix, et vive le déluge. Nous allons rire et nocer, etc..., etc... »

Thomas Moore en 1819 avec Lord Russell venant d'Italie, parcourt presque les mêmes pays, mais on le voit bien, il prend moins allègrement les déceptions du trajet ; ainsi à Saint-Jean-de-Mau-

rienne, il note (dans son journal) « une pitoyable auberge où nous couchâmes ». En effet, l'auberge de Saint-Jean-de-Maurienne en 1819, laisse rêveur, mais à Chambéry, où après une visite aux Charmettes en char à bancs, ils soupent et passent la nuit, il écrit « une très confortable maison ».

Eux aussi traversent les Echelles, mais c'est pour aller sur Lyon, et de là sur Paris par Roanne, Pouilly, Fontainebleau, etc...

Lyon plaît à Thomas Moore il est logé à l'*Hôtel de l'Europe* et il n'en dit rien, sauf ceci : « La vue des fenêtres de l'auberge sur les hauteurs de l'autre côté de la rivière avec le vieux château, est très frappante. » Il déjeunera a Tarare, et en attendant les chevaux de relais, boira « du cognac et de l'eau pendant deux heures ». A Roanne, il déjeune dans une auberge « qui fut, sous l'Empire, celle de *la Poste*, mais désaffectée depuis le retour de l'Ile d'Elbe », car « les aubergistes qui logèrent l'Empereur furent suspectés d'avoir été prévenus de son retour ». L'histoire sera racontée souvent pour diverses auberges, sous la Restauration. Le vin de Pouilly, bu dans l'auberge de Pouilly, paraît avoir laissé à Thomas Moore des souvenirs ineffaçables...

Le poète a passé par Lapalisse et Moulins et

n'a pas traversé Dijon. A Dijon, l'auberge de *La Cloche* est parmi les plus anciennes et les plus célèbres. Elle dépendait, au XV^e^ siècle, dit-on, des religieuses de Saint-Seine, dès lors on suit sa trace dans les archives de la ville, par les procès ou par les ventes. Il ne faut pas croire qu'elle s'élevât alors, là où nous la voyons aujourd'hui, son lieu de naissance fut la rue Guillaume (N° 9 de la rue de la Liberté actuelle). *La Cloche* que nous connaissons a été terminée en 1883 ou 1884. C'est donc dans l'ancienne *Cloche* que descendit Ruskin en 1831. Il y descendait souvent, et occupait toujours la même chambre, avec « le lit dans l'alcôve au fond, séparée seulement par une légère cloison de passage, qui conduisait par un balcon extérieur à la chambre d'Anne (sa sœur), c'était un bonheur pour Anne qu'elle escomptait tout le long du voyage, que d'ouvrir une petite porte dissimulée dans ce passage, qui donnait dans l'alcôve juste au-dessus de ma tête, et de venir me réveiller le matin ».

L'*Hôtel de La Cloche* changea de nom deux fois. Une première fois en 1758, ce fut l'hôte, un nommé Gaudriot, qui décrocha l'enseigne, pour se concilier, paraît-il, la faveur du gouverneur de Bourgogne, il baptisa sa maison l'*Hôtel de*

*Condé*. Pendant la Révolution, l'enseigne étant trop voyante, on redescendit la cloche du grenier; à la Restauration, on la remonta pour la seconde fois, mais la Révolution de 1830 aidant, la cloche redescendit et ne remonta plus. Nous remarquons que le Maréchal Ney s'arrêta à *La Cloche* en 1816, puis Ruskin, puis Scribe, Paul Delaroche, Napoléon III, F. de Lesseps et Saïd Pacha, roi d'Égypte... bien d'autres encore sans doute, qui n'ont pas donné leur nom, alors qu'on ne l'exigeait plus. Quelques-uns des vieux hôtels de l'ancienne France sont restés debout, et à côté de La Cloche, l'*Hôtel de la Poste* à Beaune, *Tivollier* à Toulouse, l'*Hôtel de la Haute-Mère Dieu* à Châlons-sur-Marne, méritent que l'on s'y arrête.

L'*Hôtel de la Haute-Mère Dieu* est mentionné pour la première fois dans les actes en 1467. Son nom « qu'il porte depuis le XIII^e^ siècle, lui vient d'une statue de la Vierge, mère de Dieu, qui lui servait d'enseigne; cette maison appartenait à l'Abbaye de la Haute-Fontaine (ordre de Cîteaux)... fondée en 1136 du vivant de saint Bernard »; on voit que l'hôtel a de beaux ancêtres. D'abord destiné au logement des religieux, l'*Hôtel de la Haute-Mère Dieu* « recevait aussi les

pauvres voyageurs, comme le prescrivaient les règlements ».

Bâti place du Marché au blé, il n'a jamais changé : il y est toujours. Bientôt les religieux louèrent les bâtiments à bail, soit à des hôteliers, soit à des mariniers qui s'en servirent probablement pour y entreposer des denrées arrivant de Châlons par terre et par eau, car le bâtiment est situé entre le marché et la rivière de Nau, bras de la Marne, qui communique avec le canal de Louis XII. Cette rivière de Nau coule actuellement sous des voûtes de pierre, la rue qui passe au dessus se nomme la rue Lochet. Quel malheur ! Recouvrir l'eau qui court dans la ville, l'eau vive d'un bras de la Marne, l'étouffer ! Châlons n'est-elle pas défigurée par l'assassinat de cette rivière, que de lourds pavés écrasent ? Certes, et comme à Chambéry où pareil crime fut commis autrefois, on peut le regretter ; à Chambéry, l'Albane vouée aujourd'hui à la nuit éternelle, coulait à l'air libre, et devait donner à la ville une charmante allure. Mais Chambéry, si curieuse, perd chaque jour de sa grâce par le zèle de ses ingénieurs.

Il paraît que l'*Hôtel de la Haute-Mère Dieu* conserva jusqu'en 1845, sa physionomie d'autre-

fois. Sur une vignette datant de cette époque, on peut y voir une enseigne de fer forgé, et une maison dont les fenêtres sont à guillotine. Le bâtiment principal, comme ceux de Rouen ou de Bayeux, est soutenu par des consoles de bois. Tout cela a disparu.

Lorsque Longfellow en 1826 quitta New-York pour le Havre de Grâce à bord du « packet-ship » *Cadmus,* il était âgé de dix-neuf ans, et enchanté d'entreprendre un grand voyage sur un beau navire à la dernière mode, qui ne contenait pas moins de vingt-neuf cabines. Sur le nombre des passagers, il n'y avait que deux dames et douze Français.

Le jeune Longfellow se réjouit en songeant qu'avec eux en cours de route, il pourrait apprendre notre langue; il ne faut pas sourire, le voyage, magnifique traversée sur un Océan de fort bonne humeur, ne dura pas moins de trente jours, mais d'après les lettres de Longfellow on devine que les douze Français, eux aussi, voulurent se perfectionner dans la langue anglaise, et que le jeune homme fut déçu... car il mentionne le « mauvais anglais » de ses compagnons de route pendant le voyage, et ajoute avec dépit : « Vous savez que les Français parlent incessamment... », etc.

Longfellow fut très étonné en se promenant dans Le Havre, de la singularité des maisons... Elles lui parurent vieilles et délabrées, bref elles attirèrent son attention : « Aucune description, écrit-il à son frère Stephen, ne peut vous en faire voir l'aspect bizarre et si particulier. Mais songez pourtant, quel spectacle inattendu nous offrent des rues étroites bordées de hautes maisons sordides, dont les fenêtres sont garnies de couvertures de lit, de chemises et de draps, claquant au vent... » En allant à pied du bateau à l'hôtel, il est « pris de fous rires irrésistibles ». Ce sont les *gens d'armes* qui le font rire, avec leurs terribles favoris, leurs barbes frisées, les femmes avec leurs sabots pleins de paille, les hommes coiffés de chapeaux en papier (?) et vêtus de pantalons collants. Il y a aussi les dames de Normandie, avec leurs bonnets de mousseline si hauts, qu'ils ressemblent à des pyramides, et leurs longues boucles d'oreilles. Evidemment, à Portland il n'a rien vu de semblable.

Le jeune poète en herbe se divertit beaucoup aussi à l'Hôtel du Havre. Il trouve « qu'une *table d'hôte* française vaut d'être décrite, et que les convives qui enfoncent leur serviette sous leur menton, sont la chose du monde la plus cocasse ».

A Paris, Longfellow n'ira pas à l'auberge, mais chez une des « meilleures femmes qu'il ait rencontrées au monde, Mme Potet, 49, rue Monsieur-le-Prince». Mme Potet a sept pensionnaires, tous Américains ou Anglais : défense de parler à table un mot de la langue natale, sans quoi les jeunes étrangers devront payer un *sou* d'amende ». En outre, Mme Potet appelle ses pensionnaires « ses fils », et chez elle le soir, on fait de très bonne musique : Longfellow sera en excellentes mains, Mme Potet ne le détournera pas. Son séjour chez cette dame ne ruinera point sa famille, il annonce candidement sa dépense : la pension, nourriture et logement, lui coûte 6 francs par jour. Comme il y aura d'autres frais : habillement, voyages aux environs, petites fantaisies, etc... Longfellow prévient loyalement ses parents. Il ne compte pas rester un an en France sans dépenser la somme de 600 dollars. Est-ce trop? « Je voudrais être très raisonnable (écrit-il), mais vivre respectablement comme un homme du monde. »

Paris lui plaît, bien que la description qu'il en fait soit médiocre : « une sombre cité bâtie en pierre jaune, rayée et tachée de fumée et de poussière, rues étroites, sans trottoirs, boue qui surgit des pavés, etc..., etc... ». Heureusement les jardins publics et les boulevards sont des endroits « enchanteurs ». Les arbres des boulevards en forme de voûtes de verdure, les calèches des gens élégants qui s'y arrêtent pour prendre des glaces, les musiciens ambulants, danseurs de corde, animaux savants, vendeurs de toutes sortes, l'amusent, mais il revient toujours à l'étonnement qu'il éprouve devant la tenue de nos dandys, longue redingote ajustée, pantalons collants, petits souliers.

En été, souffrant beaucoup de la chaleur, il songe à quitter la ville, et cherche quelque séjour isolé à la campagne. Un ami Français lui vante un coin charmant : Auteuil, petit village au delà du bois de Boulogne, « très agréable ». Il ira donc y passer les mois d'été. La pension est plaisante, mais Longfellow remarque que les personnes qui y résident ont bien mauvaise mine. Rien d'étonnant à cela, il a pris pension, sans le savoir, dans une maison de santé.

A cette époque, la voyageuse la plus ardente, la

CABARET
AU LYON D'OR
PARIS
A Seru

plus célèbre, la plus bruyante, la plus fantaisiste, la plus cocasse, c'est Lady Morgan. Elle vint, nous l'avons vu, plusieurs fois en France; nous ne pouvons manquer de donner ici ses impressions sur notre pays, toutefois, il faut se souvenir qu'après la publication de son livre, plusieurs démentis lui arrivèrent, et qu'elle fut accusée très haut d'inexactitude.

Le personnage de Lady Morgan est en lui-même assez tapageur, et sans originalité. Une femme de médiocre fortune et vaine, qui réussit à s'assurer une situation mondaine grâce à la faiblesse masculine, on voit cela tous les jours. Le Lord son mari, dut souffrir tout le premier de s'être adjoint cette compagne orgueilleuse et turbulente, qui, hélas! se croit douée d'un esprit de premier ordre, touchant de très près au génie. Le Chevalier de Cussy, comme la plupart des hommes d'ailleurs, ne peut souffrir cette dame : « Sa prétention, écrit-il, se voit jusque dans son costume toujours excentrique : béret immense en velours rouge, garni de grosses perles blanches; spencer fort décolleté, laissant voir le cou et les épaules, le dos; écharpe jetée avec la pensée de faire tableau, ou qu'on laisse flotter en courant dans le salon. »

Les dames anglaises de ce temps-là paraissent,

en effet, avoir assez mauvais goût. Pendant le Congrès de Vienne, la baronne de Montet écrivait déjà : « Les femmes anglaises se distinguent ici par les costumes les plus ridicules », elle cite Lady Castelreagh qui, au bal de la Princesse de Metternick, porte l'ordre de la Jarretière de son époux sur sa tête.

Combien Lady Morgan serait intéressante pourtant, si elle ne disait que la vérité. Car elle a vu la France de 1816, et celle de 1829-1830, deux époques très diverses, très éloignées l'une de l'autre par les mœurs, les idées, les costumes, etc... Les observations de la dame à son premier voyage sont divertissantes, on s'en souviendra, reprenons-les. Voici comment elle a vu les environs de Boulogne après la Restauration : « La route de Calais à Boulogne... ressemblait exactement à la route de Londres à Brighton. Une jeunesse nombreuse des deux sexes galope le long du chemin, dans le costume équestre de Hyde Park. Leur vue me rappelle, par la force du contraste, une dame de Picardie que j'avais jadis remarquée, se promenant à cheval, vêtue à peu près comme M^me^ de Montespan, quand elle allait au *rendez-vous de chasse* en habit à la *cavalière*, son jockey suivait en chapeau à trois cornes et en bottes fortes.

Mais c'était en 1816. Aujourd'hui que d'élégants boguées, que de légères carrioles, de gigs, de chars à bancs, passent près de nous. Jusqu'à notre carriole irlandaise qu'il nous faut revoir ici. Jusqu'au barouche plein de mamans, de petits enfants, de bonnes d'enfants... un cabriolet portant la marque d'une boulangerie prend le haut du pavé sur une désobligeante, ornée de trois couronnes... »

Lady Morgan qui se plaignait jadis de la négligence des Français, admire aujourd'hui l'ordre et la propreté de leurs maisons. Lui a-t-on fait la leçon? La France a-t-elle changé à ce point? Aujourd'hui, à l'en croire, les environs de Boulogne sont remplis de jolies maisons blanches à volets verts, les cuisines sont ouvertes, elle y remarque des meubles resplendissants, et elle ajoute tout naturellement : « la netteté, le confortable anglais dominent partout ». Il n'y a pour elle que « l'air pur et le ciel azuré qui soient bien français » : c'est heureux.

« Pour l'auberge, même extase. Au premier coup d'œil jeté sur notre hôtel, je m'écriai : « Comme c'est français. » C'est la cour arrangée comme un décor qui lui arrache cette exclamation. Tout lui plaît cette fois, le treillage, les

géraniums, la batterie de cuisine qui reluit, le sourire de l'hôte si « jovial », la grâce de l'hôtesse, qui est celle d'une dame bien élevée, etc., etc... Tout est beau, et le contentement de Lady Morgan devient du délire. Depuis son dernier voyage, les auberges de province se sont améliorées, elle dit : « Comme c'est anglais! Plus de planchers sablés, plus de parquets malpropres, partout des tapis anglais, de la faïence anglaise, le damassé anglais. » Les meubles anciens si incommodes sont remplacés, et cela ravit Lady Morgan. Il y a mieux encore — journée bénie — l'hôte parle anglais, et le garçon lui-même crie : *Coming up!* comme il crierait *On y va*, c'est vraiment fort agréable, le continent devient anglais. La vieille diligence elle-même a disparu et dans la cour de l'hôtel, au son du cor elle voit entrer, traîné par des chevaux fringants au poil lisse, le bang-up de Boulogne, le valet de portière crie « All right », on se croirait *at home* — le beau temps en plus — quel bonheur!

L'enthousiasme de Lady Morgan sera aussi vif à Paris. On se souviendra peut-être des fâcheux souvenirs que cette dame emporta en 1816 d'un hôtel « bien parisien », où elle réclama à cor et à cri un tapis, de l'eau, des ustensiles

de toilette, etc... etc. Aujourd'hui, comme à Boulogne, tout a changé et la dame peut écrire : « Nous fûmes reçus par un hôte empressé, en habit noir et court, très convenable... je me vis entourée d'un essaim de chambrières lestes et proprettes, que sans leur accent français et leur tablier, j'aurais prises pour les filles de service du Ship de Douvres » ; quant à l'appartement « c'était une véritable boîte à compartiments aussi bien fermante qu'un coffret de Chine ». Elle trouve du feu dans les cheminées, des tapis sur les planchers, des chaises mobiles (?), des sophas pour se reposer mollement. « Et les cabinets de toilette? Cette fois ils sont « complets » avec des vases où l'on pouvait nager, de l'eau en quantité suffisante pour mettre une chaloupe à flot... » Cet hôtel, c'est l'*Hôtel de la Terrasse* tout près des Tuileries et des marronniers du jardin, on les voit de la fenêtre rue de Rivoli. Lady Morgan aperçoit « des équipages royaux » qui marchent de front avec les omnibus et les vélocifères, des calèches, des cabriolets, qui « attendent à la porte du jardin, les dandys anglais,... c'est le mouvement de Piccadilly, et le bruit de la rue de Tolède... » on la sent enchantée.

Si nous ne pouvions consulter sur la France de la Restauration que les impressions de femmes comme de Lady Morgan, qui nous donne plutôt des idées personnelles que des renseignements exacts, nous n'en saurions pas assez, concernant les étrangers chez nous. Heureusement nous avons autre chose, et avec les notes de Longfellow jeune homme, nous possédons les lettres de Dickens, et les souvenirs de Thackeray. Quel malheur que la mode des interview n'existât pas encore de leur temps. Nous aurions actuellement une très précieuse *Une heure avec...* qui nous renseignerait sur une foule de détails concernant l'écrivain lui-même.

On imagine la scène. Un jeune journaliste, envoyé de Paris par les *Nouvelles littéraires*, veut aborder Thackeray à Boulogne, avant que l'écrivain ne s'embarque pour Folkestone. Thackeray, naturellement se dérobe, mais M. X... est têtu et débrouillard. Il arrive à ses fins et parvient à forcer la porte du romancier, au moment ou celui-ci n'y songeait plus. M. X... entre dans la chambre de l'hôtel, deux heures avant le départ. Le soleil s'en mêle. Il fait un temps radieux.

« Un lit surmonté d'un très haut baldaquin de percale rouge » tient le fond de la pièce, « les

fenêtres de la chambre (assez pauvre en vérité) sont coquettement drapées avec des pièces de mousseline et de calicot voyantes et communes, sur le carrelage, un tapis étale ses maigres lambeaux » ; Thackeray se décide à rire de sa défaite et accueille M. X... la main tendue :

« Ce que je pense de la France, Monsieur? Vous le voyez : je m'y plais, j'y viens sans cesse et j'y reviens. J'ai remarqué que le soleil de France lorsque je débarque, brille avec plus d'éclat que je ne l'ai vu briller depuis un an, tout me semble chez vous gai, et confortable au possible... » M. X.. veut l'interrompre, lui poser une question, mais l'Anglais jovial, poursuit : « Je n'oublierai pas ma première arrivée chez vous, les voix des femmes sur le port pendant la nuit, lorsque le vaisseau accostait à la jetée, le souper chez Quillac (c'était à Calais), la bonne odeur des côtelettes et du vin, le baldaquin sous lequel je dormais, et le frais parfum des draps, le tapage des femmes au sujet des bagages, la barrière pour les passeports et les papiers... (Que d'histoires! vous n'avez guère simplifié les choses depuis ce temps.) Ah, je me souviens aussi de vos soldats, ils portaient alors des cocardes à leurs shakos. La diligence mettait quarante heures à gagner Paris, quand je suis

venu en France pour la première fois. Et les relais, la colline au-dessus de Boulogne et les délicieux repas à Beauvais, et à Amiens... les beuveries *ad libitum* des vins de la table d'hôte...

« Hélas ! Monsieur, que ne m'avez-vous vu en 1828, dans un habit bleu à boutons de cuivre, un gilet de soie bien dessiné, ma taille était mince... je lorgnais volontiers les beautés sous les châtaigniers dorés des Tuileries, en faisant le tour de la Place Vendôme où le drapeau blanc flottait sur la colonne. »

Thackeray se lève, ouvre sa fenêtre : on entend un murmure, des cris, des ordres donnés en bas, les grelots de la *Laffite et Caillard* qui va partir, et l'Anglais dit : « Comme il est joyeux ce bruit de perçantes et vives voix françaises, c'est le bavardage du courrier, du postillon, du garçon d'hôtel et des spectateurs. Écoutez, l'aubergiste a crié : *Quatre beefstakes aux pommes pour le trente-trois*, et la femme de chambre, l'entendez-vous rire ? Que dit-elle ? Vous n'en savez rien ? Eh bien, Monsieur, elle dit : *Finissez donc, Monsieur Pierre*. (Que peuvent-ils faire ?)... » Thackeray en était là quand un gros Anglais au-dessous précisément de sa chambre, ouvrit lui aussi sa fenêtre, on entendit : *Dic dong, garsong, vooly voo me*

*donny losho ou vooly voo pah?* Le Français et son patient se mirent à rire. Le voyant si cordial, M. X... se risque : « Et Paris, Monsieur Thackeray, l'avez-vous trouvé changé?

— Oui, vous l'avouerai-je? comme romancier, je préférais l'autre. (Il se perdit une fois de plus dans ses souvenirs, le jeune homme fiévreusement écrivait sur ses manchettes.) Le Paris de 1828, les cabarets peints en rouge à la barrière, où les ouvriers allaient boire leur coup du matin, et le hourvari de la cour d'arrivée, où tout semblait *topsy-turvy*, comme nous disons chez nous, la foule de voix jacassant avec une inconcevable vitesse, et qui nous étourdissait les oreilles.

— *Dis way, sare; are you for ze Otel of Rhin?*

— *Hôtel de l'Amirauté?*

— *Hôtel de Bristol, sare?*

— *Monsieur, l'Hôtel de Lille.*

— *Sacr-rrré nom de Dieu, laissez passer le petit Monsieur.*

— *Ow mosh loggish ave you, sare?*

« Au début, je parlais mal votre langue, on m'avait dit : Si vous ne pouvez parler une syllabe de français, que vous aimiez le confort anglais, les chambres propres, breakfasts et wai-

ters, si vous voulez avoir de plantureux dîners... des compagnons anglais, votre « porter » (bière)... votre brandy-and-water... allez à *Meurice*, et faites-vous conduire rue de Rivoli ; jeune homme, vous n'avez pas connu ce temps. Nous avions alors une chambre à Meurice, une très gentille chambre (à 3 francs par jour), un breakfast à l'anglaise avec d'éternels œufs à la coque ou jambon grillé, un dîner qui défie la description, « plus qu'abondant mais froid ; et une société avec laquelle vous réjouissiez votre cœur... Nous allions lire les gazettes chez Galignani, comme font beaucoup de nos touristes ».

— Maintenant les hôtels se sont multipliés, hasarda M. X... et... améliorés.

— Je sais, je sais, dit bonnement Thackeray, et si vous aimez *heavy bills* et la meilleure table d'hôte de Paris, vous allez à l'*Hôtel des Princes*, vous avez aussi l'*Hôtel Mirabeau*, dont Bulwer a fait la description dans *Pelham*.

Cet *Hôtel des Princes* dont parle Thackeray, Jules Janin l'a mentionné avec enthousiasme : « C'est une vaste et riche maison, écrit-il, où vivent dans la meilleure harmonie, toutes sortes de princes, ou si vous aimez mieux toutes sortes « d'oiseaux de passage ». Pour lui, c'est une ruche, une

Tour de Babel... avant la confusion des langues. Janin fait un tel tableau de cet hôtel, qu'aujourd'hui on prendrait son livre (*Un hiver à Paris*) pour de la publicité pure et simple. Chacun peut trouver dans cette hospitalière maison, une chambre, un appartement, voire même un taudis « au niveau de sa fortune ».

« Les premiers étages appartiennent de droit aux heureux et aux riches de la terre. » Tout le luxe et tout le confort sont à eux, comprenez : le piano Erard, la pendule qui marque à coup sûr « l'heure de l'ambition ou du plaisir », le tapis d'Aubusson, la glace de Venise, les tableaux curieux, les meubles rares. « Il y a une antichambre pour les gens, une écurie pour les chevaux, un salon pour Madame, un cabinet pour Monsieur, tout ce qui fait la vie élégante. » On sonne, un domestique accourt *Sylphe en livrée de ce manoir.*

Au dessus, il y a moins de sylphes, l'empressement est moins vif, il n'y a plus de miroirs de Venise probablement. On y rencontre des honnêtes bourgeois, des provinciaux en voyage de noces, etc., etc. Encore un étage, et voici un « monde nouveau (?) : vieillards ruinés, jeunes gens sans argent, solliciteuses sans crédit, rêves, néant, déception, vanité, et aussi espérance,

amour, jeunesse, insouciance, bonheur. Là on vit en reclus, chacun dans sa cellule... celui-ci prend une leçon de danse à côté de celui-là qui se meurt... » Il y a un singulier mélange (selon Janin) à l'Hôtel des Princes. Quand sonnent six heures, tous ces gens-là dînent ensemble, « celui-ci vient du premier étage, celui-là tombe du grenier... ». Et comment fera-t-il pour payer l'addition, celui du grenier, rangé tout à l'heure parmi les ruines, vieillards déçus, etc...? On ne nous le dit pas. Patience.

Et cette table où s'assoit le nabab à côté du « pecquenot », elle resplendit, les nappes sont d'une « blancheur éclatante, des candélabres chargés de bougies » l'éclairent, on y voit aussi (nous les avons remarqués sur la gravure qui illustre le livre) des réchauds couverts, en argent massif. Les salons sont pleins de fleurs. « Problème de l'association » (s'écrie notre Janin : voilà la solution que nous réclamions tout à l'heure). « Pour une somme qui suffirait à peine à payer le plus modique des repas chez un restaurateur du Palais-Royal, vous avez à vous cette longue table, cette salle bien chauffée, ces nombreux domestiques, ces bougies étincelantes... » Quelle chance il a, ce voyageur ruiné... en outre, il entend le

murmure « des femmes brillantes et parées... etc. ». Décidément, le livre de Janin paraît de plus en plus suspect? Nous savons que ce genre de repas sera fort coûteux, même pour l'époque.

Voici un jeune provincial qui s'est fourvoyé dans un hôtel à la mode, « son ignorance » l'y a conduit; l'aspect de la table est semblable à celui de l'*Hôtel des Princes;* « il s'assoit entre un Lord et une princesse russe, on lui sert les mets les plus exquis, on l'abreuve des vins les plus généreux, on le truffe, on le grise, il regagne sa chambre chancelant... ». Il s'inquiète du prix, son compte se borne à la modeste somme de 125 francs pour dîner et un lit (voyez le reproche : c'est une folie), « il est vrai que le lit était moelleux, la chère délicate, et le vin d'âge respectable ».

A Paris, naturellement, on n'a que le choix, les hôtels sont nombreux, sont-ils excellents? Les avis sont très contradictoires. Nous avons vu par exemple, que l'insupportable Lady Morgan se montrait enchantée de l'*Hôtel de la Terrasse* près des Tuileries. Citons sur le même hôtel un avis contraire : une « installation rudimentaire, un service médiocre, une propreté douteuse, tels étaient les avantages qu'offraient nos auberges parisiennes il y a cent ans ».

Même note critique se trouve dans le journal du Duc et de la Duchesse de Ruthland en 1815. Il s'agit cette fois de l'*Hôtel du Mont-Blanc*, rue de la Paix, qui jouit d'une grosse réputation. Sur la foi de cette bonne renommée, la duchesse y a retenu des appartements à son arrivée à Paris, mais elle les trouva « si sales et si peu agréables, que nous nous mîmes derechef en campagne pour trouver quelque chose de mieux ». N'y réussissant pas, ils furent obligés de s'installer dans des chambres qui appartenaient à Georges Hood, « propriétaire d'une grande et excellente maison, 104, rue de Richelieu ». Notons que le voyage du Duc et de la Duchesse de Ruthland date de 1815, l'hymne de Jules Janin à l'*Hôtel des Princes* de 1843.

Il y a encore beaucoup d'autres hôtels fort recommandables : rue du Helder, l'*Hôtel du Tibre*; l'*Hôtel d'Orléans*, rue des Petits-Champs (mauvais); l'*Hôtel d'Espagne*, faubourg Saint-Germain; l'*Hôtel de Courlande*, au coin de la rue Royale; l'*Hôtel des Étrangers*, rue Royale; l'*Hôtel Richelieu*, rue Saint-Augustin; l'*Hôtel d'Angleterre*, rue du Mail; l'*Hôtel du Bon La Fontaine*, rue des Saints-Pères, etc., etc.

En vérité, il est difficile de se faire une opinion

sur le confort des hôtels d'autrefois et leur prix, car chacun émet un avis différent, nous l'avons vu, à ce sujet. Nous avons noté à propos de Balzac, que sous Louis-Philippe, les prix des restaurants furent relativement peu élevés, ceux des hôtels ne devaient-ils pas varier suivant les voyageurs? L'*Hôtel du Bon La Fontaine*, qui abritait Emile Montégut lorsqu'il arrivait pour passer quelques jours à Paris, avec sa femme, sa servante et son panier de chats, ne demandait certes pas des prix très élevés à ses clients, sans quoi Montégut n'y fût pas revenu fidèlement à chacun de ses voyages?

Pour nous fixer, regardons le barême des *Frères Provençaux* relevé à l'Exposition des Enseignes l'an dernier (Bibliothèque Nationale). Ce barême était exposé à la porte du restaurant, on sait que celui-là jouissait d'une grande réputation.

| | |
|---|---|
| Tête de veau en tortue aux truffes. . . . | 3 fr. » |
| Un demi-poulet truffé. . . . . | 4 fr. » |
| Beefstake. . . . . | 1 fr. 50 |
| Choucroute. . . . . | 2 fr. 50 |
| Homard : 5 francs; un demi. . . . . | 2 fr. 50 |
| Alose grillée à l'oseille. . . . . | 2 fr. » |
| 1 bouteille de Beaune. . . . . | 2 fr. » |
| 1 bouteille de Château-Lafite. . . . . | 10 fr. » |

Charles Dickens ne nous emmène pas seulement

à Boulogne ou à Calais, mais en Italie, ce qui est plus intéressant, il traverse ainsi toute la France, et nous avons un récit plein d'humour et de drôlerie.

Toute la famille descend à l'*Hôtel de l'Ecu d'or*. Il ne nous dit pas où est cet *Ecu d'or :* sur la route de Chalon? car il se rend à Marseille avec sa famille, ensuite il passera en Italie, Gênes, etc... « La patronne de l'*Hôtel de l'Ecu d'or* est là, et le patron de l'*Hôtel de l'Ecu d'or* est là », et la femme de chambre, et aussi un gentilhomme en chapeau de toile cirée avec une barbe rouge, et encore dans la cour se promenant de long en large, M. le Curé. Tout le monde, sauf M. le Curé, est bouche bée, « devant la portière de la voiture ». Accueil des patrons de l'hôtel au courrier : « Mon courrier, mon brave courrier, mon ami, mon frère, etc.

« Le courrier demande si l'on a reçu sa lettre? Oui, oui.

« Les chambres sont-elles prêtes ? Elles le sont, elles le sont.

« Les meilleures chambres pour mon noble courrier... La portière est ouverte, attente émouvante. La dame de la famille sort. Ah! la délicieuse dame, belle Dame; la sœur de la dame de la famille sort :

« Grand Dieu! Mam'selle est charmante; premier petit garçon sort. Ah! quel beau petit garçon; première petite fille sort. Oh! mais c'est une enfant enchanteresse... Second petit garçon sort. Oh! l'exquis petit garçon, oh! la douce petite famille. On passe le bébé. Le bébé domine tout. Tout le ravissement se répand sur le bébé. Alors les deux nourrices débarquent et l'enthousiasme devient frénétique. Toute la famille est balayée au premier étage comme un nuage... Les chambres sont au premier étage, excepté celle des enfants, qui est une grande chambre hall avec quatre ou cinq lits au bout d'un corridor sombre.

« Les autres chambres sont larges et hautes », on y a installé deux lits drapés avec goût. Le salon semble « fameux ». Le couvert y est déjà mis pour trois, et les serviettes pliées en bonnet d'évêque. Il n'y a pas de parquet mais du carreau, « à peine de meubles ». Dickens remarque par contre, que les miroirs sont « en abondance », partout des globes recouvrent des fleurs artificielles, il y a aussi « beaucoup de pendules ». Quant au courrier qui voyage avec la famille, il s'introduit partout, stimule les hôteliers, surveille les lits, se fait abreuver pendant ce temps-là par le vin du patron — son frère — mais n'hésite pas le lendemain matin, à faire

diminuer la note qu'il trouve excessive, il n'oublie pas non plus de mettre dans la voiture « un paquet contenant du poulet froid, des tranches de jambon, du pain, des biscuits pour le déjeuner », c'est une bonne d'enfants ce courrier.

Ainsi voyagea Dickens sans nous dire où est situé l'*Ecu d'or*. En tout cas, avant Lyon. Il parle d'une belle cathédrale.

A Marseille, ils ne sont pas mal traités à l'*Hôtel du Paradis*, dans une rue étroite encadrée de hautes maisons. « Je suis retourné deux et trois fois depuis, à Marseille, écrit Dickens, par beau et mauvais temps... il n'y a pas de doute, c'est une sale et désagréable ville, mais la vue des hauteurs fortifiées, la vue de la belle Méditerranée avec ses ravissantes îles et ses rochers, est délicieuse. »

Ne quittons pas Dickens sans mentionner deux de ses lettres écrites de Paris, l'une en 1849 au Révérend Edward Tugart, l'autre à M. W. H. Wills l'année suivante. Voici la première : « On joue au cirque, un mélodrame appelé *La Révolution française*... à un autre théâtre, *Clarisse Harlowe* fait toujours rage. Plusieurs pièces en cours de représentation contiennent d'étranges portraits d'Anglais. Dans l'une, un domestique appelé *Tom Bob*,

qui porte un vêtement bien anglais, garni de dentelle d'or et dissimulant ses chevilles, accomplit véritablement de très bonnes choses... et j'ai vu un Lord-Maire à Londres, dans l'un des petits théâtres l'autre soir, fort bien vêtu d'une redingote de cocher (stage-coachman) avec l'ordre de la Jarretière, coiffé d'un chapeau à calotte basse et à larges bords, assez semblable à un balayeur. »

Dans la seconde lettre, Dickens a entendu Rachel au Théâtre Français : « Elle n'est pas aussi surprenante que quelques-uns de nos amis le supposent. »

# CHAPITRE V

## LES AUBERGES TRAGIQUES

Souvenir du Courrier de Lyon. — L'Auberge du Palais-Royal. — La Tête Noire. — L'Auberge de Peyrebeille. — Les Tueurs.

Les auberges sont souvent les témoins de crimes retentissants. Montgeron a vu les assassins du courrier de Lyon, et l'auberge de Peyrebeille a avalé (dit-on) dans son four, dix victimes pour le moins. Une auberge est un carrefour anonyme, le voyageur riche y passe, y tente le malandrin... y reste. Jadis ce genre de crime demeurait longtemps impuni, quelquefois même inconnu, des témoins de rencontre, des pays déserts, des campagnards qui tremblent? — Amen.

On ne peut s'attarder ici aux détails, il serait passionnant de le faire pour qui s'intéresse à la criminalité d'autrefois, histoires barbares, romantiques, immondes, bouffonnes : il y a de tout dans le crime. Nous en signalerons quelques-uns dont

les auberges furent véritablement le théâtre, à l'époque de Charles X et de Louis-Philippe.

## I

Mme Victor Hugo, dans son ouvrage : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* au cours de ce voyage à Saint-Point, dont nous avons déjà parlé, signale ceci (Hélas, les romantiques ne furent pas des historiens!) :

« A l'entrée d'Essonnes, M. Nodier fit arrêter devant la première auberge à droite.

— Déjeunons ici, dit-il, cette auberge aura sa place dans notre livre, c'est ici qu'on a pris Lesurques. L'assassinat du courrier de la malle de Lyon fut donc le sujet de la conversation du déjeuner. M. Nodier avait connu Lesurques, parla de cette victime de la faillibilité des juges avec une émotion qui fit venir les larmes aux yeux des femmes. »

On entend Nodier d'ici : aucun homme ne fut plus... imaginatif, n'arrangea mieux l'histoire au gré de sa fantaisie. Rien n'est moins prouvé aujourd'hui que l'innocence de Lesurques, dont la condamnation vint à point pour en faire une victime, avec complaintes, gravures populaires, etc..

à l'appui. On aimerait mieux voir pleurer sur le sort des pauvres Escoffion et Audibert, courriers

innocents, égorgés à Lieusaint par cette troupe de bandits.

Ceci dit, Lesurques (Nodier l'avait-il connu? il faudrait vérifier) ne fut pas pris à Essonnes, comme l'affirme l'auteur de la *Fée aux Miettes*, mais reconnu au bureau central de Paris dans l'antichambre du juge Daubenton, alors qu'il accompagnait son ami Guénot, dont il venait certifier l'identité (comment Lesurques, coupable, s'engagea-t-il dans ce guêpier? Il y fut entraîné

par Guénot). Dans la salle d'attente, les femmes Sauton et Grossetête, servantes d'auberge à Mont-

geron, remarquèrent Lesurques et son ami. (Elles-mêmes convoquées comme témoins pour l'assassinat du courrier de Lyon.) L'une d'elles dit à l'autre :

— Je t'assure que ce sont eux, j'en suis sûre.

— Il faut prévenir le juge, conseilla la seconde.

La femme Sauton entre d'urgence chez le juge, fait sa déposition, jure qu'elle reconnaît Lesurques pour le jeune homme blond « pâle de figure » qui a offert à Montgeron de payer la dépense en assignats chez l'aubergiste le soir du crime. Elle

reconnaît aussi le sabre « à poignée et à garde de cuivre à la houzarde, avec un fourreau de cuir noir », appartenant à un autre individu (Couriol), qui attend également dans la salle voisine. Ce sabre, trouvé sur le lieu du crime, avait servi à égorger le postillon Audibert, dont le corps avait été véritablement haché de coups.

Ces observations ne sont faites ici que pour montrer combien les romantiques traitaient avec fantaisie les événements qui leur étaient presque contemporains. Que dire des autres ?

Au reste, l'assassinat du courrier de Lyon eut lieu à une époque précédant de vingt ans celle qui nous occupe, si nous l'avons rappelé, c'est qu'il émut fortement l'opinion publique, longtemps après les jugements qui suivirent.

## *L'Auberge du Palais-Royal.*
## *L'Assassinat du Maréchal Brune.*

Ce fut le 24 juin que la population de Marseille apprit la défaite de Waterloo et la déroute de l'armée impériale. La région du midi — Avignon, Nîmes, le Comtat Venaissin — n'avait supporté que fiévreusement les Cent Jours. Waterloo alluma l'incendie. Des bandes de royalistes, unies à

d'autres bandes sans aveu parcoururent le pays, pourchassant les fédérés, ameutant sur leur passage les hameaux et les villes. Le Général Cassan qui commandait fut très vite débordé ; sentant le danger de cette réaction, voyant ses troupes insuffisantes, il demanda du secours autour de lui : il n'en obtint de la Drôme que le 30 août.

A Carpentras, la population tout entière, royaliste enragée (qui le croirait aujourd'hui?) avait planté le drapeau blanc, Marseille donnait l'exemple, et l'on commença d'assassiner. Les royalistes se groupèrent dans le Vaucluse derrière le major Lambot, officier de gendarmerie qui excita les esprits au lieu de les apaiser, et fut un des agents de l'insurrection qu'il aurait dû éteindre. Si ce major Lambot se fut rendu compte du danger où il courait, il eût peut-être évité à Avignon l'immonde tache de l'assassinat de Brune.

Quand on apprit le 14 juillet (par la circulaire

de Vitrolles) l'entrée de Louis XVIII à Paris, les violences éclatèrent.

L'armée et ses chefs, sans nouvelles, demeuraient attachés au gouvernement de l'Empereur, ignorant qu'il fût remplacé par celui du Roi. Les royalistes surexcités commencèrent de braver les soldats qui refusaient, avant d'en avoir reçu l'ordre, d'arborer la cocarde blanche. Quand les bandes qui se disaient royalistes, menées par le fâcheux Lambot, rencontraient des détachements de l'armée régulière, « les fusils partaient tout seuls ».

Vingt maisons furent livrées au pillage, on tuait les prisonniers, on jetait les cadavres dans le Rhône, nul n'était puni, la population protégeait les coupables.

C'est alors que le Maréchal Brune, général en chef de l'Armée du Var, *qui venait de sauver Toulon,* fut rappelé à Paris. Muni d'un passeport signé du marquis de Rivière qui commandait à Marseille, accompagné d'une escorte de quarante chasseurs du 14e dragons, et de ses officiers d'ordonnance, le Maréchal parvint à Aix sans encombre. A Aix, il renvoya (malheureusement) l'escorte, et arriva à Avignon avec ses seuls aides de camp. La population houleuse depuis Orgon,

manifesta ouvertement sa haine sur tout le trajet.

Et voilà un Français, un soldat sorti du rang, qui ne trempa jamais dans les intrigues, qui « n'eut d'avancement que sur les champs de bataille », que ses camarades nommaient *le premier grenadier de France*, qui se battit dans toute l'Europe, écrasa les Autrichiens à Vérone, les Anglais à Alkmaër, fut victorieux en Vendée, fit la campagne de Suisse, commanda en chef en Hollande, sauva Toulon hier des Anglais, voilà cet homme menacé et insulté dans son propre pays, par une poignée de scélérats.

On lui avait conseillé de s'embarquer à Toulon et de faire route par mer, mais Brune ne se connaissait pas d'ennemis, et d'ailleurs il ne croyait pas au danger, il n'y crut qu'à la fin, sa dernière heure venue... la preuve en est qu'il voyagea avec une suite bien propre à attirer l'attention, accompagné de ses chevaux, habillé de clair, coiffé d'un tricorne à plumes blanches avec tous ses insignes : rien de l'incognito.

Le Maréchal Brune avait quitté Toulon à trois heures du matin, il arriva à Avignon à onze heures, et se fit conduire à l'*Auberge du Palais Royal;* son intention était d'y déjeuner peut-être, en tout cas d'y relayer, et de repartir.

L'*Auberge du Palais-Royal* située alors place du Jeu de Mail (aujourd'hui place Crillon) a disparu. Fondée en 1770 par un aubergiste nommé Moulin, elle eut au début pour enseigne : *A la Ville d'Arles*. La prospérité vint, l'auberge arbora un autre nom et devint l'*Auberge du Palais-Royal*, mais lorsque le Comtat en 1792 fut réuni à la France, *Palais-Royal* parut trop aristocrate et se changea en *Palais-National*, puis avec « le Tyran », à nouveau, en 1807, *Palais-Royal*.

Moulin vivait encore, lorsque Brune en 1815 descendit chez lui, et s'il ne sauva pas le Maréchal, il faut lui rendre cette justice qu'il le tenta, et qu'il fit tous ses efforts pour le dérober aux assassins. Hélas ! quand les meurtriers vont en troupe, le cerveau s'excite, on l'a bien vu en 93, il semble que ces coquins soient mus par une sorte d'émulation, on veut faire mieux que le voisin, se montrer plus sanguinaire. Chacun d'eux pris à part, les assassins de Bailly et du général Ramel les eussent-ils lapidés avec un tel acharnement ? Non, il faut un public à ces brutes.

Donc le Maréchal Brune seul, devant l'*Auberge du Palais-Royal* attendait dans sa voiture que ses chevaux fussent prêts. Le malheur voulut qu'un camarade, officier qui avait servi sous les ordres

de Brune, fut présent et reconnut son chef. Le bruit courut aussitôt que Brune était là, dans sa voiture, quelle aubaine! La foule s'amasse, se met à murmurer, un quidam imbécile s'écrie : *Admirez l'assassin de la Princesse de Lamballe!* le major Lambot prévenu de la présence de Brune s'agite et fait demander les passeports du Maréchal. Pourquoi?

Brune était son supérieur hiérarchique. Lambot devait connaître l'ordre auquel Brune répondait, et avant tout, aller le saluer, mais au lieu de se déranger, il *envoie chercher ses papiers* — perte de temps qui a vraiment l'air d'être préméditée — mais... il faut s'attendre à tout de la part des imbéciles, même à l'inconscience. Pendant que l'on remet les papiers à l'estafette, qu'on les porte à Lambot, la foule grossit. Le préfet, un nouveau venu, encore ignoré de ses administrés, visiblement inquiet, ne songe pas à faire garder l'auberge militairement, il n'a qu'une idée en tête : que le Maréchal parte sur l'heure. Peut-il partir sans ses papiers? Lambot les examine.

« Je les enverrai aussitôt reçus, par un courrier, dit M. de Saint-Chamans (le préfet), partez tout de suite. » Il est pressé cet homme, il sent venir l'orage, il devine que tout est à craindre.

On s'incline devant l'ordre du préfet, le postillon enlève ses chevaux, la foule s'écarte, la voiture s'éloigne.

A la porte d'Oulle, le chef de poste réclame les papiers (que Lambot continue d'examiner), le Maréchal ne les a pas, on lui fait rebrousser chemin, revenir à l'auberge : il est perdu.

En vain, à l'*Auberge du Palais-Royal*, le pousse-t-on dans la maison, en vain Moulin en fait-il fermer les portes. Avec des madriers et des barres de fer, la foule en aura raison. En vain claquemure-t-on le Maréchal Brune dans une chambre (la chambre nº 3), tout est désormais inutile, les meurtriers que la foule encourage, entourent la maison, grimpent sur les toits, se faufilent au travers des lucarnes. Mais où est donc la garde? Où sont les gendarmes? et la police? et le préfet? et le Gouverneur de la Place? Brune, au moins peut-il se défendre? Non, on lui a retiré ses armes.

Le voilà seul, devant une armée de vociférateurs, fous, sanguinaires éperdus.

Entre temps, l'officier est revenu avec les papiers du Maréchal.

« Je vous remercie, ils sont bien en règle, vous pouvez partir. »

Partir? Brune ne quittera l'*Auberge du Palais-Royal* que mort.

Là-haut dans cette chambre que l'orage populaire secoue, il est calme, il commence d'écrire à sa femme une lettre, qu'il ne peut achever. Autour de lui, dans les couloirs, sur la place, il n'entend que cris de mort. *Nous voulons sa tête, Au Rhône, A l'assassin,* etc..., etc. On a vu de son écriture pendant ce temps, elle est ferme, rien ne tremble en lui. Pourtant quelle mort affreuse attend ce soldat!

Tout à l'heure, il demandera à Mme Moulin une bouteille de Bordeaux et ses pistolets, restés dans sa voiture; il préférerait en finir tout de suite, plutôt que de tomber vivant aux mains de cette canaille. C'est trop tard encore, c'est *toujours* trop tard : les assassins sont dans la chambre. Brune les regarde, s'avance vers eux, et comme ils l'accusent stupidement encore du meurtre de la pauvre Lamballe, il se décide à répondre. « J'étais ce jour-là à l'armée, à plus de soixante lieues de Paris. » Mais Fages le taffetassier reprend : « Tu mourras », il tire sur Brune, le manque, alors un autre homme, nommé Guindon, portefaix, gourmande Fages : « Tu l'as manqué, c'est mon tour, je vais te montrer comment il faut faire », et en effet, sous les

yeux de l'autre, il vise Brune dans le dos, et le tue.

Aussitôt mort on le dépouille, on lui arrache le sabre attaché à sa ceinture, les assassins se montrent au balcon portant ses habits pour recevoir les applaudissements de cette foule stupide, qui se réjouit, les acclame, « hurle de joie ». Encore une fois, où sont les « autorités » ? Nulle part. N'auraient-elles pu, éviter cette tuerie? Hélas ! le préfet a voulu se manifester : on l'a fait taire, le maire a tenté de défendre l'auberge, il paraît que la foule a « mal pris la chose » (comment, on la suspecte? quelle injure!) On a donc renvoyé les gendarmes plus loin, assez loin pour les rendre invisibles et... manchots. Voilà du courage.

Les assassins ne s'en tinrent pas là. Quand le Maréchal fut mort, les « autorités » apparurent, firent assembler quatre planches, et transporter son corps au cimetière pour l'inhumer. Alors la foule *reçint*, attaqua le convoi à vingt-cinq pas de l'auberge, ouvrit le cercueil, en arracha le corps, et le traîna sur le pavé par les pieds jusqu'au pont de la Barthelasse, en dansant au rythme du tambour. Arrivé au milieu du pont, on jeta le corps dans le Rhône, chacun déchargeant ses armes sur lui.

Mais le Rhône rejeta le corps de Brune entre

Tarascon et Arles. Or, les bouchers qui l'avaient tué et profané, revinrent encore pour éviter qu'on ne l'enterrât, gardèrent nuit et jour ses restes sur la grève, voulant, disaient-ils, qu'ils fussent « la proie des oiseaux carnassiers ». On ne peut rien rêver de plus immonde que toute cette affaire.

Enfin, il y eut un bon Samaritain. Un homme, nommé Balandier, profita de la nuit, aidé de M. Laugier de Chartrouse, pour faire enterrer ce qui restait du Maréchal Brune. Sa femme fut prévenue. Elle fit transporter la dépouille de Brune au château de Saint-Just, dans un caveau provisoire, et « jura qu'il resterait là jusqu'au jour où il serait vengé ».

Vengé ? Pouvait-il l'être ? Il faudrait connaître toutes les formes de la lâcheté humaine pour se rendre un compte exact des difficultés que rencontra la Maréchale, lorsqu'elle voulut retrouver les assassins. D'abord on fit courir le bruit que Brune s'était suicidé, il y eut des faux témoins : ils ne sont pas chers. Mais la blessure se trouvait dans le dos ? Qu'importe ? un chirurgien (celui qui avait constaté la mort) laissa s'accréditer cette version. On l'adopta si bien « en haut lieu », que le major Lambot écrivit après la tuerie de l'*Auberge du Palais-Royal* au Ministre de la Guerre pour

lui annoncer la mort du Maréchal, ces simples mots : *J'ai une désagréable nouvelle à vous annoncer.* La terreur immobilisa les recherches : magistrats, témoins, jurés, personne ne voulait rompre le cercle de silence, dans lequel les assassins enfermaient le pays.

L'instruction qui eut lieu après le meurtre fut faite si légèrement que l'on négligea le témoignage de Moulin, l'aubergiste présent au crime du 2 août 1815, alors qu'il pouvait donner de si utiles renseignements. Pendant que l'enquête se poursuivait mollement, le temps passait, les coupables se sentaient oubliés, on n'en soupçonnait que deux, il y en eut bien davantage.

Enfin, en juillet *1820*, la Chambre des Mises en accusation de la Cour de Nîmes reconnut l'assassinat du Maréchal Brune, le vol et le pillage qui suivirent, et déclara coupables Fages le taffetassier et Guindon, le portefaix. Malheureusement pendant toutes ces longueurs, Fages était mort, et Guindon en fuite. Six ans après le drame de l'*Auberge du Palais-Royal*, l'affaire fut portée devant la Cour de Riom, crainte de voir se renouveler les efforts faits jadis auprès des magistrats, par la séduction ou la menace, afin d'obtenir le silence. Dupin l'aîné plaida pour la Maréchale qui

Le docteur Castaing.

fut présente à toutes les audiences en grand deuil. *Les soldats lui présentaient les armes :* pauvre compensation. La Cour de Riom condamna Guindon contumace à mort, mais Guindon, malin, n'est jamais revenu : le Maréchal Brune n'est pas vengé.

En 1837, Stendhal descendit à l'*Auberge du Palais-Royal,* devenue alors un *hôtel.*

Le décrotteur, tout en brossant les habits de Stendhal, lui rappela le drame répugnant qui s'était passé là en 1815. « Le maître de la maison ne veut plus qu'on en parle », dit l'homme, mais il offre à Stendhal un cicerone, c'est Jean, le domestique : « Il vous fera tout voir. »

Stendhal, dont on connaît la curiosité, suit cet homme. Il entre dans une chambre dont le parquet est couvert de puces. Il écrit : « Oserai-je avouer que cette saleté a augmenté mon horreur pour l'action à laquelle je songeais? Je voyais plus clairement la grossièreté des assassins. »

Stendhal avait connu le Maréchal à Méry, alors exilé par l'Empereur; il se souvint que Brune avait six pieds de haut, et des traits fort imposants.

## *L'Auberge de la Tête Noire, 1823.*

Il est émouvant de la voir encore debout, du moins de voir son nom sur une bâtisse qui s'élève au débouché même du pont de Saint-Cloud. Nous savons bien que l'ancienne *Tête Noire* fut détruite en 1871, l'immeuble qui le remplace porte, hélas! l'empreinte de son époque : 1874. C'est une maison couleur de savarin mal cuit, ornée de vilains ornements, mais son enseigne est la même. Accrochée au balcon du premier étage, une tête de nègre rit au fond d'un plat d'or. Sur un morceau de marbre on lit la date de la fondation : 1750, près de deux siècles.

Aujourd'hui, l'auberge devenue un hôtel (en 1874 cela « faisait plus riche ») n'a, je vous le jure, rien de sinistre, de tragique, ni de mystérieux... Il annonce un dancing au premier, au rez-de-chaussée une civette, et de la bière de Mutzig à tous les étages. Les dimanches et fêtes on y danse; à perpétuité les orchestres, les phonographes et les jazz l'entourent de leurs flons-flons.

Or, en 1823, un jeune homme mourait dans l'*Auberge de la Tête Noire*, empoisonné (dit-on)

par son meilleur ami, le docteur Castaing. De fait, toutes les présomptions furent contre le docteur, les alibis qu'il donna reconnus faux, ses récits mensongers, des preuves terribles l'accablèrent : une seule manqua, mais elle est capitale, l'absence de toxiques à l'autopsie dans les viscères du mort. Voici cette histoire :

En 1821 vivait à Paris, un jeune médecin ambitieux, travailleur, mais gueux comme Job. Ses beaux cheveux blonds, ses yeux bleus plaisaient aux dames, qui trouvaient au docteur « bon air ». Il plut de la sorte à une de ses clientes, jeune veuve, chargée de trois enfants, qui devint sa maîtresse et vécut avec lui. Les conséquences de cette union ne se firent pas attendre : deux nouveaux enfants naquirent, en même temps que de sérieux embarras d'argent. Avec peu de clients et beaucoup de dettes, le docteur était constamment gêné. Clichy le menaçait, sa vie devint bientôt un véritable problème.

Castaing, dans sa détresse, avait su toutefois se créer d'agréables relations, la famille Ballet dont les deux fils, Auguste et Hippolyte, étaient devenus ses amis les plus intimes.

Garçons délicats, sans doute phtisiques, qui à la vérité, présentaient tous les symptômes du mal.

Auguste, l'aîné, menait, paraît-il, une vie dissipée. Hippolyte, plus cultivé, plus souffreteux aussi, passait pour sédentaire.

On disait la famille riche, elle l'était sans doute puisque chacun des fils eut pour sa part, douze mille livres de rente à la mort de ses parents, sans préjudice de celle d'une demi-sœur Mme Martignon.

Le père et la mère des deux garçons moururent bientôt, à cinq mois de distance : on mourait vite dans cette famille. Peu de temps après, Hippolyte, le plus jeune fils, soudain cracha le sang. Se sentant menacé de la maladie qui avait emporté sa mère, il voulut écrire son testament. Il le confia au docteur Castaing. Ce testament favorisait Mme Martignon au détriment d'Auguste, le frère aîné.

Cependant Castaing s'attachait de plus en plus à Hippolyte, l'accompagnait quand il le pouvait, le soignait avec une sollicitude rare. Il ne sut éloigner de lui la mort, Hippolyte s'éteignit dans les bras de son docteur, le 3 octobre 1822.

Après cette mort, l'existence de Castaing changea, ses dettes disparurent, sa vie devint plus large, il plaça même de l'argent pour la première fois de sa vie (le bruit en courut...). C'est alors que l'on affirma dans l'entourage de

Mme Martignon et d'Auguste Ballet, que l'opulence toute neuve du médecin venait de la vente du testament d'Hippolyte, bref que Castaing aurait remis le testament du frère mort au frère vivant pour le détruire, annulant ainsi l'héritage de Mme Martignon, et s'adjugeant tout naturellement la plus grosse part.

Quoi qu'il en soit, l'intimité d'Auguste et de Castaing devint chaque jour plus étroite, Auguste suivant fidèlement les conseils médicaux de son ami, qu'il tenait pour excellents.

Le 29 mai 1823, vers la fin du jour, on vit les deux inséparables descendre à Saint-Cloud des « voitures publiques », entrer à l'*Auberge de la Tête Noire* et demander une chambre à deux lits. Cornouailles l'aubergiste leur en désigna une. Le lendemain, ils se promenèrent ensemble toute la journée. Rien de singulier à cela.

Saint-Cloud, en 1823, était un bel endroit solitaire avec des eaux, un parc délicieux, ses rives ignoraient encore les cheminées d'usines et le noir de fumée qui les déshonorent aujourd'hui, on pouvait enfin s'y promener avec beaucoup d'agrément.

Le 30, Castaing et son ami commandèrent en rentrant à l'auberge un demi-litre de vin chaud.

Le docteur y ajouta de la cannelle, du sucre, et un filet de citron, mais le breuvage parut trop amer à Auguste qui en but peu. Il ne dormit pas cette nuit-là, se montra agité, fiévreux, se plaignit même de coliques. Au matin, ses jambes étant enflées, il resta au lit.

Castaing, lui, décampa à quatre heures du matin, au grand étonnement des domestiques qu'il réveilla : il lui fallait absolument, disait-il, changer d'air, se dégourdir les jambes. Il se les dégourdit jusqu'à huit heures, après quoi il rentra, et fit boire séance tenante une tasse de lait froid à Auguste, toujours geignant. Dès qu'il l'eut bue, le malade se mit à vomir, et Castaing, qui décidément ne tenait pas en place, sortit de nouveau.

Cependant, Auguste allait de mal en pis. Castaing fut bien forcé de se rendre à l'évidence : lorsqu'il rentra, son ami était au plus bas, et réclamait un second médecin. On fut quérir le docteur Pigache qui n'arriva qu'à onze heures, et se montra tout de suite fort inquiet. Le nouveau venu voulait des précisions. — Quand ? à quelle heure ? qu'avait-il bu ? et en somme que supposait son honorable confrère ?

— C'est le choléra-morbus, déclara Castaing.

En dehors de cette opinion, il n'en avait pas d'autres et pour des précisions, il n'en donna aucune.

Le docteur Pigache, fort ennuyé, ordonna des soins urgents que l'on n'exécuta pas, revint deux fois, prescrivit une potion calmante. Mais quand le malade reçut des mains de Castaing cette potion calmante, il la but et mourut.

On examina son corps, on remarqua que les membres en étaient étrangement crispés, et que des taches bleutées le marbraient. On commença de murmurer que la mort d'Auguste Ballet n'était pas naturelle.

Non sans raison, la sœur du mort, dépossédée, fut la plus acharnée à déclarer cette mort suspecte. Elle accusa simplement Castaing d'avoir empoisonné son frère Auguste. Pourquoi l'eût-il fait? Elle répondit : Pour en hériter. Et de fait, un testament nouveau existait, écrit tout entier de la main du mort, instituant son ami le docteur, légataire de ses biens. La mort d'Auguste faisait donc de Castaing un homme riche, alors qu'il tirait, comme l'on dit, le diable par la queue depuis nombre d'années.

Bref, le beau docteur fut arrêté : son cas parut mauvais. On l'interrogea, il devint plus mauvais

encore, lorsque l'on apprit qu'au lieu d'aller à deux reprises, comme il l'avait affirmé, se promener dans la campagne le matin du 30 mai, il était bel et bien parti pour Paris, acheter de l'acétate de morphine.

— Que voulez-vous en faire? lui demanda M. Chevalier, le pharmacien qui le lui vendit.

— Tenter certaines expériences sur des animaux, répondit Castaing.

Aux magistrats, il répéta qu'il comptait empoisonner les chiens, chats, rats et souriceaux qui empêchaient son cher Auguste de dormir. Renseignements pris, il n'y avait ni chats, ni rats dans l'auberge, très silencieuse pendant la nuit.

Les contradictions du docteur, ses hésitations, ses mensonges, donnèrent à penser au juge d'instruction ; les magistrats acquirent très vite la conviction que le docteur avait empoisonné son ami. On fit l'autopsie du pauvre garçon, *on ne trouva aucune trace de poison*. Mais Castaing savait bien que les poisons végétaux ne laissent pas de trace. Alors ?

Alors, est-on jamais sûr de rien ? On sut néanmoins que le bon docteur avait acheté dix graines d'acétate de morphine (toujours) quinze jours avant la mort d'Hippolyte, le premier frère. Cette

rencontre sembla fâcheuse, et Castaing fut accusé derechef d'un double meurtre.

Il est certain que tout accablait cet homme-là, pourtant que de maladresses il commit !

N'est-ce pas *une lourde faute* lorsqu'il veut se rendre en cachette à Paris, de réveiller les domestiques de l'auberge pour se faire ouvrir les portes à quatre heures du matin ? Et de changer subitement son train de vie, alors qu'il est soupçonné d'avoir détruit un testament qu'on lui a payé cent mille francs ? et d'acheter du poison chez un pharmacien lorsqu'il en possède chez lui, *dans son laboratoire*, puisqu'il étudie avec passion la toxicologie dont il a fait — on l'a bien vu — sa spécialité ?

Castaing fut donc arrêté. Dans sa prison, il fit d'abord le fou, prétendit jeûner... mais recouvra subitement la raison. Il s'en servit pour commettre de nouveau dix maladresses, comme d'écrire au pharmacien des lettres anonymes pour l'engager à se taire quand on l'interrogerait, à sa mère, etc., tout cela sous le couvert d'un détenu qui remettait bien entendu, ses lettres au magistrat. Castaing n'avait pas deviné que le détenu jouait auprès de lui le personnage bien connu du « mouton ».

Berryer défendit le docteur Castaing, dont le beau physique attira dans la salle la sympathie du public féminin. La voix de Berryer eût sauvé le docteur s'il avait pu l'être, mais tout l'accabla. Il fut condamné à mort.

Dès qu'il entendit sa sentence, Castaing se mit à parler. Après les avocats, c'était bien son tour, on ne le contraria pas. « Je saurai mourir », s'écria-t-il. Ensuite, il s'adressa aux mânes des amis qu'il avait envoyés au Paradis, fit une apostrophe aux jurés :

— Vous avez voulu ma tête : la voilà!

Aux jeunes stagiaires :

— A vous qui avez suivi les débats de ce procès, vous êtes jeunes comme moi. Je vous invite tous à mon exécution. Venez voir couler mon sang, etc.

Cet intolérable bavard se pourvut en cassation, son pourvoi fut rejeté. On tenta de faire croire que Castaing était un nouveau Lesurques... que l'on allait guillotiner un innocent.

Ces fariboles tombèrent d'elles-mêmes, quand on apprit par le bourreau que le docteur avait avoué sa culpabilité à l'abbé Montès, au moment de gravir les marches de l'échafaud.

## *L'Auberge de Peyrebeille, 1831.*

Elle est si célèbre, elle a un tel renom de sombre drame, qu'il est bien difficile de dégager de toutes ces légendes, la vérité. M. Bouchardon s'y est appliqué. Sa version doit être la bonne, car elle s'appuie sur l'instruction du procès. Celui-ci fut tardif ; l'impunité dont jouit le repaire fameux ne dura pas moins de vingt-cinq ans. Toutefois, on ne sut jamais le nombre des victimes enfouies à Peyrebeille de 1815 à 1831 par les soins d'un trio d'aubergistes qui dévalisaient les voyageurs, les égorgeaient, les assommaient, les faisaient même cuire (a-t-on dit) dans un four. Cette dernière accusation est-elle exacte ? Lorsque de pareilles histoires circulent dans une région, chacun veut ajouter à l'horreur.

Les faits principaux sont acquis : les vols et les assassinats commis dans l'auberge de Peyrebeille, et aussi la disparition totale de quelques-unes des victimes. Or, il y eut dans cette auberge de malheur, il y a encore (car elle est toujours debout), deux énormes fours, l'un dans la cuisine, l'autre dans une salle à la suite. Ces fours, certes, peuvent bien servir à cuire le pain dans un endroit

perdu, où il faut, sans plaisanterie macabre, vivre des ressources que l'on a sous la main, mais l'imagination populaire s'empara de ces fours, on prétendit qu'ils avaient servi à cuire des enfants et des colporteurs. — Que répondre à cela? Il n'est pas impossible, en effet, que las de creuser des fosses dans la campagne, où chacun pouvait les surprendre, ou de précipiter comme ils le firent aussi, leurs clients dans l'Ardèche ou dans l'Allier, les aubergistes de Peyrebeille se soient servis de ces fours, immenses mâchoires ouvertes comme celle de l'ogre, et prêtes à toute heure du jour et de la nuit.

*
* *

Dans un pays sinistre, sur un haut plateau désert et pelé, où le vent tournoie autour de maigres buissons et de cailloux jaunes, on aperçoit encore aujourd'hui l'auberge de Peyrebeille. « Elle ressemble plus à un fortin ou à une redoute qu'à un honnête logis »... et quelle contrée abandonnée, quelle solitude aride, sans autre vue que celle des plateaux et des plateaux encore, sans même la douceur de l'ombre, sans un ruisseau.

L'auberge fut construite dans cet endroit choisi,

à proximité de la route de Viviers à Clermont, mais loin de tout voisinage, par Pierre Martin dit *de Blanc*, ancien métayer affirment les uns, ancien forain assurent les autres. Il avait quelques sous et s'établit là en 1808, avec sa femme, une forte mégère, Marie Braysse, et son domestique

Rochette, gaillard en forme de brute, pour lequel Marie Braysse avait des bontés.

Les trois individus comptaient « tenir auberge » dans ce pays, qui était le leur, la maison contenait cinq chambres dont les portes ne fermaient pas, et un fenil au premier étage : le seul. On y accédait par un escalier raide comme une échelle. En bas, trois salles, dont la première servait de cuisine et contenait le four, la seconde destinée aux hôtes de marque qui honoraient ce coupe-gorge de leur présence, la troisième avec son

second four prolongeait les deux autres. Il y avait aussi des écuries accolées à la maison. Tel était le décor. Il est posé en 1808, et le pays des Cévennes n'a guère changé depuis, on en peut traverser de nos jours des régions entières, sans rencontrer âme qui vive. Il en était de même au temps de Tilsitt. Mais alors, peu de clients sur la grand'route, de rares muletiers, des cheminaux... quelquefois une voiture de poste : l'aubaine. Les voyageurs qui s'arrêtaient à Peyrebeille venaient souvent de très loin, s'ils disparaissaient à jamais, on ne s'en apercevait que longtemps après ; et comment les identifier dans ce pays perdu? ajoutez à cet isolement, la neige en octobre, et des loups à volonté.

On a dit que Martin, en faisant construire sa maison projetait les guets-apens et combinait les chausse-trapes, n'en croyons rien, l'occasion dut le tenter plus tard, joignez que c'était un bandit. Mais il serait puéril d'imaginer qu'il fit construire des murs épais pour étouffer les cris de ses victimes, des fenêtres étroites pour se garantir de la curiosité des passants, des fours pour y rôtir son monde. Non, songeons plus simplement que dans cette région où les hivers sont tôt venus, il faut de grosses cheminées, des murs épais, une

maison basse, qui donne peu de prise au vent.

Martin fut d'abord bien considéré aux alentours, il était propriétaire, c'est un titre, en outre, ne faisait-il pas élever ses filles au couvent de la ville ? A la vérité, on ne reproche rien de positif à Martin avant 1815. Mais déjà à cette époque, des bruits courent sur l'auberge du plateau... on murmure sans accuser; sur la route, avant 1815, on détrousse les passants du côté de l'auberge. Des voyageurs ont disparu... un jour un marchand, israélite, riche cela va de soi, va loger garni de doublons chez Martin, dit *de Blanc* et... on ne le revoit plus. Sa famille le cherche en vain.

Or, le jour de l'arrivée de cet homme à Peyrebeille, un autre homme nommé Mialhe vint frapper, lui aussi à la porte de Martin ; Marie Braysse, fort en colère l'expulsa, il était donc importun, pourquoi ? Mialhe, un malin, au lieu de déguerpir comme on l'en priait, se cacha dans le foin du grenier, et la nuit entendit à côté assommer un homme. Un autre témoin vit creuser une fosse. A un troisième, l'aubergiste proposa un cheval qu'il avait à vendre, d'où venait-il ce cheval ? Tous ces faits ne furent connus que petit à petit, car il n'y eut ni recherches, ni plaintes. Le trio de Peyrebeille put dévaliser son mort en paix.

Le danger pour Martin fut dans les rares passants qui pouvaient lui demander l'hospitalité justement *lorsqu'il s'apprêtait à tuer*. C'est incommode. Le matin de la mort du Juif, un homme nommé Palhès — précisément celui à qui l'aubergiste avait proposé le cheval — entre dans la maison. Le carreau du sol est inondé d'eau, cela le frappe, cet homme. Voyant son étonnement, les trois bandits se regardent, la mégère apporte une cuillère de bois baignant dans l'eau bouillante — que veut-elle en faire? échauder le visage du patient pour l'étourdir?

On interroge Palhès : « As-tu dit que tu venais ici? — Parbleu! tous les miens le savent... » Les complices s'écartent : c'est un coup manqué, et la femme rentre sa cuillère à pot.

Vous pensez bien que Palhès ne souffla mot de cela. Il a échappé une fois, c'est bon, mais s'il faisait mine de soupçonner quelque chose, il pourrait s'en repentir, donc il se tait.

A quelque temps de là, un nommé Bonnefoy revenant avec un ami du village de Montpezat pendant la nuit, rencontra l'aubergiste de Peyrebeille et son valet menant deux bœufs attelés, les deux hommes à cheval, avisent le convoi, et machinalement regardent dans la voiture. Qu'y

Phot. Margerit-Brémond.

Le four de l'auberge de Peyrebeille.

voient-ils? un cadavre. Sur le pas de la porte de l'auberge, la Marie guette, elle leur fit signe en souriant, sourire engageant : « Venez donc vous coucher, la nuit est froide. »

— Grand merci — les hommes courent encore.

Aucun de ces faits ne fut dénoncé avant le procès, et Martin, dit *de Blanc* de continuer sa besogne et de s'enrichir. La dot de ses filles s'arrondissait, on leur mettait de côté les meilleurs bijoux, l'aînée justement se montrait coquette, elle aurait une corbeille de princesse.

En 1826, un nommé Michel Hugon est assailli par les aubergistes de Peyrebeille. L'affaire est racontée diversement. Les uns disent qu'il y eut agression sur la grand'route, que Hugon se défendit, jeta du tabac dans les yeux de Martin et s'enfuit. Les autres, que Hugon revenant de la foire de Saujac, reçut près de l'auberge un coup de pioche du patron. A ses cris, le domestique Rochette accourut pour achever Hugon. Mais Hugon échappa aux deux hommes, se sauva en sang dans la nuit, c'est un muletier qui le ramassa : encore une fois tout le monde se tut.

Jean-Baptiste Bourtoul, le 1er septembre 1830, en allant à la foire de Langogne acheter des

moutons, reçoit un coup de couteau de l'un des deux associés qui le menace. Jean-Baptiste donna tout son avoir (cinq cents francs) pour que les bandits s'en tiennent là.

C'est Rose Bastidon qui dans l'ombre du grenier à foin de Peyrebeille (toujours le grenier à foin), entend discuter la famille Martin : « Où mettra-t-on le mort ? dans le fossé ? justement la terre y est fraîchement remuée. » A ces arrangements de famille succèdent les cris de l'homme que l'on égorge, mais Rose Bastidon, tout comme les autres, se tait. La liste déjà respectable, s'allongea avec d'autres victimes : un vieil intendant qui s'est vanté à la veillée de rapporter trois mille francs, est égorgé pendant la nuit et... toujours un témoin providentiel est là, ignoré des Martin ou connu d'eux peu importe, il ne parlera pas, et s'il parle... Cette fois-ci le témoin se nomme Vincent Boyer, sa déposition à l'audience sera écrasante, et fera taire un instant Me Croze, l'avocat des Martin.

Parmi les victimes, on mentionna aussi jadis un hobereau du pays d'alentour, égorgé et dépouillé d'un coffret de diamants, un bijoutier de Lyon, un jeune « rapin », élève de Gros, un père et ses deux enfants rôtis dans le four... mais la liste officielle déjà assez longue, est close par

l'assassinat du paysan Enjolras qui fit enfin découvrir les coupables. Une fois ceux-ci coffrés, tous les crimes précédents, comme d'habitude, furent dévoilés.

Enjolras, vieil homme égaré près de l'auberge un jour de foire, ayant perdu sa génisse nouvellement achetée, la chercha... s'attarda, coucha à Peyrebeille : ne s'en releva point.

On porta son corps trois ou quatre jours après à dos d'âne, sur une roche haute qui surplombait l'Ardèche, on le poussa, il tomba au fond du gouffre ; on le poussa *mort*, il avait à la tête une plaie profonde, et l'un de ses genoux brisé par une barre de fer.

Cette fois les assassins rencontrèrent pendant le transport de leur funèbre voyageur, un homme nommé Laurent Chaze qui parla : c'est le premier. Ayant vu Laurent Chaze, et craignant d'être pris, les bandits revinrent sur la place, garnirent d'argent les poches de leur mort, et lui brisèrent l'autre genou : ils voulaient faire croire à un suicide, et pensèrent que l'on dirait « l'homme s'est rompu les os en tombant », mais les médecins eurent tôt fait de voir que la plupart des blessures avaient été faites sur un homme en vie.

On arrêta donc Martin et Rochette, et bientôt

aussi la mégère, alors tout se dévoila. Les filles de Martin, mariées, ne furent pas mises en cause. (Quelle aimable surprise pour les gendres, s'ils ne se doutaient de rien?)

La défense de Martin fut confiée à Me Croze.

En lisant les débats de cette affaire, on est frappé de voir quelles étonnantes prérogatives donne la profession de défenseur d'assises. Voici un avocat qui plaide une détestable cause, cette vérité première ne fait de doute pour personne, la salle est encombrée de témoins à charge, tout accuse, tout accable son client.

Que fait-il cependant? *Il accuse* les témoins : c'est magnifique. Nous savons bien que c'est une mode. Que l'on nous permette de la trouver singulière. De Vincent Boyer, témoin du meurtre de l'intendant, Me Croze dit : « Ne voyez-vous pas que ce témoin jeune et valide, s'est déshonoré en laissant égorger à côté de lui un voyageur sans défense? Vincent Boyer, vous n'êtes pas un honnête homme! » (Le moment n'est-il pas mal venu pour cette homélie?)

Quant à Laurent Chaze, le chemineau à qui l'on doit l'arrestation des bandits de Peyrebeille, Me Croze le flétrit avec quelques épithètes bien placées, un beau geste : « Laurent Chaze! quelle créance accordez-vous à ce mendiant, qui par unique paresse vit de la charité publique? » Enfin, pour l'amour de son client, Me Croze abreuve d'injures tous les témoins, encore une fois c'est une mode parmi les avocats... de second ordre il est vrai. Elle finira par dégoûter les honnêtes gens de perdre leur temps, en l'honneur de Thémis.

Enfin, les trois aubergistes de Peyrebeille furent condamnés à avoir la tête tranchée.

On dressa l'échafaud suivant la bonne tradition de ce temps sur le terrain du crime, et les bois de justice s'élevèrent en face de l'auberge de Peyre-

beille. Devant la porte où tombèrent tant de victimes, trois cercueils furent préparés.

Une foule énorme couvrait le plateau. Elle était venue des coins les plus reculés, et aussi du Gard, de la Lozère, du Rhône, de la Haute-Loire, apportant des provisions pour le souper.

Quand tout fut fini, on démonta l'échafaud, et les gars de ces pays avec les filles, se mirent à danser.

## *L'Auberge des tueurs, 1834.*

Gaillac est une petite ville quelconque bâtie sur les bords du Tarn. La rivière y est encaissée, le site sauvage, les quelques maisons en briques roses de la rue Solférino, les arcades sombres de la rue Thiers, et surtout l'étrange fontaine du Griffon, donnent à la ville un aspect un peu archaïque, et beaucoup de grâce.

Toutefois, on la traverserait sans s'y arrêter, et l'on n'en éprouverait que peu de remords, si l'on ne songeait qu'elle fut, voici près de cent ans, le théâtre de crimes atroces.

Bien qu'elle se glorifie aujourd'hui de compter plus de sept mille âmes, on a peu de peine à se figurer Gaillac telle qu'elle était autrefois, avec

ses vieilles maisons de guingois, ses rues noires, ses rares quinquets qui trouent à peine le nuage d'isolement et de silence, dans lequel elle s'endort la nuit venue. Quel isolement! L'hiver les brumes du Tarn l'entourent, repoussent le curieux près de son âtre, derrière ses volets clos. Gaillac gît à huit cents kilomètres de Paris, à vingt kilomètres d'Albi; en 1834 rien, sauf de rares diligences et le courrier, ne la reliait au reste du monde.

Or, il existait en ce temps-là dans la ville, une mauvaise auberge tenue par les époux Espaillac, et leur servante Anna Julia. Etait-ce une auberge? Certes, l'on y logeait, comme on dit « à pied et à cheval », mais cette masure sinistre tenait plutôt de lieu de rendez-vous à toute la pègre lépreuse du département, gens de sac et de corde, forçats évadés, repris de justice, tire-laine de tout poil. La bande s'y réunissait, sous le prétexte de boire et de manger, bien plutôt pour se toucher la main, et combiner ensemble les mauvais coups. La réputation du taudis d'ailleurs, était faite : les gens du voisinage, honnêtes ou non, vivaient dans la terreur de cet antre sinistre d'où le passant portant sacoche ne sortait pas vivant, même au plein de la journée. Pour les petites affaires, le fretin,

la femme Espaillac réglait, disait-on, les querelles, le couteau à la main... même sort incombait à tous les voyageurs. Hélas!

Il y avait beau jour que le public avait baptisé cette caverne « auberge des tueurs », la ville entière en soupçonnait l'horreur; la police ne pouvait l'ignorer, ni les gendarmes, ni les magistrats du pays, mais Thémis sommeillait : pareille aventure arrive, moins loin encore.

Or, le 25 janvier 1834 un triple crime fut commis à Gaillac; le ménage Couture et sa servante furent égorgés chez eux. On releva sur les trois victimes la trace de cinquantre-trois blessures, ce qui donne une moyenne d'au moins dix-sept coups par patient. Le crime rapporta quinze mille francs or, bijoux en sus aux quatre malandrins, car il y en eut quatre.

Un enfant de sept ans (une fille naturellement, leur œil est étrangement plus vif), qui sortit un instant cette nuit-là, vit passer trois des assassins et les reconnut ensuite : on les arrêta, on arrêta aussi la servante de l'*Auberge des tueurs*, maîtresse de l'un des assassins : Ginestet dit *le Tondu*.

Ce crime, par les circonstances qui suivirent amena... la découverte de toute une série d'autres

crimes et l'arrestation, inévitable cette fois, de la troupe qui opérait impunément à la barbe de la justice.

L'un des trois assassins arrêtés se nommait Carrat. La sœur de celui-là qui habitait la ville bavarda, tout en défendant son frère avec une grande maladresse, ainsi qu'on va le voir.

— Est-ce bien vrai que ton frère est rentré plein de sang le matin du crime? lui demanda une commère.

— Oui, répondit l'autre. Si j'avais su, je lui aurais bien prêté une chemise de mon mari, pour lui rendre service...

Pendant l'instruction, Carrat nia que les taches de sa chemise fussent des taches du sang de la victime : il prétendit avoir la gale, affirma que si « sa chemise était tachée : *c'est à force de se gratiner* ».

A la fin du procès, Carrat se montra d'un tel cynisme qu'il finit par atteindre à la candeur, il se décida pour sauver sa peau (croyait-il), à livrer celle de ses complices. Les révélations qui suivirent sont inimaginables.

Le soir du crime il le passe tranquillement en famille « avec son pauvre père, sa pauvre mère, son frère ». Au moment de sortir, il prend « ses

chapelets », comme il en a l'habitude quand « il va faire un tour dans Gaillac »... Ce tour dans Gaillac fait rêver, il dit cela comme il dirait : « Je vais pousser jusqu'à l'Opéra », et il se rend à l'*Auberge des tueurs*. Car c'est là, sous l'œil des Espaillac, que se prépare le triple crime qui amènera la découverte de la bande noire.

Carrat une fois lâché devant ses juges, ne s'arrête plus, il dénonce toute la journée : les noms voltigent dans le prétoire avec les détails, les dates, le nom des témoins. Les magistrats sont ravis, les avocats muets.

Disons-le : ce Carrat est un malin, depuis qu'il se décide à « éclairer la justice » il semble que son rôle sanglant s'atténue, qu'il se transforme en celui de témoin bénévole, bienfaiteur de l'humanité : on le soigne, on a pour lui des égards, on lui offre des bouillons afin de soutenir ses forces pendant les audiences, et on le cajole. Enfin, il arrive encore ceci, c'est que Carrat devient... dandy. Un jour il éblouit l'assistance par sa mise. Cet ancien chiffonnier (que l'on veuille bien y réfléchir, et imaginer ce que pouvait représenter la profession de chiffonnier à Gaillac), ce chiffonnier se présente à la barre vêtu d'une veste de velours, d'une cravate jaune, il a des

breloques, des souliers cirés et des *gants bleu de ciel* (ce dernier détail est pour nous un enchantement).

A la barre, il prend des « poses », pérore, croque une pastille. Mais comment le rappeler à l'ordre? le fera-t-on taire? Autant lui laisser sa pastille, à ce Brummell. Petit à petit, l'homme livrera trente-sept coupables, dont quatre seront guillotinés. Notez qu'il n'aurait rien dit, l'honnête coquin, car il avait juré de se taire, et juré sur des poignards, serment d'importance — mais les amis qui lui avaient promis de l'argent en échange de ce parfait silence, ne lui ont rien envoyé, il se sent donc libéré dans son honneur? car il en a un.

Nous avons dit que l'assassinat des Couture fit naître cinq procès successifs et en dernier lieu, la découverte — grâce à l'inépuisable Carrat — de la bande complète opérant à l'*Auberge des*

*tueurs,* on pense bien que les amis de Carrat en venaient tout droit.

Le chef de la bande se nommait Fabre, dit *Mina,* vingt-huit ans, grand, fort, d'une figure agréable, calme, douce même, que peut-on rêver de mieux? Puis venait un rouquin Antoine Cartel, dit le *Rouge,* et son père; un autre Antoine dit *Rossignol.* Le vieux Cartel, lui, avait fait la guerre d'Espagne, était décoré. Un autre, un Quasimodo de la plus haute vertu se nommait Astruc, enfin l'aubergiste Espaillac et sa femme, sinistre protagoniste de cette assemblée de bandits.

On les voit « par les yeux de l'esprit », aux Assises d'Albi, toutes ces têtes, dignes de « la veuve », dans la lumière sèche du soir; les audiences se prolongent, on allume les lampes, et les ombres s'allongent sur le mur : profils durs, rudes mâchoires, fronts carrés de brutes, regards fuyants, mains puissantes, terribles, belle assemblée de dégénérés et d'alcooliques.

— Pendant que nous étions dans la chambre des femmes (il s'agit toujours de l'assassinat de Couture) *Mina* entra.

— Ah ça, lui dis-je (c'est Carrat qui parle), tout le monde n'a pas tué ici.

— Serais-tu jaloux? reprend *Mina.* Et prenant

un poignard des mains de Salabert, il en frappe l'une des femmes. Après cela, ils sortent pour prendre l'air, mais sur la place du faubourg, Carrat remarque le pantalon blanc de *Mina*, immaculé, et pour badiner, il dit à son collègue : « On dirait que tu es de noce. Je vais apposer ma signature... » de sa main rouge, il marque la toile intacte avec cinq doigts poisseux...

En résumé, il y eut cinq procès, et les dernières révélations de Carrat dévoilèrent dix-sept nouveaux complices, on entendit quatre cents témoins : tous les accusés étaient coupables.

## CHAPITRE VI

### CONCLUSION

Telles furent quelques-unes des tragédies dont nos auberges furent les témoins. Nous ne saurions nous en attrister outre mesure, si l'auberge a servi aux malandrins de la route, elle a reçu bien d'autres acteurs, et d'abord la troupe innombrable des amants, elle fut le théâtre de plus de rendez-vous d'amour, qu'il n'y a d'heures dans l'année. Son anonymat la rend complice des enlèvements et des fuites, des mariages, des flagrants-délits, car elle tient le tragique et le comique ensemble, d'ailleurs accueillante à tous, on l'a bien vu, aux amoureux et aux filous, elle offrira le même menu à Werther et à Mimoun-Amar.

Le théâtre s'est emparé de l'auberge tout comme le roman : quel merveilleux terrain neutre pour présenter les personnages, quel champ de manœuvre avant d'ouvrir le feu. Ici, on noue les

imbroglios, on rencontre les inconnus, on enlève les filles... Le décor est interchangeable : à l'avant-scène, un pan coupé, une table rustique, deux chaises, un pichet, une enseigne : *Au Tourne-bride*, *Aux deux Pigeons*, ou *Au 20-100-0*. Une hôtellerie, songez donc, l'endroit est charmant. Voilà pourquoi l'abbé Prévost y pousse Manon et la diligence d'Arras. Depuis, en prose, en vers, en musique, quel défilé !

C'est à l'auberge qu'*Antony* rencontre Adèle pour la première fois, que Cydalise danse devant *Raphaël*, qu'à Ville-d'Avray Olivier donne à Marie *Le dernier rendez-vous*, que les *Amants* de Maurice Donnay se séparent, que Méphisto enivre *Faust*. Dans l'*Hôtel de Boulogne*, Emma Bovary mange des sorbets avec Léon, à l'*Auberge du Lion couronné*, Laurence retrouve *Pauline*, au fond de la *Chambre bleue* de l'hôtel de N... deux amants en maraude, au dire de Mérimée, prennent du mauvais porto pour du bon sang ; derrière les bosquets de l'auberge de Romainville, Véronique trouve un mari, dans celle du *Jeune Anacharsis*, sur le port de Marseille, Jean Gaussin reçoit le dernier adieu de *Sapho*.

Balzac, comme ses contemporains, a usé de l'auberge : il nous a laissé un conte terrible,

*L'Auberge Rouge*, d'autres plus aimables sont disséminées dans son œuvre ; sans parler de *L'Auberge des Adrets*, qui fit frémir Mme Ancelot et Mélanie Waldor, *Le Sourd ou l'Auberge pleine*, au siècle précédent, divertit une génération tout entière ; n'oublions pas que c'est à l'*Auberge du Lion d'or* que se passe le guet-apens de la *Dame de Lyon*, drame fameux qui eut l'honneur d'inspirer *Ruy Blas*.

Dans la vie des romantiques, souvent nomades, l'auberge joua un rôle, comme dans leurs œuvres, presque le même... à peine transposé. La rupture cruelle de Balzac avec Mme de Castries n'eut-elle pas lieu à l'*Hôtel de la Couronne* à Genève ? A Genève encore, il revit « l'Etrangère ». C'est à l'auberge que Béranger entendit chanter Lisette, dans le *Cabaret du Divorce*, que la Belgiojoso faillit appartenir à Musset, à l'auberge que George Sand rejoignit Sandeau à Paris, trompa Musset à Venise, enleva Chopin à Palma.

Mais ces temps ne sont plus. Voici venir les Chemins de fer qui feront l'admiration des foules, le désespoir des *Laffite et Caillard*, et qui délivreront les chevaux.

Les auberges de la route seront abandonnées, elles entreront dans la légende pour un siècle,

Les victimes du progrès (Caricature de Daumier).

alors l'auto nous les rendra : car tout recommence.

Les poètes qui avaient chanté la diligence et l'auberge, tentèrent de chanter aussi l'invention

nouvelle. L'entreprise est plus ardue, quelques-uns donnèrent le nom de Pégase à la locomotive. Pégase est un :

*Monstre volé par l'homme à Monsieur Lucifer*
*Pour le service actif de nos Chemins de fer.*

Il nous faut terminer cette étude sur un hymne intitulé les *Chemins de fer* et qui consacre les temps nouveaux (déjà bien périmés) :

Vive le ch'min de fer,
C'est un éclair,

Voyagez, fillettes gentilles,

. . . . . .

Répétez gaiement, en chemin :
C'est beau, c'est charmant, c'est divin.

A l'envi, prenant leurs vacances,
De leur métier tant soit peu las,
Tous les chevaux des diligences,
Vont désormais se croiser les bras.

Vivent les ch'mins de fer,
O merveille sans pareille,
Comme l'éclair, on fend l'air,
Vivent les ch'mins de fer.

Janvier 1929.

# BIBLIOGRAPHIE.


Alhoy (Maurice), *Physiologie du voyageur*. Paris, Aubert, s. d. [1841].

Hortense Allart, *Les Enchantements de Prudence*. Calmann-Lévy, 1877.

E. Anxionnat, *Les Coches d'eau. Bulletin du « Vieux Papier »*.

Bettina d'Arnim, *Correspondance de Gœthe avec une enfant*, 1835.

Arrigon, *Les Années romantiques de Balzac*. Perrin, 1927.

H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, 2 vol. Calmann-Lévy.

— *L'Auberge rouge*. Houssiaux, 1855.

André Beaunier, *Trois amies de Chateaubriand*. Charpentier, 1910.

— *Chateaubriand*. Plon, 1912.

André Bellessort, *Balzac et son œuvre*. Perrin, 1924.

Béranger, *Ma biographie*. Perrotin, 1857.

Bouchardon, *L'Auberge de Peyrebeille*. Albin Michel, 1924.

— *L'Auberge de la Tête Noire*. Perrin, 1928.

Marcel Bouteron, *Une Amitié de Balzac*. Revue des Deux Mondes.

R. Boutet de Monvel, *George Brummell et George IV*. Plon, 1906.

— *Les Anglais à Paris*. Plon.

Brillat-Savarin, *La Physiologie du goût*. Charpentier, 1847.

A. Cahuet, *Les Amants du lac*. Calmann-Lévy, 1927.

Carr, *Les Anglais en France après la paix d'Amiens.*

*Causes criminelles; — L'affaire de Guindon.* Langlois, 1827-1828.

Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe.* E. et V. Penaud, 1849.

*Classiques de la Table.* Dépôt de la librairie, 1845.

Cooper, *Recollections of Europe.* Baudry, 1837.

Alphonse Daudet, *Sapho.* Charpentier, 1884.

Ernest Daudet, *La terreur blanche*, Hachette.

Sir John Dean Paul, *Journal d'un voyage à Paris.*

Delayen, *L'affaire du courrier de Lyon.* Librairie d'éducation nationale, 1905.

Charles Dickens, *Letters, Pictures from Italy.* Collins, London.

Frédéric Dollé, *Souvenirs de voyage.*

R. Doumic, *Lettres d'Elvire à Lamartine.* Revue des Deux Mondes, février, 1905.

L. Dubreton, *La Princesse captive.* Perrin, 1925.

— *Vie d'Alexandre Dumas père.* Gallimard, 1927.

M. Du Camp, *Souvenirs Littéraires.* Hachette, 1906.

Dumas, *Voyage dans le Midi de la France.* Calmann-Lévy, 1882.

Escholier, *La vie glorieuse de Victor Hugo.* Plon, 1928.

Faguet, *Amours d'hommes de lettres.* Société Française d'imprimerie et de librairie, s. d.

Faucher Magnan, *Lady Hamilton.* Perrin.

Fouquier, *Causes Célèbres.* Lebrun, 1861.

*Français peints par eux-mêmes (Les); — La Province; — Paris.* Curmer, 1841.

An. France, *L'Elvire de Lamartine.* Champion, 1893.

D. Gombert, *Des rapports juridiques entre hôteliers, aubergistes et voyageurs* (thèse). Masson, Lille, 1900.

Ed. Gourdon, *Physiologie de la diligence et des grandes routes.* Teney, s. d. [1842].

Gozlan, *Balzac chez lui.* Michel Lévy, 1861.

Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet*. Blaizot, 1914.
— *Victor Hugo et Mme Biard*. Blaizot, 1927.
*L'hôtel de la Haute-Mère Dieu*. Matot Braine, Reims, 1912.
Arsène Houssaye, *Confessions*. Dentu, 1885.
Victor Hugo, *Le Rhin*. Charpentier, 1845.
— *Correspondance*, 2 vol. Calmann-Lévy, 1896.
Mme Victor-Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Librairie internationale, 1863.
Léonard Huxley, *Jane Wellsh Carlyle*. Murray, 1924.
J. Janin, *Mon voyage à Brindes*. Revue de Paris, 1835.
J. Janin, *Un hiver à Paris*. Beau, 1843.
Jesse, *Life of Brummell*. 1844.
de Jouy, *Le Franc Parleur*. 1815.
— *L'Ermite de la Guyane*. 1816.
— *L'Ermite de la Chaussée d'Antin*. 1812-1814.
Lamartine, *Raphaël*. Perrotin, 1852.
— *Méditations poétiques*. Gosselin, 1833.
G. Lenôtre, *Gens de la Vieille France*. Perrin, 1919.
H. W. Longfellow, *Outre-mer, a pilgrimage beyond the sea*. Simpkin, 1851.
H. W. Longfellow, *Life*. Kegan, 1886.
Lewis Melville, *Beau Brummell*. Hutchinson, 1924.
Francisque Michel et Fournier, *Histoire des Hostelleries, Hôtels garnis, etc.* Seré, 1855.
H. Monnier, *Vie de Joseph Prudhomme*. 1857.
Lady Morgan, *France*. Celburn, 1818.
— *France de 1829 et 1830*. H. Fournier jeune.
H. Murger, *Le dernier rendez-vous*. Charpentier, 1856.
Gérard de Nerval, *Voyage d'Orient*. Charpentier, 1851.
— *Petits châteaux de Bohême*. Ed. Marie. Champion, 1926.
Pavie, *Médaillons romantiques*. Emile-Paul, 1909.
Pérouse, *Aix-les-Bains*. Dardel, Chambéry.
Major Pictet, *Une course à Chamonix*. Benjamin Duprat, 1840.

Prince de Pückler Muskau, *Mémoires et Voyages.* Fournier, 1838.

Reichard, *Guide du voyageur à travers la France.*

Mrs Roget, *Travel in the two last centuries of three generations.* Fisher, 1921.

Ruskin, *Præterita.* Hachette.

Duc et duchesse of Ruthland. *Journal d'un voyage à Paris pendant l'été 1815* (1815).

G. Sand, *Histoire de ma vie.* Calmann-Lévy, 1879.

— *Lettres d'un voyageur.* Bonnaire, 1837.

— *Pauline.* Magon et Comon, 1841.

— *Correspondance.* Calmann-Lévy, 1892.

Séché, *Alfred de Musset.* Mercure de France, 1907.

— *Hortense Allart.* Mercure de France, 1908.

Ch. Simond, *Paris de 1800 à 1900,* 2 vol. Plon, 1900.

Stendhal, *Mémoires d'un touriste.* 2 vol. Calmann-Lévy. s. d.

Stendhal, *Journal de voyage.* Chronique des lettres françaises, 1927.

Daniel Stern, *Mes Souvenirs.* Calmann-Lévy, 1877.

R. Straus, *Dickens.* London, 1928.

Thackeray, *The adventures of Philipp;*

— *Round about papers;*

— *The Sketch book.* Collins-London.

Töpffer, *Nouveaux voyages en zigzag.* 2 vol. in-8°. Garnier, 1864.

Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris.* Librairie Nouvelle, 1856.

Vuitton, *Le voyage.* Dentu, 1894.

Werdet, *Portrait intime de Balzac.* Dentu, 1859.

Remsen Whitehouse, *Life of Lamartine,* 2 vol. in-8°. Houghton, 1918.

# TABLE DES MATIÈRES.


## CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES.

Le voyage. — Itinéraires et guides d'autrefois. — Précautions à prendre en voyage, conseils, recettes. — Les bagages. — Le costume. — Femmes en habits d'homme . . . . . 1

## CHAPITRE II

LES AUBERGES FRANÇAISES DE 1816 A 1848.

Leur aspect. — Relais et roulage. — Les Aubergistes. — Opinion de Longfellow, Charles Dickens, Cooper... sur nos auberges. — Töpffer et Balzac en Savoie. — La vie à bon marché. — Punaises et tracts religieux. . . . . 20

## CHAPITRE III

LES ROMANTIQUES A L'AUBERGE.

Hugo. — Nodier. — Lamartine. — Brillat-Savarin. — M. de Jouy. — George Sand. — Stendhal. — Béranger, Chateaubriand. — Dumas. — Gérard de Nerval. 50

## CHAPITRE IV

LES ÉTRANGERS A L'AUBERGE.

Beau Brummell. — Souvenirs de lady Hamilton. — Le premier voyage de Longfellow. — Ruskin à *La Cloche*. — M. Töpffer. — Dickens et nous. — « Une heure » avec Thackeray. — Lady Morgan. . . . . 108

## CHAPITRE V

LES AUBERGES TRAGIQUES.

Le courrier de Lyon. — Le Maréchal Brune à l'*Auberge du Palais-Royal*. — L'affaire de *la Tête Noire*. — L'*Auberge de Peyrebeille*. — L'*Auberge des Tueurs* à Gaillac. . . . . 147

## CHAPITRE VI

Conclusion. . . . . 189

## PLANCHES HORS TEXTE.

Planches. Pages.
I. Le postillon. . . . . En frontispice.
II. George Sand, par Delacroix. . . . . 12
III. L'étape. . . . . 32
IV. La cour de la pension Périer, à Aix-les-Bains. . . . 56
V. La salle à manger de l'*Hôtel des Princes*, à Paris. . . 96
VI. Le docteur Castaing. . . . . 160
VII. Le four de l'auberge de Peyrebeille. . . . . 176
VIII. Les victimes du progrès. . . . . 192

TYP. FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL. — 1920.

Date Due

UML 735

DEC 4 19..

Richter DC33.P3
Les auberges romantiques

3 5051 00307 1844

FLARE

FLARE
35051003071844
S0-BVO-382